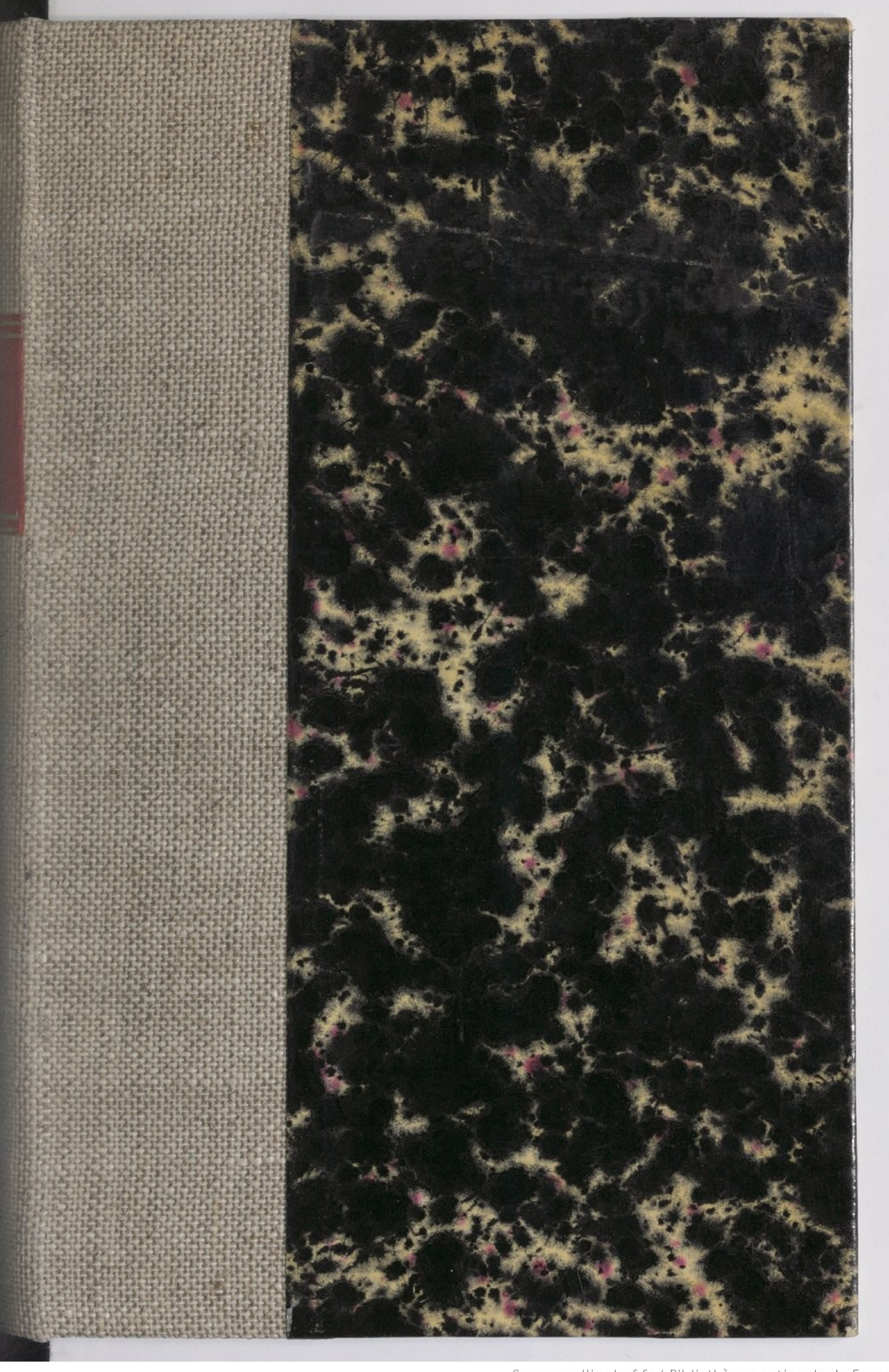
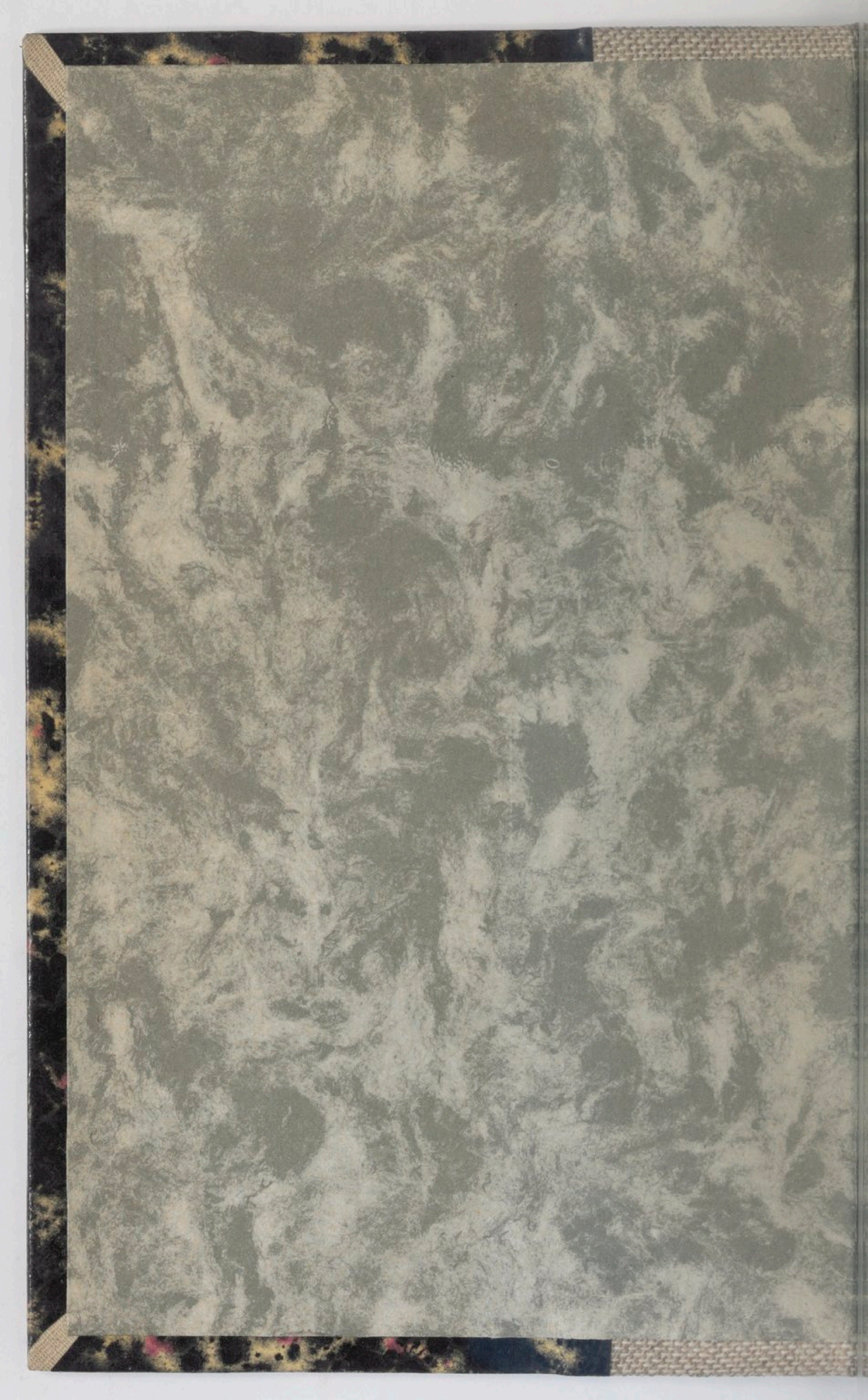
J. Habberton. Récits d'un humoriste, adapté de l'anglais par William L. Hughes









J. HABBERTON



RÉCITS D'UN HUMORISTE

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS

PAR

WILLIAM L. HUGHES

PARIS
A. HENNUYER
Imprimeur-Éditeur

RUE LAFFITTE, 51

BIBLIOTHÈQUE DU MAGASIN DES DEMOISELLES

RÉCITS

D'UN HUMORISTE

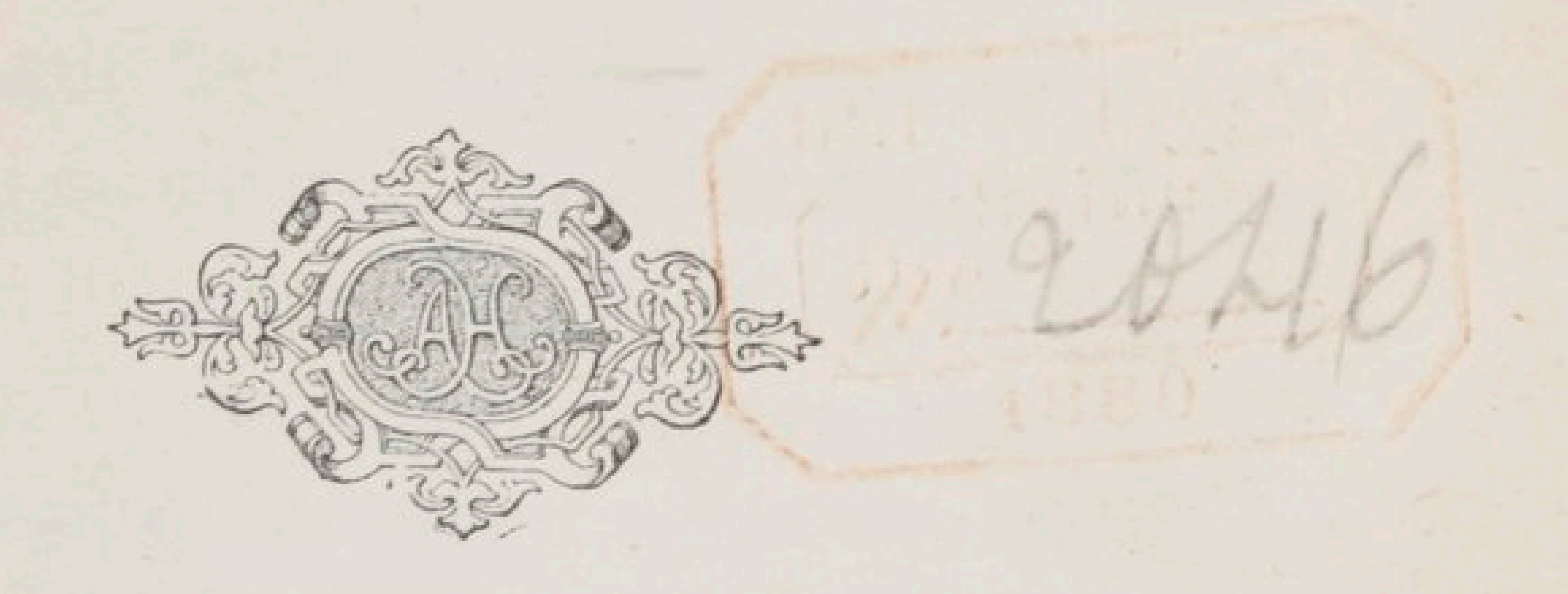
J. HABBERTON

RÉCITS
D'UN HUMORISTE

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS

PAR

WILLIAM L. HUGHES



PARIS

A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Bibliothèque du Magasin des Demoiselles

51, RUE LAFFITTE, 51

RÉCITS D'UN HUMORISTE

MON COTTAGE

I.

Il y avait six mois que nous étions mariés. Nous habitions, à New-York, la pension bourgeoise la plus confortable qu'il soit possible d'imaginer, et ma femme paraissait fort heureuse de son sort, lorsqu'un soir elle m'annonça qu'elle désirait avoir une maison à elle. Pour ma part, le genre d'existence que je menais, et qui avait pour avantage de me débarrasser jusqu'à un certain point des tracas du ménage, me plaisait beaucoup. Mais, si courte qu'eût été mon expérience de la vie conjugale, elle m'avait appris que, quand Wilhelmine exprimait un vœu quelconque, toute résistance devenait inutile. Madame me prévint en outre qu'elle avait résolu de s'établir à la campagne ; et cette seconde déclaration me charma encore moins que la pre-

mière. Ce n'est pas que je fusse incapable d'apprécier les beautés de la nature. Au contraire, la vue d'un joli paysage me ravit, et, durant les chaleurs de l'été, j'aimais à me reposer sur un tapis de gazon, à l'ombre d'un arbre touffu, au fond d'un de ces nids de verdure que certains de mes amis avaient découverts. Seulement je me rappelais une chose : ceux qui habitaient ces nids ne semblaient pas aussi enchantés que moi du refuge qu'ils venaient d'acheter ou de louer, après un mois de recherches en moyenne. Ils maigrissaient, devenaient maussades, nerveux, et affirmaient que les gens dont les affaires les obligent à monter deux fois par jour en wagon ne doivent pas s'éloigner de la ville où se trouve leur bureau. D'ailleurs, je frémissais à l'idée qu'il me faudrait peut-être visiter les environs de New-York, à neuf milles à la ronde, avant de découvrir une habitation à notre convenance. Mais Wilhelmine avait parlé : il ne me restait plus qu'à obéir.

Cependant la Providence m'épargna une partie des épreuves fatigantes que je redoutais. La nature a doué ma femme d'une imagination des plus vives, qu'une lecture assidue des poètes modernes contribue à tenir en éveil. Aussi, lorsque j'eus acheté un indicateur des chemins de fer et rédigé une liste des stations situées à une distance raisonnable de

New-York, elle jugea du mérite de chaque localité d'après la valeur poétique du nom dont on l'avait baptisée. Communipaw ne pouvait convenir qu'à des Iroquois. Ewenville ne valait pas mieux. Patterson rappelait le dicton vulgaire : « Qui a tué Billy Patterson ? » Troie réveillait le souvenir de *la Belle Hélène*, et l'opérette était un genre de littérature qui lui inspirait un profond mépris. Yonkers ? Morristown ? Trop plébéiens ! Rutherford Park ? Oui, Rutherford Park ne lui déplaisait pas trop... La Vallée des Villas...

— Arrête ! s'écria Wilhelmine, levant avec un geste expressif sa main blanche, celle qu'ornait une bague enrichie de diamants. Arrête ! nous avons trouvé l'endroit, Pedro (mon acte de naissance porte le nom de Pierre, et je n'en rougis pas, quoique ma femme se montre plus difficile). J'ai un pressentiment que nous habiterons désormais la Vallée des Villas. Comme ces mots résonnent mélodieusement à l'oreille ! Et puis il y a toujours un lac ou un cours d'eau dans les vallées.

Mes études géographiques ne me permettaient d'accepter que sous toute réserve le renseignement que l'on me fournissait. Néanmoins je connaissais trop bien l'effet que la plus légère contradiction produirait sur Wilhelmine pour exprimer le moindre doute sur ce point. Par un heureux hasard, le journal

du matin contenait l'annonce d'un agent de location qui s'occupait spécialement de la Vallée des Villas, et chez lequel ma femme m'entraîna, bon gré, mal gré, sans presque me laisser le temps de déjeuner. Ce monsieur confirma l'assertion que je m'étais permis de trouver hasardée ; il fit même plus que la confirmer, car il assura que sa charmante vallée possédait un lac et deux cours d'eau, sans compter d'autres attraits qui décidèrent Wilhelmine à visiter les lieux dès le lendemain.

— Vous avez raison de vous dépêcher, dit l'homme d'affaires ; car on loue beaucoup cette année. Je regrette de ne pouvoir vous accompagner, mais je vous donnerai une lettre pour mon associé.

Ce fut par une belle matinée du mois d'avril que nous nous mîmes en route, dans la voiture dudit associé, afin de visiter diverses maisons dont le loyer ne dépassait pas deux mille francs.

— Menez-nous d'abord à la Mésangerie, dit Wilhelmine. Ce nom seul est une recommandation.

La Mésangerie ne se recommandait certes pas par elle-même. C'était un vaste bâtiment délabré, isolé au bord de la route, à un quart de mille de tout arbre ou de tout buisson qui aurait pu attirer un oiseau. Grâce à l'humidité, le papier ne tenait plus aux murs ; la peinture des boiseries s'écaillait ;

on avait de la peine à ouvrir les portes ou les fenêtres, et encore plus à les refermer. Notre guide déclara que cette propriété avait servi de quartier général à l'illustre fondateur de la république américaine, Georges Washington. Rien ne m'autorisait à lui donner un démenti ; je me bornai à lui demander si la tradition ne constatait pas que le grand homme avait souffert d'une attaque de rhumatisme durant son séjour à la Mésangerie.

Le logis que les annonces qualifiaient d'*adorable maisonnette* méritait peut-être cette désignation, quoique le manque d'espace et de ventilation donnât plutôt à croire que l'architecte avait voulu construire une cage à poules.

L'aspect du « ravissant chalet suisse » aurait sans doute ravi un compatriote de Guillaume Tell ; mais son attitude inclinée, aussi menaçante que celle de la fameuse tour de Pise, ne me sembla pas offrir toutes les garanties de solidité désirables.

Pour gagner le « joli cottage au milieu des bois », nous dûmes nous engager sur une route marécageuse, où les roues de notre voiture s'enfonçaient presque jusqu'au moyeu ; on s'arrêta à mi-chemin, au grand regret de Wilhelmine, qui venait d'emprunter à Zimmermann deux ou trois belles phrases sur les joies de la solitude:

—Je n'y comprends rien, dit l'associé de l'agent

de location ; il y a six mois que le conseil municipal a voté une forte somme pour l'entretien de cette route.

— C'est tout simple, répliquai-je, si votre joli cottage n'appartient pas à un conseiller municipal.

— Soyez tranquille : le propriétaire sera élu l'année prochaine, et...

— D'ici là, je ne veux pas risquer de m'embourber tous les soirs en revenant de mon bureau. Cherchons ailleurs.

— Voyons la maison qui se trouve au bord du « lac d'Argent », dit ma femme après avoir consulté son agenda. Je suis sûre que cela nous conviendra. Ne te rappelles-tu pas mon pressentiment, Pedro ?

Je me le rappelai en y mettant un peu de bonne volonté.

Hélas ! les prévisions humaines sont souvent trompeuses. Le lac de la Vallée des Villas n'était qu'une mare qui pouvait mesurer vingt pieds de diamètre. Une vieille botte, une demi-douzaine de bouteilles cassées, un chat mort et un pot d'étain défoncé reposaient sur les rives de cette eau croupie. Plusieurs grenouilles, dont notre approche avait troublé la quiétude, disparurent avec un *plouf*, laissant un trou noir sur la nappe verdâtre du lac d'Argent.

— Emmenez-moi ! s'écria ma femme. J'ai fait un rêve, il s'est voilé !

Notre guide n'était pas homme à se décourager aisément. Doué d'un esprit observateur, il avait déjà compris que Wilhelmine m'imposait ses volontés, et ce fut à elle qu'il s'adressa en s'arrêtant devant une maison qui m'aurait séduit sans le voisinage de la mare.

— Les dernières chaleurs ont desséché notre lac avec une rapidité déplorable, dit-il. Laissez venir la saison des pluies, et vous ne le reconnaîtrez plus ; vous serez tentée d'y établir un canot. D'ailleurs, vous ne trouverez mieux nulle part pour le même prix. Si vous désirez descendre...

— Non, répliqua Wilhelmine d'un ton résolu. Je n'en voudrais pas pour rien.

— Eh bien, reprit l'agent, qui donna un coup de fouet à son cheval, nous avons, à dix minutes d'ici, une villa construite par un jeune architecte plein d'avenir, qui se vante de connaître toutes les améliorations modernes.

Arrivée en face de la villa, Wilhelmine refusa de nouveau de mettre pied à terre.

— Je ne pourrais vivre heureuse dans cette maison-là, Pedro ; elle paraît n'avoir pas été habitée, me dit-elle.

— En effet, elle est neuve, dit l'agent ; la der-

nière couche de peinture n'a pas un mois de date.

— C'est ce que je devinais, répondit ma femme. Un amas de poutres et de moellons! Aucun cœur n'a battu entre ces murs. Jamais une voix émue n'a chanté sous ce toit : « Bonheur de se revoir après des jours d'absence! » Jamais l'angoisse de la séparation...

—Pardon si je vous interromps, madame, dit l'agent. Je me trompe fort, ou je tiens ce que vous cherchez. Que pensez-vous d'un petit manoir d'une irrégularité pittoresque, bâti il y a cent ans, avec de larges cheminées à l'antique, un toit qui surplombe, du lierre grimpant le long de tous les murs?

— Exquis! divin! le paradis de mes rêves! s'écria Wilhelmine. Pourquoi ne m'en avoir point parlé plus tôt?

— Parce que j'attends demain une personne qui semble bien décidée à louer. Le loyer n'est que de quinze cents francs.

Ce dernier renseignement m'intéressa plus que le reste, car je ne roule pas sur l'or, et je priai notre guide de nous montrer le paradis en question.

La route qui y conduisait, à travers un bois de sapins, était certes charmante. Ce fut en sortant d'un fouillis de verdure que nous nous trouvâmes soudain en face d'un cottage dont l'aspect manquait en effet de régularité et qui n'appartenait à aucun

ordre d'architecture connu. Wilhelmine contempla l'édifice et l'expression extatique de son visage m'annonça que son choix était fait. Sa tête gracieuse rejetée en arrière, elle murmura :

— Mon idéal !

Puis ma compagne bien-aimée, qui a la prétention d'être à la fois une femme de cœur et une femme de tête, sentit que l'heure de l'action avait sonné. Levant le bras avec un geste plein de dignité, qu'une Siddons ou une Rachel aurait admiré, elle dit :

— Assez. Nous louons ! Demain il serait peut-être trop tard.

— Comme coup d'œil, cela ne laisse rien à désirer; cependant ne faudrait-il pas examiner l'intérieur avant de nous décider? lui demandai-je.

— Je crois à la divine harmonie des choses, répliqua-t-elle : l'intérieur doit correspondre à l'extérieur.

— C'est possible, ma chère ; mais la divine harmonie des choses ne saurait rendre le contenant plus grand que le contenu, et la maison me semble petite.

— Il y a huit chambres, dit l'agent.

— Voyons-les.

— Comme je ne songeais pas à louer le cottage... ou plutôt, comme je le croyais à peu près loué, je n'ai pas les clefs. N'importe, la croisée de la cuisine

ne ferme pas très bien, nous entrerons tout de même.

L'agent attacha son cheval à un arbre et disparut derrière la maison. Les bras de Wilhelmine s'enroulèrent autour de mon cou.

— Quelle délicieuse retraite, Pedro! me dit-elle.

— Hum !... C'est un peu loin de la station.

Cette réponse triviale indigna Wilhelmine, qui coupa court à sa démonstration affectueuse.

— Voilà bien les hommes! s'écria-t-elle. Le côté pratique, toujours! l'idéal, jamais! Un peu loin de la station! Moi, pour regagner chaque jour un pareil Eden, je franchirais volontiers cinq lieues.

— Et tu couvrirais tes jolies bottines d'une boue prosaïque, pensai-je, tandis que l'agent ouvrait une des croisées de la façade et nous invitait à entrer dans le salon, où nous l'eûmes bientôt rejoint.

— Voïs donc, Pedro, s'écria ma femme, à qui il ne fallut que quelques minutes pour achever son inspection : des fenêtres françaises, au lieu de nos horribles fenêtres à guillotine! Et ces jolies petites chambres! Une vraie bonbonnière! Oui, c'est entendu, nous louons. Retournons tout de suite à la ville — quoique l'idée de parcourir de nouveau les rues bruyantes de New-York me répugne — et commandons les meubles.

— Ne crains-tu pas de te trouver bien seule ici?

lui demandai-je. La maison est isolée et les voisins n'abondent pas.

— Une femme ne se sent jamais seule lorsqu'elle peut causer avec la grande nature, répliqua Wilhelmine. D'ailleurs, continua-t-elle d'un ton moins exalté, je compte bien inviter Hélène Smith et Mathilde Bishop à passer un mois ou deux avec nous.

L'agent nous ramena à son bureau, et il fit si bon usage de son fouet, que le trajet n'exigea guère plus de dix minutes. Néanmoins cet intervalle suffit pour permettre à Wilhelmine de me donner en détail son opinion sur le genre de tapis, de meubles, de tableaux, *et cætera*, qui s'harmoniserait avec le style de notre futur séjour. Soudain son amour de la grande nature reprit le dessus, et elle adressa cette question à l'agent :

— Votre associé nous a dit qu'il existe deux cours d'eau dans la Vallée des Villas. Pourriez-vous nous les montrer ?

— Certainement, madame, répliqua-t-il.

Il fallut fort peu de temps pour préparer le bail. On le signa séance tenante, grâce à l'insistance de ma femme, qui redoutait que le concurrent dont on lui avait parlé ne s'avisât de revenir avant la fin de la journée. Tandis que l'homme d'affaires remplissait d'un griffonnage presque illisible deux pages de papier timbré, je crus devoir lui demander si la maison

n'était pas humide, si les moustiques ne troubleraient pas notre sommeil, si l'eau était bonne et abondante, si la cave s'étendait sous toute la maison. Le caractère par trop pratique de mon interrogatoire produisit une impression si désagréable sur Wilhelmine, que je me contentai des réponses un peu vagues que l'on me fit.

Lorsque nous remontâmes en voiture, notre guide nous prévint qu'il allait nous mener à l'autre station.

— Il y en a donc deux? demandai-je.

— Oui, et aussi éloignées... je veux dire aussi rapprochées l'une que l'autre de votre maison.

— Ta maison ! me dit ma femme à voix basse, en insérant, avec plus de force qu'il n'aurait fallu, son coude délicat entre deux de mes côtes. Ta maison ! Pedro, ton orgueil d'homme libre n'est-il pas flatté? Désormais tu seras le maître chez toi.

J'étais en train de chercher une réplique convenable, car il m'arrive parfois de froisser Wilhelmine sans le vouloir, lorsqu'une odeur désagréable vint frapper mes nerfs olfactifs. Une espèce de reniflement — s'il est permis d'employer ce mot en parlant d'une dame — m'annonça que l'état de l'atmosphère avait attiré l'attention de ma compagne.

Un détour de la route nous amena en face d'une fabrique qui s'élevait près d'un cours d'eau dont le contenu ressemblait à celui d'un égout.

— Pouah! m'écriai-je.

— C'est une de nos petites rivières, dit l'agent du ton d'un cicerone qui désigne à un étranger un monument digne d'être admiré. Ce moulin à papier fait vivre beaucoup de monde. Drôle d'odeur, n'est-ce pas? Mais on assure qu'il n'y a rien de plus sain.

Il mit son cheval au trot, et nous eûmes bientôt atteint un pont de bois, sous lequel coulait un liquide rougeâtre.

— Et ce ruisseau rouge représente votre seconde *petite rivière?* demandai-je.

— Un ruisseau? elle a souvent six pieds de large. Quant à la couleur, elle varie d'un jour à l'autre. Il existe plus haut une très belle teinturerie.

Wilhelmine ne parut pas enchantée de cette explication. L'idée d'une rivière qui changeait sans cesse de nuance la déconcertait. Son optimisme habituel ne tarda pas à prendre le dessus, et elle me dit, en portant à son nez un mouchoir parfumé :

— En somme, toutes les couleurs sont dans la nature.

II.

Pendant les quinze jours qui suivirent, nous passâmes bien des heures à visiter les marchands de meubles, de tapis, de tableaux et de bric-à-brac.

Ai-je besoin de dire que ces expéditions ruineuses, qui faisaient la joie de Wilhelmine, m'amusaient beaucoup moins ? Je ne chercherai pas à vous apitoyer sur mon sort ; je sais trop que les dames surtout ne me plaindraient guère. Comme l'aimable agent, après la signature du bail, avait eu la bonté de me prévenir que les prix, en général, étaient plus élevés dans la Vallée des Villas qu'à New-York, j'avais eu soin d'expédier d'avance une quantité raisonnable de provisions. Enfin le tapissier, ayant annoncé que les parquets étaient couverts et les rideaux posés, nous partîmes en compagnie d'une servante irlandaise que nous venions d'engager. Trois voitures de déménagement nous avaient précédés, de façon à nous rejoindre à heure fixe, car ma femme désirait présider elle-même à l'installation des meubles. Arrivés à la station, nous montâmes dans un fiacre pour nous rendre à notre nouvelle demeure.

Le cheval qui nous traînait semblait poussif; le cocher était ivre et son équipage malpropre, trois choses qui ne sont pas de nature à inspirer des idées poétiques. Néanmoins, chemin faisant, Wilhelmine, pour employer sa propre expression, éprouva la joie ineffable que dut ressentir Junon le jour où elle se vit accueillie en maîtresse sur les hauteurs de l'Empyrée. Quant à moi, trop modeste pour me compa-

rer à Jupiter, je ne songeais pas sans orgueil que j'allais posséder un foyer à moi. C'est là, on le sait, le rêve de tout véritable Anglo-Saxon.

Le soleil inondait le cottage de ses rayons. Les stores et les rideaux neufs, entourés d'un cadre de verdure, produisaient un joli effet. Les oiseaux nichés dans le lierre gazouillaient comme pour nous souhaiter la bienvenue. Je finis presque par partager l'enthousiasme de ma compagne. J'ouvris la porte, et Wilhelmine entra la première dans notre salon.

— Bonté du ciel ! s'écria-t-elle.

Le juron qui s'échappa de mes lèvres ne doit point figurer sur cette page ; mais, si je fis preuve de vivacité, cette vivacité me semble excusable.

Un tonneau de farine, des pains de sucre et de savon, un barillet de mélasse, une caisse de chandelles, une jarre d'huile à brûler, des fruits secs, un baquet de beurre et diverses autres denrées couvraient le parquet, émettant une odeur d'épiceries aussi complexe que désagréable. La farine et la mélasse avaient coulé à travers les douves mal jointes ; la caisse qui contenait le savon s'était ouverte, et plusieurs briques de cet utile objet de ménage avaient été collées au tapis par un talon de botte d'une dimension peu commune.

Wilhelmine s'avança avec tant de précipitation,

qu'elle marcha dans une mare de mélasse, de sorte que la semelle de ses petites bottines parut vouloir rester attachée au sol.

— Ah, notre pauvre tapis ! Quel horrible gâchis ! s'écria Wilhelmine, qui, dans certaines circonstances, ne reculait pas devant une locution triviale.

— Pour combler la mesure, ajoutai-je en regardant par la croisée, les voitures arrivent, et celle où se trouvent les meubles du salon ouvre la marche.

Fort heureusement, nos commissionnaires étaient obligeants, ou du moins ils le devinrent. Dès que je leur eus promis un bon pourboire, ils transportèrent les provisions dans la cuisine. Puis leur chef consentit à nous céder une vieille pièce de toile cirée, sans exiger plus du triple de ce qu'elle valait étant neuve. Cette toile fut étendue sur le parquet afin d'éviter de nouveaux dégâts pendant que l'on viderait la première voiture. Les hommes étaient trop pressés pour laisser à la servante le temps de nettoyer le tapis. Wilhelmine se chargea de donner les ordres nécessaires ; mais bientôt elle se montra très embarrassée.

— Cela ne tiendra jamais ici, dit-elle.

Et elle disait vrai. Une salle vide paraît toujours plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Faute d'expérience, j'avais négligé de prendre la mesure des

chambres. Une table ronde, une table à jeu, un piano, deux étagères, une causeuse, quelques fauteuils, une demi-douzaine de chaises et autant de tableaux, ce n'est certes pas trop pour un salon d'une dimension ordinaire. Par malheur, le nôtre était beaucoup plus petit que nous ne l'avions cru avant d'essayer d'y faire entrer nos emplettes.

— Le seul moyen d'en venir à bout, dit un des déménageurs, c'est d'entasser les meubles comme dans la boutique d'où ils sortent.

En effet, il n'y avait pas d'autre alternative. Wilhelmine se résigna donc à cet arrangement provisoire. Elle insista toutefois pour que la causeuse fût roulée en face de la fenêtre, et, à force de patience, on réussit à la contenter.

— De cette façon, me dit-elle, nous pourrons au moins nous asseoir là, afin d'admirer le coucher du soleil lorsqu'il répandra sur ces collines ses derniers rayons empourprés... Miséricorde, Pedro ! où allons-nous fourrer le piano ?

Le piano était déjà à la porte. Le chef des déménageurs, après avoir jeté un coup d'œil professionnel sur l'espace resté vide entre la fenêtre et la causeuse, prononça cet arrêt :

— Il y a juste assez de place, madame. Par exemple, il faudra glisser le tabouret sous la table ; mais, si l'on tourne le clavier du côté de la croisée, il

sera facile de faire de la musique en vous tenant dehors.

Wilhelmine crut d'abord que l'orateur se permettait de railler, et elle lui lança un regard sévère. Comme l'attitude du brave homme était fort respectueuse et qu'il gardait un sérieux imperturbable, elle demeura convaincue qu'il n'avait pas voulu lui manquer d'égards.

— Mettez le piano là en attendant, dit-elle, nous disposerons plus tard les meubles à notre convenance.

Au même instant, on se mit à jurer dans l'escalier ; je gagnai non sans peine la porte du salon, et j'aperçus deux des déménageurs qui, bien que le chevet de lit dont ils étaient chargés ne fût pas très lourd, restaient immobiles sur les marches.

— Eh bien, pourquoi vous arrêtez-vous ? demandai-je.

Je n'oublierai jamais le coup d'œil expressif dont me gratifia un de ceux que j'interrogeais. Son compagnon s'expliqua encore plus clairement. Il déclara qu'un ... (j'omets un adjectif)... imbécile qui s'avisait de meubler une ... (deux adjectifs à supprimer) ... maison, devrait au moins avoir assez d'esprit pour se servir d'un mètre ou pour consulter le tapissier.

Le reproche, bien que présenté sous une forme peu polie, semblait mérité. D'ailleurs, la situation

était critique, et le coupable n'avait pas eu l'air de s'adresser directement à moi ; aussi imposai-je silence à ma colère.

— Essayez de redescendre ce bois de lit, dis-je, puisqu'il n'y a pas moyen de le monter.

Ils essayèrent, et, grâce au vigoureux coup de main que je leur donnai, nous y parvînmes. Par malheur, nos efforts firent tomber une quantité de plâtras et une partie de la rampe.

— Ça ne passera pas dans l'escalier, ajoutai-je, c'est évident. Je doute même que ça tienne debout dans la chambre à coucher.

Je m'armai un peu tard d'un mètre, et je reconnus qu'il existait une différence de dix-huit pouces en faveur du bois de lit. J'appelai Wilhelmine, qui avait choisi ce bel échantillon de palissandre dont les ornementations devenaient si gênantes. Le meuble coûtait cher ; mais les déménageurs déclaraient que leur temps aussi était précieux. L'un d'eux opina que l'on pourrait gagner environ deux pieds en enlevant la bordure sculptée qui décorait le haut de cette couche encombrante. Ma femme se montra plus raisonnable que je ne m'y attendais.

— Soit, dit-elle. Qu'importe, après tout ? Un roi découronné n'en est pas moins un roi !

Il paraît que la couronne n'était pas trop solidement attachée, car il suffit de deux ou trois coups

de maillet pour l'abattre. Le bois de lit fut installé. D'autres meubles suivirent sans qu'aucune fracture devînt nécessaire. Nous renonçâmes bien vite à les faire entrer tous dans la maison. Le bûcher était spacieux et d'un accès facile ; on y déposa provisoirement un admirable buffet, une armoire à glace, un superbe bureau, une douzaine de sièges et diverses caisses contenant des tableaux.

Enfin les trois voitures se trouvèrent vides, et le chef des emballeurs m'adressa un gracieux sourire lorsque je lui remis le pourboire stipulé ; puis il contempla d'un air inquiet le toit du cottage et me dit :

— La chose ne me regarde pas, je le sais ; mais je n'aime pas à voir gâter de jolis meubles. A votre place, je surveillerais ce toit-là quand il tombera une averse.

Je le remerciai, et il s'éloigna. Je m'empressai de rejoindre Wilhelmine, qui cherchait à mettre un peu d'ordre dans la salle à manger, où, malgré l'absence du buffet, il restait fort peu d'espace disponible.

— Pedro, s'écria-t-elle, nous voici enfin *chez nous !* Nous ne sommes plus entourés de ces étrangers dont la conversation banale nous importunait ! Loin des bruits de la ville, nous pourrons, sans que personne vienne troubler notre admiration pour la sainte nature, écouter le chant de l'oiseau et le

murmure du feuillage, nous enivrer du parfum des fleurs, nous ...

Tout à coup une tête ébouriffée se montra dans l'embrasure de la porte, et une voix hargneuse demanda :

— Est-ce que vous ne voulez pas dîner, madame ?

Wilhelmine m'adressa un regard interrogateur ; pour rien au monde elle n'eût avoué qu'elle avait faim.

— Certainement, répliquai-je.

— Où voulez-vous que je fasse la cuisine alors ? reprit la bonne.

— Sur le fourneau, parbleu ! répondis-je.

— Est-ce que vous croyez que je serais embarrassée s'il y avait l'ombre d'un fourneau dans la cuisine ? Pas si bête.

— Sois tranquille, ma chère, dis-je à ma femme, qui me regardait d'un air consterné. Je n'ai pas été soldat pour rien. Je vais allumer un feu de bivouac dans la cour, et je te ferai une bonne tasse de thé. Heureusement, nous avons là des biscuits et de la viande conservée, de sorte que nous ne risquons pas de mourir de faim. Demain matin je commanderai un fourneau.

Le visage de Wilhelmine se rasséréna et la servante se calma. J'envoyai cette dernière chercher de l'eau, tandis que j'allumerais le feu. Son absence

dura assez longtemps, et lorsqu'elle revint, ce fut pour nous annoncer d'un ton irrité qu'il n'y avait ni puits ni citerne dans le jardin.

Je me fâchai et je déclarai tout haut que nous avions été bien sots de signer un bail sans nous être d'abord assurés que l'agent n'avait pas menti. Wilhelmine, toujours optimiste, me reprocha mon manque de confiance.

— Pedro, dit-elle, il est indigne d'accuser un de ses semblables de mensonge sur le simple témoignage d'une mercenaire. Je suis convaincue que l'agent a dit vrai ; car il a des yeux bleus dont la profondeur annonce la franchise, et d'ailleurs il demeure à côté de l'église presbytérienne.

L'un ou l'autre de ces arguments aurait suffi pour m'imposer silence. Je pris donc le seau, et je me mis moi-même en quête d'un puits ou d'une fontaine. Mes recherches furent vaines ; — s'il existait sur les lieux un réservoir quelconque, il était si bien caché, que je ne pus en découvrir la moindre trace. Pour être sûr de mon fait, je parcourus le jardin dans tous les sens ; puis je fis le tour des haies qui clôturaient mon domaine. Je venais de terminer mon examen, lorsque je vis s'avancer de mon côté un vieux monsieur qui se promenait la canne à la main, et dont le costume campagnard annonçait un indigène.

— Holà ! criai-je.

— Holà vous-même ! répliqua d'un ton jovial le passant, qui s'arrêta court. Bonjour, voisin. C'est vous qui avez loué le cottage ?

— Oui. Connaissez-vous la propriété ? L'agent m'a déclaré que l'eau est excellente ; seulement, je ne sais pas où la trouver.

— Il parlait sans doute de mon puits, où ses locataires prennent de quoi s'abreuver. Le vôtre a été comblé, il y a plusieurs années, quand on a ouvert la nouvelle route, et maître Hubbell ... allons, je ne veux pas médire du prochain, mais on prétend qu'il est trop avare pour en creuser un autre... Bah ! l'eau coule pour tout le monde, et vous êtes libre de remplir vos seaux chez moi. Arrivez !

J'ouvris la porte du jardin, et je suivis mon aimable guide, non sans maugréer contre les yeux bleus de l'agent. Tandis que je revenais, le cœur aussi plein de colère que mon seau était plein d'eau, j'aperçus le visage de Wilhelmine, qui me contemplait avec une admiration bien faite pour dissiper ma mauvaise humeur. Cependant l'effet que son gracieux sourire produisit sur moi fut de courte durée, car elle s'écria aussitôt :

— O Pedro, quel joli sujet de tableau pastoral, toi et ton baquet, avec cette pelouse verdoyante au second plan ! Si tu avais des rubans à ton cha-

peau, on te prendrait pour un vrai berger d'Arcadie.

J'eus presque envie de riposter que je devais plutôt avoir l'air d'un rossignol d'Arcadie — c'est ainsi, si je ne me trompe, que certains anciens nommaient les ânes — mais je m'abstins.

Fatigués de notre pénible journée, nous nous retirâmes de bonne heure. Le calme délicieux de notre retraite inspira à ma compagne une foule de réflexions poétiques. Elle parlait, je crois, de la lune dont les pâles reflets allaient bientôt éclairer les croisées de notre cottage, lorsque je devins trop oublieux des soucis terrestres pour garder rancune même à l'agent qui m'avait condamné à remplir le rôle de porteur d'eau. Ce furent les rayons du soleil, tamisés à travers les arbres plantés en face de notre demeure, qui nous réveillèrent. Cela ressemblait si peu à l'appel brutal de la cloche qui annonçait l'heure du lever à la pension bourgeoise, que Wilhelmine, mise en veine d'éloquence, salua l'astre du jour en récitant quelques vers de je ne sais plus quel grand poète américain. En ma qualité d'homme pratique, je songeai d'abord au bureau où ma présence était indispensable, et au déjeuner que j'avais promis d'apprêter, notre bonne nous ayant annoncé qu'elle ne s'abaisserait pas jusqu'à cuisiner en plein air. Ma toilette terminée, j'allumai

le feu au même endroit que la veille; je préparai du café, une omelette, des tranches de jambon frit que Wilhelmine déclara exquis — elle ne regrettait qu'une seule chose, l'absence d'un costume de bohémienne approprié au paysage. Après avoir fait amplement honneur à ce repas champêtre, je me mis en route pour la station.

— Songe au fourneau, mon ami, me dit Wilhelmine en m'embrassant. Tu n'oublieras pas non plus d'envoyer le boucher, le boulanger, l'épicier, le...

— Et vous ferez bien aussi d'envoyer une autre bonne, ajouta notre servante, qui se présenta à l'improviste et se chargea de compléter la phrase commencée. S'il faut aller chercher de l'eau au diable deux ou trois fois par jour, ça ne me va pas.

Wilhelmine ne témoigna pas la moindre colère; loin de là, elle haussa les épaules avec un geste plein de compassion et murmura à mi-voix :

— Pauvre fille, elle est dépourvue de tout instinct poétique !

Lorsque je regagnai le cottage à l'heure du dîner, on n'avait pas encore achevé de monter le fourneau, de sorte que ma femme s'était contentée de biscuits pour son second déjeuner, et elle s'en plaignit en termes fort prosaïques. La servante interrompit les doléances de sa maîtresse en venant

nous avertir que le fourneau était prêt, mais qu'elle ne pouvait se procurer ni bois ni charbon.

— Comment! m'écriai-je. Il y en a plein la cave.

— Ce n'est toujours pas dans la cave que l'eau manque, répliqua-t-elle. Venez un peu voir.

Me rendant à cette invitation, je descendis cinq des marches qui menaient à la cave; mais je dus m'arrêter à la sixième, le reste de l'escalier étant invisible. Sur l'espace liquide qui s'étendait devant moi flottaient un grand nombre de bûches dont le marchand m'avait garanti la sécheresse. A l'extrémité opposée du cellier, sous un soupirail à travers lequel on avait déchargé le combustible, s'élevait une masse noire qui ressemblait au sommet rugueux d'une roche basaltique. Je sondai le terrain à l'aide d'un manche à balai et je reconnus que l'eau n'avait guère plus de deux pieds de profondeur. Je possédais encore, entre autres souvenirs de mes campagnes, une paire de bottes aussi longues que les jambes de leur propriétaire; je les chaussai, puis je descendis dans la cave, armé d'une pelle et d'un seau à charbon. Comme les bottes n'avaient pas été huilées depuis cinq ans, elles accordèrent l'hospitalité à un ou deux litres d'eau. Lorsque mon pas lourd résonna sur les dalles de la cuisine et que je me débarrassai du seau avec une brusquerie qui

fit trembler les casseroles, Wilhelmine battit des mains avec enthousiasme.

— Pedro ! s'écria-t-elle, on te prendrait pour un robuste chevalier des temps féodaux. Tu devrais te faire photographier avec ces bottes-là.

Je m'aperçus bientôt qu'en dépit de la faim dont elle avait souffert, Wilhelmine n'était pas demeurée inactive. Elle avait décidé le garçon boulanger à ouvrir les caisses qui contenaient les tableaux, et, avec le concours de la bonne, elle les avait transportés dans les chambres qu'ils devaient orner. Le plafond de la salle la plus élevée de notre futur domicile ne se trouvait qu'à six pieds et demi au-dessus du plancher, tandis que le moins grand des tableaux mesurait trois pieds et demi de haut. Wilhelmine, douée d'un esprit inventif, ne s'était pas découragée. Elle avait tout simplement fait poser à terre, appuyées contre le mur, les toiles dont la dimension ne permettait pas de les accrocher.

— Cela donne à l'œuvre du peintre un aspect tout nouveau. Ne trouves-tu pas ? me demanda-t-elle.

Je trouvai qu'elle avait mille fois raison, bien que la franchise m'empêchât d'affirmer que le nouvel aspect présentât l'œuvre sous un jour avantageux. A cette époque, comme la mode obligeait les New-

Yorkais à encourager les beaux-arts, nos magasins regorgeaient de toiles de rebut achetées à l'hôtel des ventes de Paris, et dont l'unique mérite, à mes yeux, consistait à ne pas coûter cher. Au fond, je ne me désolai pas trop de voir que les paysages choisis par ma femme couraient risque d'être bientôt crevés.

La soirée se passa en vains efforts pour rendre nos chambres moins semblables à un garde-meuble. Nous convînmes qu'il faudrait remplacer les papiers de tenture, dont les couleurs ternies juraient avec l'éclat de nos tapis neufs. J'avoue aussi que les taches que je remarquai sur le plafond me firent songer à certaines douleurs rhumatismales qui ne m'autorisent que trop à redouter l'humidité.

Ce soir-là, je me fus à peine endormi, que je rêvai que j'étais à l'Opéra. Une cacophonie merveilleuse, exécutée par un orchestre invisible, résonnait à mon oreille. Wagner avait dû composer ce morceau, où le bruit du trombone et du tambour dominait. Tout à coup la scène changea. Je me trouvai en pleine mer, à bord d'un navire ballotté par les flots en courroux. Le vent agitait mes cheveux; il pleuvait, et les gouttes d'eau que je recevais en plein visage me causaient une sensation qui n'avait rien de désagréable. Wilhelmine se tenait à mon côté; mais, chose étrange, au lieu de

s'extasier devant l'immensité de l'Océan, au lieu d'admirer le murmure de la rafale, elle se plaignait amèrement. Surpris de cette absence de tout instinct poétique, que le matin même elle reprochait à notre pauvre servante, je lui adressai des remontrances si vives qu'elles me réveillèrent. Les plaintes qui m'avaient irrité n'en continuèrent pas moins. Je venais à peine de reconnaître que je n'étais pas à bord d'un navire, lorsque ma femme me mit au courant de la situation.

— Mon ami, me dit-elle, on doit avoir installé une douche au-dessus de notre lit, car il me tombe de temps à autre une goutte d'eau sur le nez.

— Et moi, j'ai la figure toute mouillée! m'écriai-je. Je ne rêvais donc pas? Non, parbleu! Est-ce que tu n'entends pas la pluie résonner sur le toit?

J'allumai une bougie et j'examinai le plafond. Juste au-dessus de nos têtes, il y avait deux taches brunes au milieu desquelles brillait une goutte d'eau qui ne tarda guère à nous arroser.

— Cela nous apprendra à nous fier à ce gredin aux yeux bleus, dis-je en grommelant, après avoir roulé le lit au milieu de la chambre et posé à terre deux cuvettes destinées à protéger le tapis.

— Que tu es injuste, Pedro! répliqua Wilhelmine, tandis que j'éteignais la lumière. Il ne pou-

vait pas grimper sur le toit pour examiner chaque tuile... Bonté du ciel ! ça tombe encore ici!

Je rallumai la bougie et je changeai une seconde fois le lit de place. Avant que j'eusse eu le temps de me recoucher, Wilhelmine déclara qu'une rigole lui coulait maintenant sur les pieds. Le lit fut déplacé de nouveau et alors l'eau ne tomba plus que sur mon oreiller à moi. Comme il paraissait impossible de nous abriter contre tous les robinets ouverts dans le plafond, nous nous réfugiâmes dans la chambre voisine, où Wilhelmine comptait loger Hélène Smith ou Mathilde Bishop. En ce moment, cette chambre était encore moins habitable que celle que nous venions de quitter.

Soudain, je me souvins d'une autre relique de mes campagnes. Courant à une vieille malle qui contenait mes effets personnels, j'en tirai une couverture de caoutchouc. L'étoffe n'avait rien perdu de son imperméabilité. Je l'attachai aux quatre coins du lit et elle nous eût permis de braver l'averse la plus formidable; seulement, si elle nous défendait contre l'eau, elle empêchait la libre circulation de l'air et menaçait de nous étouffer. Wilhelmine, cependant, ne se plaignit pas tout d'abord.

— Pedro, me dit-elle, cette couverture me rappelle les histoires que tu m'as racontées sur ta vie de soldat, alors que tu reposais sous cet abri, qui

protégeait contre la pluie un brave officier fédéré.

— Moi, je ne songe pas à la guerre, bien que je ne puisse me vanter d'être dans des dispositions pacifiques. Si je tenais cet infernal agent, je t'assure qu'il passerait un vilain quart d'heure, en dépit de ses yeux bleus.

— Décidément, tu en veux à ce pauvre homme. Tu as tort. Il m'a assuré avoir loué plus de trois cents propriétés depuis le mois de janvier. On ne saurait exiger qu'il aille passer la nuit dans chacune de ces maisons lorsqu'il tombe par hasard une pluie d'orage.

— En effet, ce serait pousser l'exigence un peu loin. D'ailleurs, puisque tu es satisfaite, je n'ai plus rien à dire.

— Non, je ne suis pas satisfaite. Je n'aime pas à entendre accuser un innocent, voilà tout.

Les projets de vengeance que j'étais en train de former contre l'innocent en question m'absorbaient et je demeurai silencieux.

— Pedro, s'écria soudain ma femme, nous finirons par étouffer si nous restons ici. Il ne tombe pas d'eau dans le salon et là du moins nous pourrons respirer.

Je m'empressai de profiter de cette idée lumineuse. Nous descendîmes au rez-de-chaussée, où Wilhelmine s'installa sur la causeuse, tandis que

je m'allongeais sur le tapis, entre deux rangées de sièges entassés les uns sur les autres. Je dormis fort mal — je crois même que je ne dormis pas — et je maugréai plus qu'il ne convient à un ancien soldat contre la dureté de la surface plane qui me servait de lit. Il ne me fallut pas longtemps pour reconnaître que le parquet du salon n'était pas une surface plane; il présentait un grand nombre de petites aspérités qui contribuèrent à me tenir éveillé. Je passai une partie de la nuit à me demander d'où provenaient ces rugosités. Dès l'aube, n'étant point parvenu à résoudre l'énigme, je soulevai un coin du tapis et je sus à quoi m'en tenir. Tout le monde connaît l'expression américaine : *Dur comme un nœud de pin*. Or, à l'époque où les citoyens des Etats-Unis dédaignaient le luxe des tapis, un frottement continuel avait peu à peu usé les planches, laissant en relief les nœuds, qui offrent plus de résistance. Vous me rappellerez peut-être que je possédais plusieurs fauteuils. A cela je répondrai que si vous aviez essayé de dormir dans un de mes fauteuils, vous auriez bien vite préféré le parquet.

A l'heure du déjeuner notre bonne se présenta, les yeux rouges, et déclara d'une voix enrouée qu'elle donnait sa démission. Elle ne nous reprochait rien; elle croyait que nous étions de braves

gens; mais elle avait en Irlande une vieille mère qui comptait sur elle, et elle ne voulait pas risquer sa vie en restant dans une maison aussi humide.

— Qu'elle s'en aille, dit Wilhelmine dès que nous nous trouvâmes seuls. Un proverbe affirme que la variété fait le charme de l'existence.

— Le proverbe a peut-être raison, ma chère, répliquai-je. Pourtant, s'il faut payer souvent un mois de gages pour deux ou trois jours de service, le plaisir de la variété nous coûtera cher.

Mon premier soin, avant de me rendre à mon bureau, fut de passer chez l'agent. Je m'imaginais qu'il m'accueillerait les yeux baissés et en détournant la tête. Il n'en fit rien; il me serra cordialement la main et se déclara enchanté de me voir. Indigné de son effronterie, j'abordai sans autre préambule le sujet de ma visite :

— Ce toit, lui dis-je, ce toit est... Eh bien! c'est tout simplement un tamis. Vous m'aviez assuré que la maison n'était pas humide.

— Le propriétaire me l'avait affirmé, mon cher monsieur. Je ne suis que l'intermédiaire, et je ne gagnerais pas ma vie s'il me fallait inspecter en personne les centaines d'habitations que l'on me charge de louer dans le courant d'une année.

— En tout cas, le propriétaire se trompe. Vous voudrez donc bien le sommer de mettre le toit en

bon état dans le plus court délai possible. Il devra aussi installer une pompe dans la cave, qui est inondée.

L'agent prit un air réfléchi.

— Lorsqu'on désire que le propriétaire se charge des réparations, on doit le stipuler dans le bail. Le contrat que vous avez signé porte que toutes les réparations devront être exécutées aux frais du preneur.

— Est-ce le propriétaire qui a rédigé le bail ? demandai-je en fixant un regard sévère sur les yeux bleus de mon interlocuteur.

L'agent, loin de se laisser décontenancer, répondit avec une expression de dignité offensée :

— Je vous ai demandé si vous vouliez que le bail fût rédigé dans la forme ordinaire, et vous m'avez répondu : « Certainement. »

Je quittai brusquement cet honnête homme, que je me dispensai de saluer, et j'entrai dans un chantier voisin, où je m'informai de l'adresse du meilleur charpentier de la ville. On m'indiqua un gros gentleman qui se trouvait justement sur les lieux, en train de marchander un lot de bois de démolition. Je lui fis part de mon embarras et le priai de venir à mon aide. Il connaissait très bien le cottage qui avait captivé ma femme. Il tira un carnet de sa poche et me dit, tout en alignant des chiffres :

— Franchement, je vous engage à laisser ce toit tranquille. Tous les entrepreneurs des environs y ont travaillé et n'ont réussi qu'à le rendre moins solide. Le seul moyen de le mettre en état serait d'établir partout des bardeaux neufs. Cela vous coûtera 337 francs 50 centimes, à moins que les voliges ne soient trop pourries pour tenir les clous, et, dans ce dernier cas, vous pouvez compter 68 francs 75 centimes de plus, ce qui donne un total de 447 francs 25 centimes.

J'inventai quelque prétexte pour échapper au charpentier et à ses odieux chiffres. Il accepta très courtoisement mes excuses. La rapidité de ses calculs et la politesse avec laquelle il accueillit mon refus tacite étaient sans doute le résultat de fréquentes entrevues avec d'autres infortunés assez sots pour avoir loué avant moi la maison que j'étais condamné à habiter. Je résolus de m'adresser au propriétaire, dont je connaissais le nom, et je demandai à un ami qui se rendait à New-York par le même train que moi, s'il pouvait me dire où je trouverais mon homme.

— Vous n'aurez pas loin à aller, me dit-il. Le voilà qui monte en wagon. Selon son habitude, il tient à la main un journal religieux.

Je jetai un coup d'œil sur l'individu que l'on venait de m'indiquer, et je jugeai qu'il serait inutile de

faire la moindre démarche auprès de lui. Son regard dur et froid, son visage en lame de couteau, annonçaient aux moins clairvoyants que le pauvre le plus éloquent n'obtiendrait jamais un centime de ce monsieur-là. A quoi bon tenter de lui persuader de dépenser une forte somme pour une réparation que mon bail mettait à ma charge ? Cependant, il fallait agir. Je perdis donc une partie de la journée à consulter divers entrepreneurs de New-York. Finalement, je consacrai environ 150 francs à l'achat d'une quantité de toile goudronnée provenant d'une tente d'hôpital mise au rebut, et je la fis tendre au-dessus du toit de ma demeure. Lorsque la besogne fut achevée, l'aspect de la maison était si grotesque, que j'aurais témoigné de la reconnaissance à un incendiaire qui serait venu m'obliger de changer de séjour. Mais, quand Wilhelmine contempla la toiture, elle battit des mains et s'écria :

— Nous pourrons nous croire dans une tente !

Faible consolation ! Néanmoins, je me résignai. Dans la Vallée des Villas, nous ne serions pas obligés d'écouter, comme à la pension bourgeoise, des histoires que nous savions par cœur et dont on s'obstinait à nous régaler du matin au soir. Ceux de nos voisins dont nous fîmes la connaissance étaient des gens fort aimables ; mais chacun d'eux trouvait quelque chose de terrible à nous dire. Le

vieux pasteur de l'église paroissiale me confia que quelques-uns de ses souvenirs les plus doux, et aussi les plus pénibles, se rattachaient à notre habitation, dont divers locataires avaient été conduits par lui à leur dernière demeure terrestre. Un jeune médecin s'empressa de nous rendre visite, assurant que, depuis qu'il exerçait sa profession, tous les locataires de notre cottage avaient eu besoin de lui. Miss Blaythe, la fille du maire, apprit à ma femme que les fièvres intermittentes et d'autres maladies produites par l'humidité avaient causé de cruelles souffrances aux membres des deux familles qui nous avaient précédés. Puis les six marchands de charbon de la localité se disputèrent ma pratique avec une ardeur qui ne laissa pas de me flatter. Lorsque je parlai de cette concurrence au docteur, il ne témoigna pas la moindre surprise.

— Ils savent quelles sont les maisons les plus difficiles à chauffer en hiver, me dit-il, et ils travaillent en conséquence.

Par bonheur, l'hiver était encore loin. A mesure que la saison avançait, l'air devenait trop sec pour que nous eussions à craindre les rhumatismes. La brise nous apportait les parfums des centaines de rosiers qui poussaient un peu à la diable dans notre jardin ; le chèvrefeuille et la vigne formèrent le long des murs un tapis plus épais. Wilhelmine passait

des heures entières dans un fauteuil à bascule, admirant ce qu'elle appelait « notre nid de verdure ». Pour ma part, je finis par m'attacher sincèrement à mon cottage, malgré la coiffure de toile cirée qui lui donnait un aspect étrange.

La cave, cependant, résista à tous nos efforts. On fit jouer une pompe à plusieurs reprises ; mais il fallut renoncer à la dessécher complètement, et au mois d'août la maison fut envahie par une nuée de moustiques qui semblaient sortir des flaques d'eau dont le cellier restait émaillé, grâce aux inégalités du sol. Ces visiteurs incommodes couvraient les plafonds et les murs. Ils déjeunaient, dînaient, soupaient à nos dépens. Nous avions beau ouvrir les croisées, le jardin ne les attirait pas. C'est surtout Wilhelmine qui les attirait. Le visage de ma femme commença bientôt à ressembler à celui d'une malade atteinte de la petite vérole. Néanmoins, cette héroïne incomparable ne se plaignait pas. Je me souviens même qu'une après-midi, un peu avant l'heure du crépuscule, elle me dit, en fermant à moitié les yeux :

— Pedro, quand on contemple ainsi les murs, les moustiques leur donnent l'air d'être tendus de ce papier japonais semé de petits points noirs qui produisent un si drôle d'effet. S'ils avaient des goûts moins sanguinaires, je les trouverais jolis.

Enfin, le mois de septembre arriva, et avec lui les tempêtes équinoxiales. Nous venions de nous retirer un soir, fatigués d'écouter le vent qui mugissait au dehors, et Wilhelmine me récitait quelques vers de Longfellow appropriés à la circonstance, lorsque nous entendîmes un fracas effroyable, causé par la chute d'un corps lourd qui semblait s'être abattu en face de la maison. Ma femme, si courageuse en face des moustiques, se mit à trembler et se cramponna à moi.

Je me dégageai de son étreinte, et, à peine arrivé au bas de l'escalier, je découvris la cause de son effroi. Le souffle furieux d'Eole (pour parler comme le poète favori de Wilhelmine) avait renversé la porte d'entrée et abattu en même temps les montants, ainsi qu'une quantité considérable de plâtras.

Je promis à ma femme de veiller toute la nuit dans le salon, le pistolet au poing, afin de la protéger contre les voleurs qui pourraient se présenter. Elle insista pour me tenir compagnie, assurant qu'elle saurait au besoin m'aider à défendre notre foyer, et elle s'endormit sur la causeuse, avec un revolver à portée de sa main. Quant à moi, j'employai si bien mes loisirs, que je remis le lendemain à un imprimeur un manuscrit peu volumineux, mais dont les pages indignées ne manquaient pas d'une certaine verve. Le manuscrit avait pour

titre : *la Maison que j'habite*. Le soir même, je reçus une épreuve que je remis au propriétaire du cottage, en lui annonçant que mon intention était d'offrir un exemplaire de cette brochure à tous les voyageurs qui descendraient aux deux stations de la Vallée des Villas. Après avoir pris connaissance de mon œuvre, il me proposa de résilier le bail, à la condition que je renoncerais à mon projet peu charitable. Son offre fut acceptée avec empressement. Deux jours plus tard, nous partîmes pour nous installer dans un logis d'un extérieur moins pittoresque, où tous nos meubles pouvaient tenir, et dont la toiture était en bon état. Cette fois, nous n'avions pas consulté l'agent aux yeux bleus, et j'avais tout examiné avec autant de soin que si j'eusse compté terminer mes jours dans notre nouveau domicile. Wilhelmine paraissait satisfaite. Cependant, tandis que nous suivions la dernière voiture de déménagement, elle se retourna pour contempler l'humide demeure que nous quittions, et s'écria, les yeux pleins de larmes :

— Malgré tout, Pedro, c'est un amour de cottage !

L'ÉCOLE DE BOTTLE FLAT

C'était bien dur, personne n'osera le nier. C'était même intolérable pour des Californiens habitués à n'admettre d'autre loi que leur propre volonté. Peut-on se vanter d'être libre dans un pays où les fondateurs d'une ville ne sont pas maîtres chez eux ? Et les quarante anciens de Bottle Flat n'avaient-ils pas créé la ville en acquérant les premiers lots de terrain? N'avaient-ils pas, sous prétexte de fournir des moyens d'existence à un mineur qu'un accident laissait manchot, souscrit trois onces d'or chacun pour installer la victime derrière le comptoir de cette buvette dont Bottle Flat se montrait si fier, et qui assurait pour ainsi dire la stabilité du camp? N'avaient-ils pas tué ou mis en fuite tout Chinois assez audacieux pour montrer dans les environs son museau céleste? N'avaient-ils pas tracé un sentier jusqu'à Placerville, de façon à pouvoir se procurer des distractions quand Bottle Flat devenait trop tranquille? Lorsqu'un lâche aventurier osait ouvrir un débit de boisson à quelques milles de distance,

au risque de disperser le camp, hésitaient-ils à incendier sa maison et à lui indiquer avec un revolver la meilleure route à suivre?

Oui, ils avaient fait, ils faisaient tout cela, mus par le sentiment du devoir, sans rechercher d'autre profit que la satisfaction qui accompagne l'exercice d'un patriotisme éclairé. Et aujourd'hui — ô ingratitude des républiques! — en dépit des plaintes réitérées des plus vieux citoyens, on veut les obliger à envoyer leurs enfants à l'école.

Les citoyens — surtout ceux dont la liberté ne se trouvait nullement menacée, vu qu'ils n'avaient pas d'enfants — protestaient depuis plusieurs mois, c'est-à-dire depuis que l'école était construite. Néanmoins, l'agitation causée par cet abus d'autorité ne provoqua aucune rixe. Il est vrai que les gens mariés, les seuls intéressés, évitaient de paraître à la buvette aux heures où la question soulevait des débats animés, et comme les nombreux orateurs qui s'y réunissaient le soir se montraient du même avis, les motifs de querelle n'abondaient pas. Mais l'après-midi où s'ouvre ce récit, les travaux de la crique furent suspendus plus tôt que de coutume. La diligence qui s'arrêtait trois fois par semaine à Bottle Flat devait amener le maître d'école. Quoique toute résistance leur semblât inutile désormais, les mineurs voulaient voir le malencontreux pédagogue

qu'ils exécraient sans le connaître. Donc, vers quatre heures, ils envahirent si subitement la grande salle du *Lingot*, que certains pères de famille, alors en train de déguster leur liqueur favorite, eurent à peine le temps de s'échapper par les croisées du fond. Ces derniers représentaient la majorité ; aussi reculaient-ils, avec cette bravoure qui distingue les majorités, devant une minorité turbulente.

Les nouveaux venus eurent soin de vider à plusieurs reprises leur verre avant de s'installer sur leur siège ou dans leur coin habituel ; mais l'hôte manchot affirma le lendemain qu'aucun d'eux ne demanda du sucre. Ils soumettaient leur dépit à un régime homéopathique en avalant dans toute sa pureté le liquide le plus capable d'irriter le gosier humain.

Ces préliminaires terminés, ils se mirent, selon la mode américaine, à déchiqueter un bout de bois, à fumer ou à cracher d'un air dolent. Un étranger les aurait pris pour des criminels condamnés à la déportation et qui attendent le navire chargé de les emmener.

Le silence fut enfin interrompu par un personnage à chevelure rouge, dont le couteau avait laissé plus d'une entaille sur le dormant de la porte, et qui parlait comme s'il eût voulu mordre en deux chacune des syllabes qu'il débitait.

— Je propose de lui souhaiter la bienvenue en mettant le feu à son école, dit-il. On finira alors par comprendre quelles sont nos idées sur l'éducation.

— Ça ne servirait à rien, Moss, répliqua le juge Barber, à qui l'on décernait ce titre honorifique parce qu'il avait passé une dizaine d'années dans un établissement pénitentiaire : on n'a pas le droit de nous imposer une dépense inutile, c'est vrai; mais les commissaires ont du nerf, sans quoi ils auraient renoncé à bâtir l'école le jour où nous nous sommes donné la peine de porter l'entrepreneur jusqu'à Placerville, attaché à une des planches de la toiture. S'ils se fâchaient, qui sait si l'idée ne leur viendrait pas de construire une prison?

— Est-ce qu'il ne serait pas facile, en nous cotisant, d'acheter tous les pères de famille de Bottle Flat? demanda un gaillard dont l'accent et les formes anguleuses annonçaient un indigène de l'Illinois. Il ne faudrait pas beaucoup d'onces d'or pour les engager à partir. Ce sont un tas de pauvres diables.

— Les pères, c'est possible, répondit le juge en hochant la tête. Mais vous oubliez la veuve Ginney. Elle garnirait à elle seule une école avec ses huit enfants, et il n'y a pas assez d'or dans toute la Californie pour la décider à s'éloigner, tant que le cer-

cueil de Tom Ginney n'aura pas changé de place.

— Eh bien! répliqua Moss, que l'un de nous épouse la veuve et emmène les petits.

— Sans la moindre intention d'insulter l'honorable société, dit le juge d'un ton affable, après avoir invité ses amis à désigner leur boisson préférée, je déclare qu'il n'y a pas ici un chenapan que la veuve Ginney n'enverrait pas promener. Non, je veux être pendu s'il y en a un, ajouta-t-il avec la même affabilité en passant en revue les buveurs. Il s'agit pourtant d'aviser, car la malle-poste ne tardera guère à arriver. Voici mon idée, à moi. Tirons au sort, et celui que la chance favorisera se posera de façon à obliger cet infernal intrus à lui marcher sur le pied en descendant. Ce sera une piteuse affaire, après tout. Les maîtres d'école, ça n'a guère plus de courage qu'un *coyote*, et il y a dix à parier contre un que le nôtre n'aura pas de pistolet, de sorte qu'il faudra se mesurer à coups de poing.

— Approuvé! s'écria Moss. Buvons au succès de l'entreprise. Distribuez les cartes, juge. Celui qui aura le premier valet sera notre champion, et honte à qui recule... Pluie et tonnerre!

— Honte à qui recule! répéta le juge en ricanant, car le premier valet était échu à Moss. Alerte, mon brave; l'ennemi approche.

La malle-poste venait en effet de s'arrêter en face du *Lingot*. Les voyageurs de l'intérieur et de l'impériale s'empressèrent d'entrer dans la salle commune afin de se rafraîchir; mais aucun d'eux n'avait l'air d'un maître d'école et Moss put se dispenser d'allonger le pied. Les conspirateurs se demandaient s'ils devaient se réjouir ou manifester leur dépit par un juron énergique, lorsqu'une exclamation de Moss ramena leur attention vers la voiture. Sur la première marche s'appuyait un petit soulier surmonté d'un bas plus blanc et mieux tiré que ceux qui se montrent dans le voisinage des mines; un soulier semblable effleura la seconde marche, puis l'on vit apparaître l'extrémité d'une robe et un *waterproof*, une paire de mains gantées, un fichu rose, un visage agréable couronné de cheveux bruns et un chapeau d'une forme inconnue à Bottle Flat. Dès que le propriétaire de cette coiffure eut posé les deux pieds sur le sol, on entendit une voix claire et joyeuse qui disait :

— Je suis la maîtresse d'école, messieurs. Quelqu'un d'entre vous veut-il bien m'indiquer ma demeure?

L'infortuné Moss pâlit affreusement. Un mineur cligna de l'œil et un autre murmura :

— Honte à qui recule!

Sur ce, le défenseur des libertés de Bottle Flat

tourna sur ses talons et s'enfuit par le sentier de Placerville.

Le vieux juge, qui, à une époque déjà lointaine, avait été père de famille, s'empressa de répondre :

— Je vous y conduirai, madame, lorsque vous m'aurez désigné vos bagages.

— Merci, répliqua la voyageuse ; je n'ai que cette valise qui se trouve sous la banquette.

Le juge tira à lui une petite valise marquée « Huldah Brown », offrit le bras à la maîtresse d'école, et tous deux disparurent aux yeux de la foule ébahie. A la désinvolture avec laquelle le cavalier escortait sa protégée, on aurait pu croire que l'apparition dans ces parages d'une jeune fille au maintien modeste était la chose la plus ordinaire du monde.

La malle-poste se remplit de nouveau et s'éloigna avant que les spectateurs, muets de surprise, eussent échangé une parole. Le juge ne tarda pas à les rejoindre.

— Eh bien, garçons, dit-il, il vous faudra maintenant épouser deux femmes, pour peu que vous teniez à empêcher l'école de s'ouvrir, et j'ai idée que miss Brown sera encore plus difficile que la veuve Ginney. Mon opinion, c'est que l'école marchera en dépit des imbéciles qui tenteront de jeter des bâtons

dans les roues. Si quelqu'un se croit offensé par ma remarque, je suis prêt à lui rendre raison.

— Personne ne veut jeter des bâtons dans les roues, vieux porc-épic, riposta Tolédo, jeune célibataire qui avait emprunté son nom à sa ville natale et qui, dès l'origine, s'était montré un des adversaires les plus acharnés de l'éducation obligatoire. Je propose de nommer trois délégués...

— Pour quoi faire? demanda le juge.

— Pour s'informer de ce qui manque à l'école. On ouvrira ensuite une souscription afin d'acheter le nécessaire et les délégués tomberont sur quiconque ne se dépêchera pas de mettre la main à la poche.

Les ci-devant membres du parti antiscolastique accueillirent cette proposition par un hourra sympathique. Le juge, qui, en raison de son âge, était le maître des cérémonies et l'arbitre du camp, nomma sans retard une députation, composée de Tolédo et de deux autres mineurs dont la tenue lui semblait la plus convenable. Leur mission consistait à se présenter chez l'institutrice, à s'enquérir de ses besoins et à lui promettre l'appui cordial des mineurs.

Le lendemain, les trois élus se rendirent de bonne heure à l'école, à laquelle attenaient deux petites chambres qui représentaient le logement de la maîtresse. Ils trouvèrent celle-ci en train de mettre sa

demeure en ordre. Les jupes relevées jusqu'à la cheville, les manches roulées jusqu'au coude, le cou caché par un foulard, les cheveux flottant « à tous les diables » — pour employer l'expression dont Tolédo se servit plus tard — elle cherchait s'il ne restait pas quelques grains de poussière à chasser de son domaine. Grâce au travail auquel elle se livrait depuis deux ou trois heures, grâce à l'air salubre des collines de Bottle Flat et à l'espèce d'agitation causée par la nouveauté de tout ce qui l'entourait, l'agréable visage de miss Brown semblait presque joli.

— Bonjour, madame, dit Tolédo, soulevant un affreux chapeau mou, tandis que ses collègues se cachaient derrière lui.

— Bonjour, messieurs, répliqua miss Brown avec un gai sourire. Prenez un siège, je vous prie. Vous venez sans doute me parler de vos enfants?

Tolédo, qui n'avait guère plus de vingt-trois ans, se sentit rougir et les deux autres délégués éprouvèrent des inquiétudes dans les jambes, comme si leurs bottes eussent été semelées avec un cataplasme de moutarde. Enfin Tolédo répliqua :

— Pas précisément, madame, vu que nous n'avons pas d'enfants. Moi et ces messieurs, nous sommes les délégués des garçons du camp.

— Des garçons ? répéta miss Brown.

On lui avait débité tant de choses merveilleuses à propos des Etats où l'on récolte l'or, qu'elle se demandait si, à Bottle Flat, des hommes ayant barbe au menton se qualifiaient de garçons et allaient à l'école.

— Je parle des laveurs d'or de la crique, reprit Tolédo ; ils désirent savoir ce qu'ils peuvent faire pour vous.

— Je leur suis très reconnaissante, répliqua miss Brown ; mais je pense que les autorités locales...

— Ne comptez pas sur ces gens-là, madame, interrompit Tolédo ; ils demeurent à dix lieues d'ici. Pas un seul d'entre eux ne se montre au *Lingot*, excepté le docteur, qui ne se dérange pas à moins qu'on n'ait besoin de lui après une dispute. Quant au pasteur, j'ignore s'il gagnerait à être connu et, en tout cas, nous ne le voyons jamais. Mais les garçons sont là — ils ont de la poudre d'or et du bon vouloir. Un de nous viendra souvent demander en quoi on peut vous être utile. Bonjour, madame.

Tolédo souleva de nouveau son chapeau, qu'il s'était dispensé d'ôter, et ses compagnons prirent congé en adressant de profonds saluts à toutes les croisées et à tous les sièges, laissant miss Brown fort surprise.

— Eh bien? demanda-t-on aux délégués, lorsqu'ils eurent rejoint les travailleurs déjà à l'œuvre dans la crique.

— Eh bien, répliqua Tolédo, cette petite-là est un lingot de cent trente livres, tout bonnement. Pas vrai, vous autres? ajouta-t-il en s'adressant à ses deux collègues d'ambassade.

— De deux cents ! riposta l'aîné de ces messieurs.

— De trois cents! répondit le moins âgé.

— Bon! dit le juge; mais de quoi a-t-elle besoin?

Tolédo demeura tout décontenancé.

— Tête de linotte! s'écria-t-il. Nous sommes partis sans lui donner le temps de nous l'apprendre

Le juge contempla le délégué d'un œil scrutateur et se mit à rire.

Il paraît que miss Brown, malgré sa jeunesse, savait son métier, car il ne lui fallut que quelques jours pour rendre dociles la plupart des petits sauvages de Bottle Flat. Elle commença par se faire aimer, et c'est là, je crois, qu'il faut chercher la cause de son rapide succès. Mais je ne veux pas entrer dans des détails sur les difficultés qu'elle eut à vaincre et qui ne la découragèrent pas. Je me contente de dire qu'un beau matin il y eut un grand émoi parmi les mineurs lorsque l'on apprit à l'improviste que la maîtresse d'école se dirigeait vers

la crique. Tolédo, averti un des premiers, se montra à la hauteur des circonstances. Grimpant sur un rocher, il cria :

— Que ceux qui sont en costume de boulanger filent ! Que ceux qui ont retiré leurs chaussures fourrent leurs pattes dans leurs bottes ! Que ceux dont les mollets prennent l'air déroulent leur pantalon ! Que tout le monde soit en tenue quand la dame se montrera !

Les travailleurs dont la toilette rappelait le plus celle d'un mitron gagnèrent les buissons voisins ; les autres abattirent leurs manches de chemise, et quelques-uns poussèrent le respect des convenances jusqu'à renouer leur cravate.

Tandis que ce changement à vue s'opérait, miss Brown s'était approchée.

— Il n'est rien arrivé de fâcheux à l'école ? lui demanda Tolédo.

— Au contraire, je me flatte d'avoir encore apprivoisé trois ou quatre de mes élèves, répondit-elle. La curiosité seule m'amène ici. J'ai toujours désiré savoir comment on obtient l'or... il me semble qu'il doit être très facile de manier ces bassines. Pensez-vous qu'un des mineurs me prêterait la sienne, afin que j'essaye ?

— Mais ils se mettraient en quatre rien que pour avoir la chance de vous obliger ! s'écria Tolédo.

Holà ! qui a la sébile la plus propre ? Miss Brown va nous donner une leçon.

Les mineurs les moins éloignés lavèrent à la hâte leurs bassines et accoururent. Tolédo, après s'être livré à un examen minutieux, accorda la préférence à un vase presque neuf que l'on remplit aux trois quarts d'une boue épaisse et qu'il présenta à la maîtresse d'école.

— Voilà votre affaire, miss, dit-il. Seulement, j'ai peur pour votre robe, gare les taches !

— Je suis moins maladroite que vous ne le croyez, répliqua miss Brown avec un petit éclat de rire qui charma un des auditeurs au point de lui faire exécuter une cabriole.

Miss Brown n'eut pas besoin d'un long apprentissage pour acquérir le tour de main des mineurs. Une pluie sale s'envola avec une rapidité merveilleuse des bords de la sébile, à la grande joie des experts rangés autour de la débutante. Tolédo délaya à plusieurs reprises le résidu boueux en y versant de l'eau ; enfin, retirant quelques cailloux et des morceaux de terre durcie, il montra du doigt les paillettes qui brillaient au fond du vase.

— Bravo ! dit-il laconiquement.

— Et c'est vraiment là de la poudre d'or ?

— Pas autre chose, répondit Tolédo. Je vais la serrer pour que vous l'emportiez.

— Non, non, répliqua miss Brown ; elle n'est pas à moi.

— Vous avez lavé cet or, et, d'après les lois du camp, il vous appartient.

Toute la probité traditionnelle de l'Amérique puritaine illumina le visage de la pauvre maîtresse d'école. Bien qu'elle appréciât en véritable Yankee la valeur de la poudre ; quoiqu'elle songeât avec un soupir combien il faudrait de temps pour gagner la même quantité d'or en infiltrant des idées dans un tas de jeunes têtes plus ou moins dures, elle refusa avec fermeté d'user de son droit et s'éloigna après avoir adressé à la foule un adieu souriant.

— Avez-vous vu ses petits doigts empoigner ma bassine ; les avez-vous vus ? demanda avec exaltation l'heureux possesseur de l'ustensile dont miss Brown venait de se servir.

— Oui, et elle a fait danser la boue comme si elle était plus habituée à laver de l'or qu'à taper sur des mioches.

— Taper ? répéta un vieux mineur. Je donnerais dix ans de ma vie passée pour redevenir assez jeune pour être tapé par ces mains de poupée.

— Et admirez-moi ça ! ajouta un autre avec non moins d'enthousiasme, en soumettant à l'inspection de ses camarades une énorme chaussure couverte de boue. C'est elle qui a arrosé mes bottes ;

aussi, elles ne sont pas à vendre, je vous le garantis.

— Bah! garde-les, tes bottes! Je te conseille d'en parler! s'écria Tolédo d'un ton dédaigneux. Les miennes, à la bonne heure! Elle m'a marché sur le pied en partant.

Chacun contempla d'un œil jaloux le dernier orateur. Un mécontent l'accusa même d'avoir obtenu par fraude la faveur dont il se vantait, et opina que chacun des citoyens du camp devait lui demander raison. Par bonheur, le juge ne fut pas de cet avis; il déclara, au contraire, que tout mineur qui ne profiterait pas d'une pareille occasion, soit par fraude, soit autrement, mériterait d'être chassé de la crique.

Yankee Sam, le plus petit homme du camp, qui s'était retiré sans prendre part à la discussion, se promenait d'un air rêveur devant *le Lingot*. Dix minutes plus tard, l'unique maison de confection de la localité lui appartenait; il avait doublé le prix de divers objets de toilette et sextuplé au moins celui des chemises.

Le lendemain le soleil se leva sur Bottle Flat avec son impassibilité habituelle. Pour peu que le blond Phœbus eût respecté les convenances dramatiques, il aurait dû se montrer avec un visage surpris et les bras levés. En effet, jamais on n'a vu une

communauté subir en vingt-quatre heures une transformation aussi complète.

L'oncle Hans, le seul Allemand de Bottle Flat, avait consacré l'après-midi de la veille à l'étude d'une de ces combinaisons peu dangereuses qui séduisent l'esprit germanique. Aussi le soleil levant éclairait-il de ses rayons une enseigne qui annonçait, en lettres tracées à la craie, que ledit Hans se chargeait de coiffer et de raser ses semblables. O pouvoir de l'annonce ! Ce matin-là, les gens qui se rendaient à la crique étaient presque méconnaissables, grâce à l'aspect peu ébouriffé de leur barbe et de leur chevelure.

En outre, bien des mineurs qui n'avaient point paru au *Lingot* durant la soirée précédente, regagnèrent un à un leurs pénates sur des mules harassées et avec des costumes flambant neuf.

Carondelet Joe se montra vêtu d'un pantalon où de maigres serpents jaunes s'enroulaient autour d'une série de bâtons noirs ; d'un habit vert, d'une chemise à raies bleues et d'une cravate qui resplendissait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Flush, qui passait pour le plus habile joueur de cartes de Bottle Flat, revint le dernier. Peut-être avait-il exercé son talent aux dépens de ses amis de Placerville, car il rapportait une lourde chaîne de

montre en or, et à chacun de ses doigts brillait au moins une bague.

Pour la première fois, un chapeau rond fit son apparition dans le camp, et le bruit courut qu'un mineur cachait une paire de gants au fond d'une de ses poches.

Yankee Sam n'avait plus rien à vendre. Il se félicitait même d'avoir empêché l'effusion de sang que menaçait de provoquer son dernier pot de pommade en le mettant en loterie — quarante billets, à une once d'or le billet. Les dix chemises qu'il avait eues en magasin étalaient maintenant leurs plastrons sur des poitrines viriles ; ses peignes et ses brosses se trouvaient en d'autres mains ; les aiguilles, les boutons et le fil étaient en hausse. La plupart des mineurs fumaient dans des pipes neuves, et quelques-uns d'entre eux, espérant une répétition de la visite de la veille, avaient eu la prévoyance de récurer leurs sébiles.

Quant à la cause innocente de cette commotion, elle ne se sentait pas non plus très calme. Jusqu'au jour où elle s'était mise en route pour la Californie, elle n'avait pas quitté la petite ville de Middle Bethany. Tout dans ce voyage lui avait paru étrange, et l'endroit où elle s'était arrêtée, les gens qui l'entouraient lui semblaient plus étranges que le reste. Comme les moyens de faire fortune n'abondaient

pas à Middle Bethany, la population s'y composait presque entièrement de vieillards et d'enfants. Mais à Bottle Flat, il y avait une foule d'hommes d'un âge raisonnable, et si drôles ! Ils l'étonnaient tellement, qu'elle désirait les mieux connaître. Pourtant sa curiosité ne l'emportait pas sur sa prudence. Elle s'inquiétait en se rappelant la façon peu respectueuse dont Tolédo avait parlé du pasteur qui faisait partie du comité des écoles ; elle craignit pieusement que ce jeune homme et ses amis ne fussent au bord même de l'abîme sans fond. Les entretiens qu'elle avait eus avec la veuve Ginney ne contribuaient pas non plus à la rassurer. Néanmoins, elle était bien forcée de reconnaître que les mineurs se montraient très obligeants. Quelle joie ce serait pour elle si elle arrivait à exercer sur eux une influence salutaire ! Mais comment s'y prendre ? quel moyen employer ?

Tout à coup elle se souvint du grand centre social de Middle Bethany — l'orphéon. Il ne fallait pas encore songer à fonder une institution de ce genre à Bottle Flat; mais le camp comptait divers amateurs... Ne pourrait-elle pas, sans trop d'hypocrisie, déclarer que les enfants ont besoin d'être dirigés afin d'apprendre à chanter en mesure ? Ne pourrait-elle pas inviter ceux qui se sentaient des dispositions musicales à l'aider dans sa tâche ? Qui sait si

elle ne parviendrait pas ainsi à dissiper les préjugés dont on lui avait parlé ?

Elle consulta Tolédo sur cette importante question, et, le lendemain, ce fidèle fonctionnaire amenait à l'école du soir presque tous les mineurs du camp. Le juge apporta son violon, l'oncle Hans sa chère flûte, et Sam son cornet à piston.

On fut d'abord un peu embarrassé lorsque l'orchestre déclara ignorer les deux airs que miss Brown désigna comme des plus faciles pour les débutants. Mais tout embarras disparut lorsque l'on découvrit que ces morceaux, sauf les paroles, étaient les mêmes que *Sciez-moi la jambe* et *Trois Corbeaux noirs*. Les mélodieux hurlements de l'assemblée produisirent assez d'effet pour attirer les rares buveurs réunis devant le comptoir du *Lingot*, et qui, conduits par leur hôte manchot, vinrent assister au premier concert.

Quelle est la nature exacte des rapports qui existent entre la musique et l'adoration ? Ce problème n'a jamais été résolu, je crois, bien que les rapports se manifestent alors même que l'adoration s'adresse à un objet terrestre. Toujours est-il qu'à l'école de Bottle Flat les choristes restaient les yeux fixés sur le professeur, qui admira les efforts qu'ils faisaient pour chanter en mesure. Dès la seconde leçon ils mirent un empressement absurde à devan-

cer l'heure du cours, afin de s'assurer une place au premier rang, et lancèrent exprès des notes fausses, parce qu'ils désiraient s'entendre interpeller par leur chef d'orchestre.

Miss Brown, jeune personne fort instruite, fort candide, aussi modeste que perspicace, vit tout cela et s'en amusa. Naturellement les choses ne pouvaient aller plus loin ; car si l'aristocratie de l'argent était inconnue à Middle Bethany, nulle famille respectable de cette petite ville n'eût songé à s'allier à des gens qui s'enivraient, juraient et jouaient — sans compter la terrible accusation de meurtre qui, au dire de la veuve Ginney, pesait sur certains d'entre eux.

Cependant les citoyens de Bottle Flat, vu le profond mépris qu'ils avaient manifesté pour quiconque se chargeait de répandre l'instruction, firent preuve d'une charité vraiment chrétienne. Ils rivalisèrent de zèle afin de plaire à la nouvelle venue, et, si les moyens qu'ils employaient n'étaient pas toujours des mieux choisis, on ne pouvait douter de leurs bonnes intentions.

Peu à peu, sans qu'aucun conseiller officieux se fût donné la peine de les avertir, la plupart des artistes improvisés, après avoir espéré en silence, acquirent la certitude que miss Brown n'accepterait pas leurs hommages ; ceux-là renoncèrent triste-

ment à la lutte, et, afin de se consoler, ils se mirent à parier contre les coureurs qui tenaient la corde, ainsi que le disait un ex-jockey.

Pas un seul des prétendants déçus ne se plaignit. On ne qualifia pas miss Brown de « belle inhumaine » ; car non seulement elle n'avait encouragé personne, mais personne n'avait eu le courage de lui proposer de changer de nom.

Les candidats se trouvèrent bientôt réduits au nombre de six, parmi lesquels Yankee Sam semblait réunir le plus de chances aux yeux de la galerie. C'est que Sam avait eu une idée lumineuse : il était revenu un beau jour de Placerville avec un cheval et un cabriolet. Le dimanche suivant, il avait triomphalement conduit miss Brown à l'église la plus voisine. On offrit de parier dix contre un pour Sam, lorsqu'on remarqua l'air grave et satisfait de miss Brown à son retour. Par malheur, le propriétaire du cabriolet vida tant de bouteilles en l'honneur de son succès, qu'il se perdit à tout jamais dans l'estime de celle dont il se flattait d'avoir gagné le cœur.

Alors Carondelet Joe, dont le merveilleux pantalon devait produire un effet irrésistible, devint le favori des parieurs. Mais, un soir qu'il s'était arrangé de manière à se placer sur la première ligne des chanteurs, juste en face de miss Brown, celle-ci

détourna la tête à plusieurs reprises, en proie à un malaise visible. Sur ce, il vint tout à coup à l'esprit de Carondelet qu'il est des parfums que les dames préfèrent à ceux que donne à l'haleine d'un buveur un mélange de liqueurs alcooliques. Il quitta brusquement l'école, et le lendemain le camp comptait un mineur de moins.

Flush, qui était à la fois l'orgueil et la terreur de Bottle Flat, se permit de déclarer qu'il n'aurait qu'à se présenter pour obtenir la main de miss Brown. Une impudence que l'on admirait lorsqu'elle servait à intimider un joueur soupçonneux, sembla fort déplacée lorsqu'il s'agissait de l'institutrice. Le juge donna au vantard un démenti brutal, les revolvers sortirent des poches, et une heure après Flush reposait au fond de sa dernière demeure terrestre, dans un cercueil fabriqué à la hâte par un ébéniste amateur.

Une proposition inattendue, faite par un jeune Mexicain, proposition suivie d'un prompt refus, ne laissa plus que deux concurrents : Tolédo et un Français nommé Lecomte. L'offre de mariage qu'elle venait de repousser effraya un peu miss Brown, car jusqu'alors rien ne lui avait donné à supposer que l'on voudrait l'obliger à faire un choix parmi ses admirateurs. Peut-être un autre s'aviserait-il de demander sa main. La pauvre petite institutrice,

désolée d'avoir causé de la peine à l'un d'entre eux, résolut de se montrer plus réservée que jamais et renonça à sa classe du soir.

Grâce à un sentiment de patriotisme assez naturel, les parieurs se prononçaient en faveur de Tolédo, tout en admettant que le Français était un adversaire assez redoutable. Il se distinguait par cette politesse, cette bonne humeur qui semblent inhérentes au sang gaulois, et il possédait en outre une certaine instruction. Bien que Tolédo soutînt bravement la lutte et ne parût guère disposé à se retirer, ses partisans virent avec regret qu'au lieu de venir boire comme autrefois avec eux, il passait des heures entières à se promener autour de l'école. Enfin, le jour où l'on apprit qu'il avait jeté sa vieille pipe en jurant qu'il ne fumerait plus, ceux qui avaient parié pour lui commencèrent à regretter leur imprudence.

— C'est là un très mauvais signe, je lui croyais plus de résolution, dit un de ses plus chauds partisans. D'ailleurs, le Français bavarde comme une pie, ce qui plaît aux femmes, tandis que Tolédo garde sa langue dans sa poche.

Mais, si Tolédo parlait peu, il avait des yeux qui parlaient pour lui. Or, le langage des yeux est souvent plus intelligible et parfois plus grammatical que certaines autres façons de s'exprimer. Miss

Brown fut tentée, à une ou deux reprises, de répondre à ce que lui disait Tolédo. Un soir elle s'adressait même des reproches à ce sujet, lorsqu'un coup frappé à sa porte la tira de ses réflexions.

Elle s'empressa d'ouvrir et vit apparaître le nez cramoisi du juge.

— Je viens causer avec vous d'une petite affaire qui me tracasse depuis quelque temps, dit le visiteur. Vous m'excuserez si je n'y vais pas par quatre chemins ?

— Certainement, répliqua miss Brown.

— Merci, continua le juge en s'installant sur le siège qu'on lui offrait. Ça me met à mon aise. Voyez-vous, j'ai... je ne sais pas trop où, je dois l'avouer... deux filles qui doivent être aussi grandes que vous, et je veux vous parler comme je leur parlerais à elles.

Puis, après avoir hésité un instant, il ajouta d'un ton confidentiel :

— Nous n'avons guère ici que des vauriens, que je vous engage à congédier comme vous avez congédié le Mexicain. Ils n'auront pas de peine à se consoler. Mais cet animal de Tolédo s'y est laissé prendre plus sérieusement que les autres. Depuis votre arrivée il a cessé de boire, de fumer et de jurer. Il ne touche plus à une carte. Vous trouverez sans doute fort simple qu'un mineur renonce ainsi à tous

les bonheurs de la vie; moi, je vous garantis que ce n'est pas facile. Il mérite donc d'être ménagé — d'autant plus que, pour peu que le désespoir s'en mêle, il deviendra peut-être pire que ceux dont la veuve Ginney n'aura pas manqué de vous faire l'éloge. Eh bien, si celui-là se présente, traitez-le doucement, par amitié pour moi. C'est tout ce que j'avais à vous demander... Encore un mot : plus tôt vous lui direz qu'il n'a rien à espérer, mieux cela vaudra. Traitez-le doucement!

Le vieux pilier de prison, après avoir donné ce conseil patriarcal, se leva et disparut sans ajouter une parole, laissant son hôtesse presque prête à pleurer. Mais, avant qu'elle fût tout à fait prête à fondre en larmes, on frappa de nouveau, et cette fois la porte livra passage à Tolédo.

— Bonsoir, miss, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme. Je viens vous faire ma dernière visite officielle, attendu que je pars demain. Y a-t-il quelque chose que je puisse vous envoyer de Francisco pour l'école?

— Vous partez? s'écria miss Brown, qui ne prêta aucune attention à la dernière phrase.

— Oui, je pars pour de bon. Le fait est que je veux me régénérer, comme dit le juge, et pour cela j'ai besoin de fréquenter une autre société que celle que je rencontre ici... Peut-être, lorsque j'au-

rai appris à me rendre utile aux autres... En attendant, il faut que je parte... Il n'y a personne ici qui tienne à me faciliter ma tâche — personne !

Un des ancêtres des Brown de Middle Bethany se trouvait à Lexington dans la mémorable matinée de 1775, et ce fut avec un courage digne de son aïeul que la petite institutrice murmura :

— Vous vous trompez, il y a quelqu'un.

— Qui donc? demanda Tolédo sans lever les yeux.

Mais, bien que la question demeurât sans réponse, il ne la répéta pas. A peine eut-il regardé miss Brown, qu'il ne crut pas nécessaire de l'interroger de nouveau. Du reste, on ne lui en laissa pas le temps. Il contemplait encore le visage de celle qui rougissait d'un innocent aveu lorsqu'un coup frappé à la porte annonça une autre visite.

Tolédo se laissa tomber sur une chaise; miss Brown cria : — Entrez ! et ne put s'empêcher de rire en voyant le juge.

— J'avais oublié de vous rappeler... dit maître Barber.

Soudain il aperçut Tolédo, jeta un regard rapide sur miss Brown, et ce simple coup d'œil le mit au courant de la situation.

— Ah, ah ! elle l'a traité plus doucement que je ne l'espérais, s'écria-t-il. Nous aurons un maître d'école, après tout.

Puis il repartit au pas de course, tant il avait hâte d'annoncer la nouvelle aux habitués du *Lingot*.

. . . .

Un mois plus tard, le pasteur que l'on se plaignait de ne pas voir assez souvent se rendit à Bottle Flat afin de célébrer un mariage. Lecomte, avec une abnégation chevaleresque, voulut remplir le rôle de garçon d'honneur, et le juge remplaça pour la circonstance le père de la future. Vers la fin du repas de noce, préparé par la veuve Ginney et servi au *Lingot*, le doyen du camp prononça un discours qui aurait certes été imprimé tout au long s'il se fût trouvé là un reporter. L'éloge qu'il fit de Mme Tolédo n'était au fond qu'un hommage indirect rendu à la puissance civilisatrice de la femme en général.

— Depuis que Bottle Flat existe, dit-il en terminant, jamais nous n'avons assisté à une réunion pareille. Voilà au moins une heure que nous sommes à table, et pas un coup de pistolet, pas un juron, pas même un coup de poing! Pas un d'entre nous n'est assez ivre pour ne pas se lever afin de boire à la santé que je propose! A qui devons-nous cela?

— A notre vieux doyen! au juge Barber! s'écria une voix enrouée.

— Non, mes amis. Sans fausse modestie, je dois déclarer que l'honorable interrupteur est un imbécile. Je vous ai toujours prodigué les bons conseils,

si je n'ai pas toujours prêché d'exemple, soit. A quoi cela a-t-il servi? A rien. Mais il a suffi de la présence d'une jeune personne douce et modeste pour... Allons, je la vois qui rougit, et je m'arrête... Je me tais d'autant plus volontiers que je ne suis pas habitué à parler aussi longtemps sans m'humecter le gosier. A la santé de celle qui est en train de tout transformer ici!

Les verres furent vidés en l'honneur de ce toast et de bien d'autres. Cependant, à la grande surprise de la veuve Ginney, on se dispersa sans que la moindre dispute eût troublé la fête. Le speech du juge l'avait tellement frappée, qu'elle lui déclara en confidence qu'ayant encore deux sœurs en âge de se marier, elle allait les inviter à la rejoindre, afin de poursuivre l'œuvre de réforme si bien commencée. Maître Barber, par pure galanterie, approuva hautement ce projet; mais il hocha la tête en s'éloignant et murmura :

— Hum! j'aimerais mieux les sœurs de la petite maîtresse d'école, si elle en avait.

J'allais oublier un détail. L'alliance que Tolédo avait passée au doigt de la mariée portait ces mots gravés à l'intérieur : « Faite avec de la poudre d'or lavée par Huldah Brown le 17 juin 18... »

CODAGO

Le monde, en général, passe pour être endormi à deux heures du matin, et, comme Flatfoot fait partie de notre monde terrestre, on aurait eu le droit de supposer que les habitants de ce village californien suivaient l'exemple universel. Cependant, il y a une vingtaine d'années, bien qu'il n'y eût à Flatfoot ni malade à soigner, ni réunion fashionable qui pût servir de prétexte à des veilles aussi irrégulières, l'unique croisée de Charley Chagres était encore éclairée à cette heure indue. S'il nous eût été permis de pénétrer dans le domicile de Charley Chagres, nous y aurions même trouvé une demi-douzaine de mineurs engagés dans une conversation très animée.

Flatfoot n'avait jamais officiellement élu un conseil municipal ; mais les individus que nous trouvons en train de causer acceptaient depuis longtemps les devoirs et les responsabilités qui incombent à des administrateurs civils. J'ajouterai qu'ils dirigeaient les affaires du village d'une façon si

judicieuse, que personne ne manifestait le désir de renverser le gouvernement local.

Les six représentants de l'autorité se chauffaient, dans une demi-douzaine de poses différentes, devant le foyer de Charley Chagres. On aurait cru voir des Guèbres cherchant un oracle dans la flamme. Mais les vieux puritains du temps de Cromwell, sans cesser de compter sur la Providence, avaient soin de tenir leur poudre sèche, et, de nos jours, le musulman le plus dévot ne confie son cheval à Mahomet qu'après l'avoir attaché à un poteau ; il est donc assez naturel que les tuteurs de Flatfoot, qu'un problème difficile à résoudre semblait inquiéter, voulussent prendre des précautions avant d'agir.

— Si nous n'avons pas la loi pour nous, nous sommes les plus forts, dit un grand gaillard barbu en lançant un coup de pied amical à un tison qui s'éloignait par trop de la cheminée. Il est clair que ces Mexicains ne font pas honneur au camp.

— Mississipi a raison, répliqua l'hôte. Ils n'ont pas la moindre idée des devoirs d'un citoyen. Ils se montrent quelquefois à la buvette, et je ne me rappelle pas avoir vu un seul d'entre eux mettre une goutte d'eau dans son verre ; mais c'est tout ce que l'on peut dire en leur faveur.

— Rien de plus vrai ! s'écria Nappy Boney, le

seul Français du camp, que l'on désignait par un sobriquet emprunté au nom du héros de Wagram et d'Austerlitz ; comprend-on que des gens qui se prétendent civilisés ignorent l'histoire du petit caporal ?

— Ça, on pourrait le leur pardonner, dit Texas en allumant sa pipe, car il paraît que les écoles n'abondent pas dans leur pays. Ce que je leur reproche, c'est de manquer aux égards dus à la société et auxquels l'usage du monde apprend à se conformer, sans qu'on ait mis le nez dans un livre. Pourquoi s'arrangent-ils de manière à ne jamais avoir de difficultés avec un gentleman à la buvette ou dans la crique ? Ils ne se gênent guère pour donner un joli coup de couteau, je le reconnais. Seulement, la chose se passe toujours en famille. S'ils avaient la moindre notion des convenances, ils ne nous priveraient pas ainsi d'un de nos amusements constitutionnels. Moi qui vous parle, j'ai fait durer une dispute trois heures, rien que pour laisser aux autres le temps d'arriver et de jouir du spectacle final.

— Ils font souvent de meilleures journées que nous, et reviennent de la crique les poches pleines, ajouta Lynn Taps ; pourtant, dès que l'on propose de risquer une once d'or sur une carte, ils filent, comme s'ils nous prenaient pour des escrocs.

— Oui, et ça ne les empêche pas de jouer toute la

nuit entre eux, s'écria Menottes, un robuste Anglais dont les poignets portaient une marque qui annonçait des démêlés avec la justice, et qui lui avait valu son nom. Donnons-leur congé ! Malgré son air endormi, je n'ose perdre de vue les doigts d'un Mexicain, quand ils se rapprochent trop de son couteau.

— Eh bien, que décidons-nous ? demanda Lynn Taps. Parler n'avance à rien. Personne ne s'est jamais débarrassé d'un intrus en jouant de la mâchoire, excepté Samson, qui se servait d'une mâchoire à laquelle je ne veux comparer celle d'aucun membre de l'honorable société.

— Moi, je pense qu'il serait injuste de chasser ces pauvres diables sans les avoir prévenus, répondit Charley Chagres. Chaque pays a ses coutumes. Chez nous, il est permis à un citoyen, après avis préalable, de tirer à première vue sur tout gentleman dont il croit avoir à se plaindre ; mais nous regardons un coup de couteau donné en traître comme un simple assassinat. Expliquons-leur nos principes, et à la première infraction... Bonté du ciel ! qu'est-ce que c'est que cela ?

Tous se redressèrent brusquement : un cri lugubre venait de retentir dans le silence de la nuit.

— C'est le coup de couteau demandé, ni plus ni moins, répliqua Mississipi. Il n'y a qu'un Mexicain pour hurler de la sorte ; on dirait le dernier cri de

désespoir d'une mule à l'agonie. A quoi bon hésiter davantage ? Ils ne sont que huit ou neuf, et chacun de nous vaut au moins deux de ces fumeurs de cigarettes.

— Approuvé, dit Menottes. Nous pendrons l'assassin et nous prierons les autres de retourner chez eux.

— Voyons d'abord de quoi il s'agit, s'écria Charley Chagres.

Et il se précipita hors de la cabane, suivi de ses compagnons qui, comme lui, tenaient déjà leur pistolet à la main.

Les Mexicains vivaient tous sous le même toit, ou plutôt sous une espèce de tente formée de peaux non apprêtées, dont l'une représentait la porte d'entrée.

Les amis de l'ordre eurent bientôt atteint la hutte. Texas écarta la peau mobile, et chacun se tint sur le seuil, le doigt sur la détente de son arme. Néanmoins, personne ne tira ; au contraire, les justiciers abaissèrent lentement le bras.

On ne voyait aucun cadavre percé d'un coup de couteau ; aucun des accusés ne brandissait un poignard ensanglanté ; mais sur le sol gisait une jeune Mexicaine au-dessus de laquelle se penchaient sept ou huit de ses compatriotes, plus silencieux, plus impassibles que jamais. Nos conseillers se

sentirent fort embarrassés; cependant, Charley Chagres finit par demander :

— Ah çà, d'où sort cette dame ? Je ne la connais pas.

— C'est la femme de Codago, répondit un des Mexicains, sans témoigner la moindre surprise à l'aspect des visiteurs armés. Ils ont eu une querelle à Chihuahua : il est parti, elle l'a suivi. Elle vient d'arriver il y a un instant, elle s'est jetée dans les bras de Codago, elle lui a dit quelque chose que nous n'avons pas entendu ; il a poussé un grand cri et s'est sauvé en courant.

— Votre Codago me fait l'effet d'une ignoble canaille, d'un sans-cœur, dit Charley Chagres. Si ma femme avait assez bonne opinion de moi pour me suivre jusqu'ici, je ne me sauverais pas. Il mériterait....

— Chut, dit Nappy Boney. La dame revient à elle, et elle a peut-être un cœur, si son mari n'en a pas.

— *Maria, Madre purissima*, murmura la femme, *mi nino, mi nino perdido !*

— Que dit-elle ? demanda Lynn Taps à voix basse.

— Elle parle d'un enfant perdu, répondit un des Mexicains.

— Et son mari la plante là, par-dessus le marché.

Pauvre femme ! s'écria Charley Chagres du ton le plus sympathique que l'on eût jamais entendu à Flatfoot. Mais un médecin lui serait plus utile en ce moment que cinquante maris comme le sien. Où y a-t-il un médecin, garçons ?

— Là-haut à Dutch-Hill, dit Texas, et il sera ici en moins de deux heures.

Sur ce, Texas lâcha la peau qui servait de porte et disparut en courant. Ses compagnons se dirigèrent vers la cabane de Charley Chagres.

— Ces Mexicains n'ont rien de ce qu'il faut, dit tout à coup Mississipi ; la malheureuse passera la nuit sur le sol, sans qu'ils songent à l'installer confortablement. Qui a une couverture de trop ?

— Moi ! répliqua chacun des quatre conseillers. Et Nappy Boney exprima les sentiments de la société entière en s'écriant :

— Le ciel, qu'il soit gris ou bleu, suffit pour couvrir les hommes, quand une femme a besoin de leur sarapé.

Mississipi s'empressa donc de réquisitionner les quatre couvertures, que leurs propriétaires n'auraient certes pas trouvées trop lourdes par un froid pareil, et il y ajouta la sienne. Tandis qu'il regagnait la hutte, il s'arrêta à diverses reprises pour rendre une courte visite à des dormeurs, qu'il dépouilla sans troubler leur sommeil.

— Voilà, tas d'incapables que vous êtes ! dit-il en jetant les couvertures sur le sol. Arrangez un lit pour la malade. Le médecin ne tardera pas à se montrer.

Sa brusque entrée effraya tellement les Mexicains, qu'ils firent le signe de la croix. Du reste, il ne leur laissa pas le temps de le remercier. A peine se fut-il éloigné, que l'on gratta discrètement à la porte. Celui qui alla ouvrir aperçut Nappy Boney, qui lui tendait une bouteille.

— C'est de l'eau-de-vie de France, dit-il. On n'en trouve pas de meilleure au monde et personne ne l'apprécie autant que moi ; mais les dames avant tout !

Ce sacrifice accompli, le Français alla rejoindre Lynn Taps, Menottes et Charley Chagres, qui fumaient devant le foyer ranimé.

Les conseillers ne paraissaient songer qu'à la mère si lâchement abandonnée et ne parlaient plus de chasser ceux qui déshonoraient le camp. Cela n'empêcha pas Lynn Taps de déclarer avec conviction que les compatriotes de Codago n'avaient pas d'âme. Tout à coup, la porte s'ouvrit et livra passage à un des Mexicains.

— Elle a retrouvé sa langue, dit-il. Elle a traversé la montagne avec son petit garçon. Elle n'avait pas mangé depuis longtemps, la neige tombait et

ses forces s'épuisaient. Alors elle a enveloppé le *muchacho* dans son manteau et l'a mis à l'abri dans une crevasse des rochers; puis elle a couru jusqu'ici... Il y a des coyotes dans la montagne. Que faire ?

— Que faire ? répéta Lynn Taps d'une voix indignée. Il n'y a qu'à se mettre en campagne, parbleu ! On suivra la piste de la mère et l'on retrouvera le petit ; je m'userai les jambes plutôt que de laisser mourir un enfant dans la neige.

En moins de dix minutes, tous les dormeurs du camp étaient debout. Ils avaient commencé par injurier ceux qui les dérangeaient. Ils détestaient cordialement les Mexicains ; néanmoins, dès qu'ils surent pourquoi on les réveillait, leurs malédictions ne s'adressèrent plus qu'à ceux qui ne se dépêchaient pas de se lever. Deux ou trois d'entre eux, trop impatients, partirent même sans attendre les ordres de Charley Chagres, qui, en sa qualité de chef, dirigeait l'expédition et qui arriva une lanterne sourde à la main.

— Garçons, dit-il, la lune nous aidera à voir clair, mais tout à l'heure il faudra peut-être aider la lune. Nous allons nous éparpiller et gravir la montagne jusqu'aux neiges. Lorsque je tirerai trois coups de pistolet, tournez à droite et continuez à monter en cherchant la trace des pas de la femme de Codago ; la trace découverte, nous n'aurons qu'à la suivre

pour arriver à l'enfant. Il n'y aura pas moyen de se tromper : ces señoras ont des pieds qui tiendraient dans ma main. Dès qu'un de nous sera sur la piste, il tirera et nous marcherons vers lui. Je souhaite qu'un de ces imbéciles qui ont pris les devants commencent par rencontrer Codago et lui logent une balle dans la tête ! Penser qu'un homme abandonne ainsi sa femme et son enfant ! Un homme ? bah ! il n'y a pas l'étoffe d'un homme dans dix Mexicains !

— Ils n'ont pas d'âme, dit Lynn Taps. Ça explique tout.

— Assez causé. En route! s'écria Charley Chagres.

Les mineurs s'engagèrent courageusement sur la pente escarpée ; des troncs d'arbres renversés, des inégalités de terrain que l'obscurité rendait dangereuses, retardaient çà et là leur marche, mais ne les arrêtaient pas. Un vent âpre, qui devenait de plus en plus vif à mesure qu'ils se rapprochaient des hauteurs couvertes de neige, leur coupait le visage; nul cependant ne se plaignait.

Enfin, le revolver de Charley Chagres donna le signal et l'on tourna à droite. Quelques minutes après, un autre coup de feu retentit et l'on se rallia autour de Nappy Boney, qui venait de tirer et que l'on trouva penché au-dessus d'une empreinte laissée dans la neige.

— Ma foi, s'écria-t-il, elles n'ont pas la grâce des Françaises, ces Mexicaines ; mais la marque que voilà aurait pu être laissée par le pied mignon d'une adorable Parisienne.

— C'est possible, dit Mississipi ; en tout cas, vous n'avez pas été le premier à la découvrir ; car j'aperçois la trace d'un pied beaucoup moins mignon, qui a gravi la montagne avant nous.

Une piste bien indiquée guida les chercheurs, qui continuèrent leur ascension ; elle les mena peu à peu sur un sentier où l'on ne s'aventurait pas volontiers à cette époque de l'année. Tandis qu'ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, Mississipi, qui marchait en tête, s'écria :

— Nous y sommes !

Et, franchissant d'un bond une étroite crevasse, il courut vers un objet abrité contre la neige sous une saillie formée par un rocher.

— Eh bien non, ajouta-t-il presque aussitôt. Nous n'y sommes pas encore ! C'est Codago — Codago mort de froid.

— Il n'a que ce qu'il mérite, le lâche ! dit Lynn Taps. Il doit se trouver dans un endroit où l'on n'a pas à se plaindre du froid.

Mississipi déchira le bas de son pantalon, sur lequel il versa du whisky, et y mit le feu à l'aide d'un briquet.

— Que tient-il donc dans ses bras ? demanda-t-il alors. Un paquet, qu'il serre comme s'il espérait l'emporter avec lui dans l'endroit dont Lynn Taps vient de parler.

— Tant pis, répliqua ce dernier. Ça prouve qu'il n'est pas en enfer — un homme ayant une âme n'aurait jamais songé à emballer ses effets, après avoir vu le visage de cette pauvre femme.

— Ce n'est pas tout, reprit Mississipi. Il a retiré sa chemise et il a reçu un vilain coup de couteau dans le bras. Je n'y comprends rien.

Les autres avaient sauté à leur tour par-dessus la crevasse ; ils eurent beau ouvrir les yeux, ils n'y comprenaient rien non plus.

C'était bien Codago, et il serrait contre sa poitrine un paquet, enroulé dans son sarapé à la mode mexicaine. Tandis qu'ils regardaient, ils virent remuer le paquet. Lynn Taps, non sans un vigoureux effort, l'arracha des bras raidis du défunt. A peine eut-il défait les premiers plis, que l'on aperçut le visage d'un bébé dont la peau brune et les grands yeux noirs annonçaient une origine mexicaine. Le bébé poussa un beuglement tel que les auditeurs n'en avaient jamais entendu de ce côté des montagnes Rocheuses.

— Je commence à deviner, dit un des mineurs ; pourtant je ne m'explique pas le coup de couteau.

— Et moi, je m'explique encore moins la chemise absente, ajouta son voisin, car elle n'a pas servi à envelopper le petit.

Charley Chagres, qui était resté en arrière et que l'on s'étonnait de ne pas voir, arriva en ce moment.

— C'est simple comme bonjour, dit-il ; nous l'avons accusé à tort. Il n'a songé qu'à sauver l'enfant. Il s'est fait une entaille au bras afin de tracer deux ou trois flèches rouges sur la piste, et sa chemise flotte, en guise de drapeau, au bout d'une branche d'arbre fichée dans la neige au bas de cette pente : c'était un homme de précaution… Codago, je vous adresse publiquement mes humbles excuses, poursuivit le chef du village en soulevant son chapeau. Messieurs, vous voudrez bien suivre mon exemple, puisqu'il est trop tard pour lui rendre raison.

Ce devoir rempli, Charley Chagres se débarrassa par une secousse de sa couverture et l'étendit sur la neige. Lynn Taps enleva dans ses bras robustes le cadavre de l'infortuné Mexicain, qu'il déposa sur ce brancard improvisé ; puis il cacha dans sa propre couverture le bébé soigneusement emmaillotté et descendit au pas de course la montagne, au risque de se casser le cou.

Une demi-heure plus tard, il s'arrêtait tout essoufflé devant la hutte des Mexicains et grattait à la porte. Ce fut le docteur qui le reçut. Cette fois, il n'y

eut pas besoin d'explication, ou plutôt le bébé se chargea de la fournir.

La mère, qui gisait immobile et les yeux fermés, se redressa ; son visage s'illumina ; elle couvrit de baisers son enfant et se jeta en sanglotant dans les bras du Yankee étonné.

— Eh bien, eh bien ! s'écria-t-il après s'être dégagé, je crois vraiment que celle-là a une âme.

— En tout cas, vous lui avez apporté la seule médecine capable de la guérir, dit le médecin, qui donna une petite tape amicale sur la joue du bébé et ramassa sa cravache. Adieu, les amis ; votre malade n'a plus besoin de moi.

Lynn Taps profita du départ du docteur pour battre en retraite et gagna la buvette, que le propriétaire avait jugé à propos d'ouvrir plus tôt que de coutume.

Les quatre mineurs qui ramenaient le corps de Codago ne tardèrent pas à se montrer. Ils déposèrent doucement leur fardeau devant la porte et entrèrent.

Lynn Taps s'approcha du comptoir.

— Avancez à l'ordre, garçons, dit-il. Remplissez vos verres jusqu'au bord et chapeau bas ! A Codago !

On fit honneur au toast avec un recueillement inusité ; sans doute chacun regrettait de ne pouvoir donner au mort la satisfaction à laquelle a droit un

gentleman soupçonné bien à tort de lâcheté. Enfin, quelqu'un opina que les Mexicains auraient dû être témoins de cette réhabilitation *in extremis*. Un messager se rendit donc à la hutte et le toast fut renouvelé.

Le lendemain on enterra Codago dans une tombe creusée sur une hauteur qui dominait la crique. Les compatriotes du défunt, présents à la cérémonie, parurent croire que le mutisme et une consommation incessante de cigarettes sont les seules convenances à observer en pareille circonstance. Lynn Taps, plus poli, crut devoir offrir son bras à la veuve, qui se montra si abattue, que son cavalier déclara qu'elle possédait une âme. Comme, peu de temps après, Mme Codago devint Mme Lynn Taps, j'aime à croire que son second mari ne se trompait pas.

LE SHÉRIF DE BUNKERVILLE.

I.

C'était l'homme qu'il leur fallait. Que serait devenu le comté, qui n'existait que depuis peu d'années, si le quatrième shérif de Bunkerville eût suivi le mauvais exemple de ses prédécesseurs ? Le premier n'avait pas fait preuve de fermeté comme receveur des contributions ; le second s'était grisé si régulièrement, que les fermiers, dont on volait les chevaux, avaient dû former un comité de vigilance et pendre eux-mêmes les coupables ; le dernier, bien qu'il déployât une grande activité lorsqu'il s'agissait de défendre ses propres intérêts, s'était montré si apathique en d'autres occasions, que le pays menaçait de servir de refuge aux malfaiteurs. Charley Mansell, au contraire, remplissait avec zèle et promptitude tous les devoirs de sa charge. On ne savait trop d'où il venait, c'est vrai ; mais les quatre ou cinq mille habitants du nouveau comté se trouvaient à peu près dans le même cas.

Arrivé environ un an avant le jour des élections, il s'était établi comme horloger, profession d'autant plus lucrative à Bunkerville que lui seul l'exerçait dans le chef-lieu. Elle lui fournissait sans peine de quoi vivre et lui laissait beaucoup de loisir. Néanmoins, il ne passait pas ses soirées à flâner dans les rues ou à bavarder dans les buvettes. Il menait une existence fort retirée chez une vieille dame, dont il était l'unique pensionnaire et qui l'aurait volontiers hébergé gratis depuis certaine nuit où il avait blessé deux voleurs en train de la dévaliser. Charley Mansell, qui ne mentait pas avec l'effronterie qui distingue les indigènes des Etats de l'Ouest, avouait franchement ne s'être jamais battu en duel et il maniait son revolver avec une telle adresse, que l'on ne se montrait pas disposé à mettre son courage à l'épreuve. Un jeune homme capable de moucher une chandelle à trente pas à l'aide d'une balle se fait respecter partout.

Du reste, il ne donnait aux honnêtes gens aucun prétexte pour le traiter en ennemi. Ceux qui n'avaient pas de motif pour le craindre l'aimaient. Peut-être cela tenait-il à ce qu'il était alerte et grassouillet, tandis que de nombreuses luttes contre la fièvre intermittente laissaient la plupart de ses concitoyens amaigris et courbés. Peut-être admirait-on la logique avec laquelle il soutenait son opinion,

quelque sujet que l'on discutât. Peut-être l'estimait-on à cause de l'éloquence qu'il mettait à défendre ce qu'il croyait juste. Peut-être lui savait-on gré d'avoir décidé l'usurier Blackett à ne pas saisir la propriété hypothéquée de la veuve Worth, alors que nul n'osait adresser à l'impitoyable créancier une prière de ce genre. Quoi qu'il en soit, Charley Mansell se rendait sympathique à tout le monde. N'était qu'il préférait l'eau à toute autre boisson, que les cartes l'ennuyaient et qu'il allait chaque dimanche à l'une ou à l'autre des églises de Bunkerville, on n'eût rien trouvé à lui reprocher. Comme il ne s'occupait pas de politique, on n'aurait probablement jamais songé à lui confier un emploi public, si le hasard ne s'en fût pas mêlé. Un jour, deux étrangers qui venaient d'estropier un vieillard inoffensif purent s'éloigner sans être inquiétés. En apprenant ce fait, Charley s'écria : « Oh ! si j'étais shérif ! » Ces paroles furent entendues par un citoyen non moins impressionnable que pratique. L'auditeur partageait l'indignation du jeune horloger, dont le visage en ce moment ressemblait à celui d'un apôtre en colère. Il se rappela qu'une nouvelle élection allait bientôt permettre de remplacer celui dont on avait à se plaindre. Le soir même, il convoqua les meneurs des divers partis politiques de la ville et posa la candidature de Charley Mansell. Grâce à cette

tactique fusionniste, ce dernier fut élu à une majorité considérable.

Lorsqu'on lui annonça sa nomination, Charley déclara que, si touché qu'il fût d'un pareil témoignage d'estime, il se voyait forcé de refuser l'honneur qu'on lui faisait, attendu qu'il ne pouvait fournir le cautionnement exigé par la loi. A peine le greffier eut-il eu le temps d'enregistrer le refus, qu'une douzaine des notables de Bunkerville se présentèrent chez l'élu et offrirent de se porter garant pour lui. Charley souleva une objection, fondée sur son âge. Il n'avait que vingt-trois ans. On répondit que son énergie et son intelligence étaient connues; qu'en outre, il passait pour un des meilleurs cavaliers du comté, ce qui lui permettrait de poursuivre les voleurs de chevaux avec plus de succès que ses devanciers. Charley Mansell devint donc shérif, bon gré mal gré. Il s'acquitta noblement de sa tâche. Le lendemain du jour où le cautionnement fut accepté, il arrêta un meurtrier qui était beaucoup moins pâle et beaucoup plus robuste que celui dont le revolver l'intimidait. Au lieu d'accabler d'injures les contribuables en retard, il raisonnait avec eux et le trésor du comté se remplissait. Une semaine ou deux après son installation, les membres du comité de vigilance s'emparèrent d'un voyageur inconnu, qui était arrivé à pied et qui se disposait à continuer sa

route sur un cheval de prix. Selon la coutume des justiciers improvisés de l'Ouest, ils s'apprêtaient tranquillement à pendre le coupable, lorsque le shérif s'élança au milieu de la foule, le pistolet au poing, et menaça de brûler la cervelle au chef de la bande. Il rappela aux citoyens surexcités que tous les genres de meurtre sont contraires aux lois qu'il avait juré de faire respecter et il emmena le condamné, qui, pour sa part, ne demandait pas mieux que de le suivre. Pendant cinq minutes, les *régulateurs* — on nomme ainsi aux Etats-Unis les partisans de la justice expéditive — demeurèrent muets de surprise, car c'était la première fois que l'on s'avisait de mettre en doute la légalité de leurs sentences. Après avoir écouté un petit discours que leur adressa Tom Williamson, le plus jeune membre du comité, ils coururent vers la prison voisine. Quand Charley Mansell, le visage très pâle, mais les dents serrées, se montra pour la seconde fois avec son revolver, ils l'étonnèrent à leur tour en le saluant d'un triple hourra. Loin de songer à l'attaquer, on lui serra la main et on le félicita de son courage.

— Merci, Tom, dit le shérif au jeune Williamson. Je devine sans peine que c'est vous qui leur avez fait entendre raison.

A partir de ce jour, l'autorité du shérif ne fut plus contestée. Il alla jusqu'à prendre au collet ceux qui

troublaient les réunions religieuses connues sous le nom de *camp-meetings*.

— Personne ne vous oblige à vous déranger pour écouter un prédicateur en plein air, leur disait-il, et vous n'avez pas le droit de déranger ceux qui aiment les sermons ou les cantiques.

Bien que les perturbateurs l'accusassent de porter trop loin la tolérance, ils lui obéissaient. Cependant, malgré la présence d'un shérif modèle, les sujets de plainte ne manquaient pas à Bunkerville. Les progrès de la civilisation avaient amené dans le voisinage une foule d'aventuriers peu scrupuleux, qui ne négligeaient pas tout à fait le comté où Charley Mansell exerçait ses fonctions. A l'époque dont je parle, l'Amérique ne connaissait ni les *greenbacks* ni les billets émis par l'Etat, et comme le papier-monnaie du cru n'inspirait guère de confiance, les Bunkervillois préféraient les valeurs garanties par quelque établissement financier de l'Est. Or, à peine accueillaient-ils avec faveur les billets de telle ou telle banque, que des faussaires se chargeaient d'en augmenter le nombre ; de sorte qu'on ne les acceptait plus qu'après les avoir soumis à un examen minutieux. On avait mille fois raison. Le pays était inondé de billets imités avec un talent remarquable et personne ne savait d'où ils venaient.

Les victimes ne se gênaient pas pour les remettre

en circulation, quand elles le pouvaient, et d'abord elles s'abstinrent de se plaindre ouvertement. Mais bientôt le faussaire, satisfait sans doute de son dernier travail, parut ne vouloir se servir que d'une seule planche, et les détenteurs de ses chefs-d'œuvre se sentirent alors d'autant plus indignés que leurs concitoyens refusaient jusqu'aux billets authentiques de la banque dont on avait si bien imité le modèle. Dans leur embarras ils s'adressèrent au shérif, qui se livra à une enquête. Il eut beau interroger les voituriers, les aubergistes, les taverniers, gens que leur profession met en contact avec les étrangers, il n'obtint aucun renseignement utile. Si tous ceux qu'il interrogeait possédaient des billets faux, tous les tenaient de quelque citoyen respectable que l'on ne pouvait soupçonner. Enfin le shérif se crut sur la voie. Un nègre, qui habitait presque à l'entrée de la ville, raconta qu'un colporteur, auquel, la veille au soir, il avait vendu une montre le double de ce qu'elle valait, lui avait remis en payement un billet qu'aucun de ses fournisseurs ordinaires ne voulait accepter. L'acheteur, quoiqu'il portât un costume différent, conduisait la même voiture et les mêmes chevaux qu'un soi-disant émigrant, qui, une quinzaine de jours plus tôt, avait joué un tour semblable à un autre Bunkervillois. Il voyageait dans un chariot recouvert d'une bâche

et traîné par deux bonnes bêtes dont l'allure devait rendre la poursuite difficile.

Le shérif ne se laissa pas décourager par les dernières paroles du nègre. Après s'être fait indiquer le chemin suivi par le chariot, il sauta en selle et se mit en chasse.

II.

En apprenant le départ de leur jeune shérif, les Bunkervillois se demandèrent s'il n'agissait pas avec plus de bravoure que de prudence. Il s'aventurait seul. Une poursuite prolongée menaçait de le conduire dans des comtés où il ne rencontrerait pas un ami, tandis que le malfaiteur ne tarderait sans doute pas à rejoindre ses complices. Sans perdre leur temps dans des discussions oiseuses, quatre des « régulateurs », conseillés par Tom Williamson, se décidèrent à le suivre afin de lui prêter main-forte au besoin. Vers la fin de la journée, ils apprirent que Charley ne pouvait guère avoir plus de dix milles d'avance sur eux. Ils résolurent donc de pousser en avant.

Une heure plus tard ils arrivèrent en face d'une cabane où ils obtinrent un renseignement assez vague et qui, au fond, n'était pas de nature à les rassurer. Une voiture de colporteur avait passé avec

une vitesse fort extraordinaire de la part de l'attelage d'un marchand ambulant; puis un cavalier avait suivi au galop et quelques minutes après un coup de feu s'était fait entendre.

— Est-ce le cavalier qui a tiré ? Quelqu'un a-t-il été blessé ? demanda-t-on au maître de la cabane.

— Ma foi, je n'en sais rien. Je n'ai pas bougé, répliqua celui que l'on interrogeait.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé au secours du shérif ?

— Parce que cela ne me regardait pas et que je reste chez moi quand il y a des balles en l'air.

— En route, garçons ! s'écria Tom Williamson, qui sauta sur sa monture déjà couverte d'écume.

— En route, répéta Bill Braymer, le chef des régulateurs. Il y a gros à parier que notre shérif a tiré le premier, et dans ce cas l'autre a la peau trouée, pour sûr. C'est égal, il y a presque toujours une grasse récompense pour ceux qui empoignent un faussaire. Quoique le jour baisse, nous ne risquons pas de nous égarer, il n'y a pas deux chemins à suivre.

Soudain ils entrevirent au milieu de la route une masse blanchâtre dont les contours indiquaient la bâche d'un chariot de colporteur.

— Le voilà, dit Bill Braymer. Nous le tiendrons bientôt ! Mais où donc est le shérif ? Serait-ce l'au-

tre qui a tiré le premier ? Regarde un peu, Tom, toi qui as de bons yeux.

— Ça me paraît probable, répliqua Tom, qui se pencha en avant. Il y a un animal attaché derrière la voiture et la bête n'est pas habituée à être menée ainsi ; elle lance des coups de sabot à tort et à travers. Je ne serais pas étonné si c'était le cheval de Mansell.

— Alors ce sont des voleurs de chevaux par-dessus le marché, dit Jack Williamson. Il y aura peut-être deux récompenses.

— Le diable emporte les récompenses ! s'écria Tom. Ce pauvre Charley gît peut-être mourant dans quelque buisson. Qui veut m'aider à le chercher ?

Ses compagnons ralentirent un instant leur allure et se regardèrent d'un air indécis. Enfin ; l'auteur de la charitable proposition arrêta brusquement son cheval, sauta à bas de sa monture et retourna en arrière.

Les trois autres s'empressèrent d'un commun accord de rattraper le temps perdu.

— Mon frère Tom a toujours été le saint de la famille, dit Jack Williamson en éperonnant son cheval. Un cœur d'or ! Le shérif possède en lui un ami véritable... Attention, il pourrait encore y avoir des balles en l'air... S'il y a une récompense à empocher, il faut que Tom ait sa part et je compte sur

vous deux pour lui remettre la mienne dans le cas où j'aurais la peau endommagée... C'est bien le cheval du shérif que l'on emmène. Ah çà ! pourquoi ne tirent-ils pas ?

— Si le cocher est seul, il a besoin de ses deux mains pour marcher de ce train-là, répliqua Bill Braymer ; ou bien il n'aura pas eu le temps de charger son arme, sans compter qu'il a sans doute un prisonnier à surveiller, car je m'imagine que Tom fera buisson creux.

Tout en parlant ils gagnaient du terrain et ils ne tardèrent pas à se trouver assez rapprochés de la voiture pour que Bill Braymer jugeât la victoire certaine.

— Halte, ou nous tirons ! cria-t-il.

La seule réponse fut un éclair, suivi d'une détonation, qui brilla à l'arrière du chariot. Au même instant le cheval de celui qui venait de proférer la menace tomba raide mort.

— Voilà ce que c'est que de prévenir les gens, dit Jack Williamson, tandis que son camarade se relevait sain et sauf. Moi, je tire sans crier gare !

Un autre coup de feu partit de la voiture, le cheval de Jack poussa un cri d'angoisse et trébucha.

— Tom a raison, le diable emporte les récompenses ! s'écria le régulateur, qui s'empressa de

quitter l'étrier. C'est diantrement bon de leur part de ne pas nous abattre ; mais ils savent comment s'y prendre pour nous échapper.

— En tout cas, ils tirent trop bien pour que je les suive davantage, dit le troisième cavalier.

— Je ne regarde pas la partie comme perdue, répliqua Bill Braymer. Ils ne pourront pas maintenir longtemps cette allure-là. Je les suivrai à pied, dussé-je courir jusqu'à demain matin. Ils payeront cher le cheval qu'ils m'ont tué.

— Je t'accompagne, Bill, dit Jack Williamson. Seulement nous aurons soin de ne pas tuer leurs chevaux, qui remplaceront les nôtres.

— Vous avez tort, dit leur compagnon, qui n'avait pas de cheval à remplacer. J'en ai assez et je vais regagner la ville, où je n'ai pas envie de rentrer à pied. Vous toucherez peut-être une bonne somme, peu m'importe ! J'aime mieux rester pauvre que de dépenser l'argent d'un faussaire.

Sur ce, il s'éloigna au moment où Tom Williamson accourait en s'écriant :

— C'est Charley Mansell qui a été blessé ou tué et que l'on emmène. Il y a des traces de sang sur la route. En avant !

— Prends garde à toi, dit Jack. Il y a là dedans quelqu'un qui tire aussi bien que le shérif et qui nous a déjà tué deux chevaux.

— Sois tranquille ; je tiens trop à retrouver Charley pour m'exposer inutilement.

Et il repartit au galop, pendant que son frère disait à Bill Braymer :

— S'il arrête le faussaire et obtient la récompense, vous lui répéterez mes paroles de tantôt, hein ?

J'ignore si Tom songeait ou non à la récompense ; mais lorsqu'il se trouva en vue de la voiture, il se rappela la mésaventure de ses compagnons et eut soin de ne s'avancer qu'à l'ombre des arbres. Son intention n'était nullement de servir de cible à un ennemi invisible. Il voulait se renseigner sur le sort de Charley ; il savait que la voiture finirait par s'arrêter et lui révélerait ainsi la retraite de celui qu'il désirait sauver. Ensuite les circonstances lui dicteraient la conduite à tenir.

Il se livrait à ses réflexions, cherchant à s'expliquer quel motif avait poussé le faussaire à emporter le shérif, mort ou blessé, lorsque la voiture disparut tout à coup : elle venait apparemment de s'enfoncer dans la forêt. Arrivée à l'endroit où il l'avait perdue de vue, elle n'avança plus qu'avec lenteur le long d'un sentier à peine tracé. Enfin elle s'arrêta en face d'une petite cabane dont Tom ignorait l'existence, bien qu'il eût souvent chassé dans cette partie du bois.

Il se tint coi, après avoir attaché son cheval à un arbre et s'être rapproché de la hutte autant que la prudence le lui permettait. Les fugitifs, voyant leur retraite découverte, ne seraient sans doute pas disposés à l'épargner. Tout lui donnait à croire qu'il aurait affaire à plus d'un antagoniste. Comment supposer que le cocher, s'il était seul, avait pu tuer deux chevaux sans ralentir la marche de la voiture ? Encore une fois, pourquoi n'avaient-ils pas abandonné Charley sur la route ? Il y avait là un mystère bien fait pour exciter sa curiosité, alors même que le shérif eût été un étranger pour lui.

Tandis qu'il restait immobile, appuyé contre le tronc d'un chêne, deux ou trois gémissements parvinrent jusqu'à lui. Il vit descendre du chariot un individu dont l'obscurité l'empêcha de distinguer les traits et qui traîna ou emporta un autre homme dans la hutte. Au bout d'une minute ou deux, une faible lueur brilla sous la porte que l'on avait refermée. L'habitation paraissait dépourvue de fenêtre, ou bien, s'il y en avait une, les volets étaient clos. Tom attendit encore quelque temps afin d'être certain qu'il ne restait personne dans la voiture ; puis il retira ses lourdes bottes et gagna à pas de loup la cabane, dont il fit le tour sans apercevoir la fenêtre qu'il cherchait. Enfin il découvrit, entre deux des bûches dont se composaient les murs, un jour d'où

s'échappait un rayon de lumière. L'œil collé à cette fente, il vit un spectacle qui le surprit.

Sur le plancher, ou plutôt sur le sol nu de la hutte, gisait un homme d'une cinquantaine d'années, dont le bras droit était entouré d'un linge ensanglanté et dont la tête reposait sur les genoux du shérif de Bunkerville, qui pleurait à chaudes larmes.

La conversation que Tom entendit ne fut pas de nature à dissiper son étonnement.

— Ne te désole pas, Nelly, disait le blessé. J'ai mérité d'être puni par ta main. Personne n'a autant de droit que ma fille de me casser le bras.

— Père, père, ne parle pas ainsi, je t'en supplie! s'écria le shérif. Oh! si j'avais pu soupçonner que c'était toi! mais je te croyais si loin, je pensais, j'espérais que tu avais renoncé à ce métier maudit. J'ai tout supporté, je me suis condamnée à l'isolement afin d'éviter de te voir tomber entre les mains de la justice, et c'est moi qui ai failli te livrer, c'est moi qui t'ai blessé!

— Tu es bien la fille de ta pauvre mère, Nelly, répliqua le blessé. Au lieu de m'accuser, tu t'adresses des reproches. Console-toi, et cette fois je tiendrai la promesse que je t'ai si souvent faite. Tu as pris le bon moyen pour m'y obliger, Nelly, car je ne sais pas quand je pourrai me servir de mon bras.

Le shérif se mit à sangloter et embrassa son père.

— Allons, est-ce que tu te figures que je t'en veux ? demanda ce dernier. Si tu visais moins bien, si tu n'avais pas arrêté ces deux chevaux, où en serions-nous ?

— C'est affreux ! Je n'ose pas y songer, dit le shérif, qui embrassa de nouveau son père et ajouta d'un ton résolu : La Providence a voulu que je te retrouve et je ne t'abandonnerai plus. Je te soignerai ici, puisque tu m'assures que personne ne connaît cette retraite. Dès que tu iras bien, nous partirons ensemble et nous gagnerons honnêtement notre vie. Le comté n'aura pas de peine à trouver un autre shérif.

— Et l'on te croira liguée avec des faussaires.

— Peu m'importe, pourvu que tu tiennes ta promesse et que tu ne m'obliges plus à te quitter... Mais comment te soigner ici ?... Pas de lit, pas une couverture, rien de ce qu'il faudrait ! Pas un ami à qui je puisse demander de m'aider.

— Si ! il y en a un, dit Tom Williamson, qui venait d'ouvrir la porte. Un ami qui vous a suivis non pour arrêter un faussaire, mais pour sauver un blessé... un autre que celui-là, par exemple... Ne tirez pas ! vous voyez bien que je suis seul et sans armes.

— Mille carabines! d'où sortez-vous? demanda le faussaire, qui se redressa et dont les yeux étincelèrent comme ceux d'une bête fauve.

— Calmez-vous, vieux salpêtre, répondit l'intrus. Votre fille a confiance en moi, puisqu'elle laisse son revolver tranquille. Elle me connaît bien. Je suis Tom Williamson, qui vous écoute depuis cinq minutes. Le diable lui-même aurait offert de vous aider, s'il vous avait entendus. Je ne vaux peut-être pas le diable; mais je m'engage à vous servir de mon mieux, miss... shérif, et vous savez que je ne manque jamais à ma parole.

Le shérif parut un peu troublé par cette offre inattendue et il y eut un moment de silence que Tom interrompit en ajoutant :

— Vous pourrez dormir en paix tous les deux. On ne vous découvrira jamais ici, je vous le garantis. Un bras cassé, hein?

— Non, répliqua le faussaire. C'est égal, la balle a fait un joli trou... On tire bien dans ma famille.

— S'il n'y a rien de cassé, reprit Tom, vous pourrez déménager dans deux ou trois jours. Je vais retourner au galop à la ville et je vous rapporterai tout ce que je pourrai.

Tom regarda le shérif, le salua gauchement, rougit et se dirigea vers la porte. Le blessé se re-

dressa pour la seconde fois et s'écria d'une voix rauque :

— Jurez, et puissiez-vous aller en enfer si vous oubliez votre serment ; jurez, par ce que vous aimez et respectez le plus, de ne pas laisser déshonorer ma fille parce que le sort lui a donné un gredin pour père.

Tom hésita un moment, puis il saisit la main de Nelly.

— Sur ce que j'aime et respecte le plus, je le jure, dit-il.

Après avoir baisé la main qu'il tenait dans la sienne, il ajouta, avant de sortir :

— Personne ne s'avisera de soupçonner le shérif. Vous me reverrez demain. D'ici là ne bougez pas. J'ai laissé ma sacoche au pied du chêne ; elle contient des provisions qui vous permettront d'attendre.

Quelques minutes après, il sautait sur son cheval et un quart d'heure plus tard il rencontrait son frère et Bill Braymer.

— Peines perdues ! leur dit-il. Ils ont trop d'avance maintenant et il serait inutile de les poursuivre. A quoi bon, d'ailleurs ? Si le shérif est vivant, il est assez habile pour se tirer d'affaire tout seul, et s'il est mort, nous ne pouvons rien pour lui.

— S'il est mort, répéta Jack, et s'il lui est dû

quelque argent, j'espère qu'on nous remboursera le prix de nos chevaux. Celui de Bill a été tué raide et le mien ne vaut guère mieux.

— En attendant, dit Tom, il n'y a qu'une chose à faire. Je vais prendre les devants et envoyer d'autres chevaux.

— Merci, répliqua Jack d'un ton de mauvaise humeur. Il y a une carriole chez le poltron qui se cache quand il pleut du plomb. Nous la lui emprunterons, qu'il le veuille ou non.

— Eh bien, j'aime mieux ça. J'ai hâte de rentrer pour me reposer. Je veux être debout au point du jour; il y a du gibier dans la forêt et la chasse sera bonne. Adieu!

III.

Le cavalier qui traversa le lendemain dès l'aube la forêt giboyeuse ne songeait guère à chasser. Son cheval était chargé d'un si grand nombre de paquets, que l'on aurait pu prendre celui qui le montait pour un maraudeur de l'armée de Sherman. La comparaison (à un anachronisme près, car personne ne prévoyait encore la guerre de sécession) me paraît d'autant plus juste que le cavalier, trop pressé pour attendre que les boutiques de Bunkerville fussent ouvertes, avait fait main basse sur une foule

d'objets qui ne lui appartenaient pas. Pendant un mois, la mère de Tom Williamson se plaignit avec amertume de la disparition inexplicable de deux ou trois couvertures, de son unique paire de ciseaux, de divers ustensiles de ménage, d'un sac de biscuits et de bien d'autres provisions.

En arrivant au but de son voyage, le premier soin de Tom — c'était lui, on l'a deviné — fut de panser le bras du blessé, et il s'acquitta fort bien de sa tâche. Le père du shérif mérita néanmoins, à plusieurs reprises, d'être qualifié de « vieux salpêtre », car il s'emporta contre le chirurgien au lieu de le remercier. Mais ce dernier se crut suffisamment récompensé par la joie que Nelly témoigna à la vue des objets qu'il étala l'un après l'autre sur le sol de la cabane. Lorsqu'elle tourna les yeux vers lui, deux grosses larmes y perlaient et ses lèvres tremblaient d'une façon peu digne d'un shérif.

— Bon, dit Tom, vous voilà comme la nuit où ma petite nièce qui vous aimait tant est morte. Par bonheur je suis encore seul à vous voir pleurer; autrement, on devinerait ce que j'ai deviné il y a plusieurs mois.

— Et c'est pour cela que vous avez insisté depuis pour m'accompagner chaque fois qu'il y avait un danger à courir, répliqua Nelly d'une voix émue. J'aurais dû m'en douter.

— Je n'aurais pas été un homme si j'avais agi autrement, dit Tom. Bah ! cela ne vaut pas la peine d'en parler... Le temps m'a manqué pour vous apporter tout ce que j'aurais voulu ; je n'ai rien trouvé à la maison qui convînt à une femme, sauf cette paire de ciseaux.

— Il ne fallait pas songer à moi. Oubliez que j'existe.

— Demandez-moi ce que vous voudrez, excepté cela.

Nelly rougit et se détourna, tandis que son père faisait signe à Tom de s'approcher.

— Jeune homme, il y a une chose que je ne veux pas que vous oubliiez, moi, dit-il. Rappelez-vous qu'elle n'a rien à se reprocher. Je lui ai appris à graver et, lorsqu'elle a su de quel genre de travail il s'agissait, elle m'a quitté, en voyant que je ne tenais pas la promesse que ses supplications m'arrachaient... Que voulez-vous ! j'étais si mal entouré. Cette fois, je suis trop heureux de l'avoir retrouvée pour manquer à ma parole. Je vous autorise à me livrer, si vous ne me croyez pas ; mais je ne puis souffrir qu'on la soupçonne.

— Je vous l'ai déjà dit, répliqua Tom, l'idée d'accuser le shérif ne viendra à personne et je n'aurai pas besoin de prendre sa défense. Quant à vous livrer, j'aimerais mieux me couper le bras, d'abord

parce que vous êtes son père et ensuite parce que je ne doute pas de votre repentir.

IV.

Deux jours après on vit reparaître le shérif, qui ramenait l'équipage du soi-disant colporteur et une liasse de faux billets de banque. Le coupable était parvenu à s'échapper, mais si grièvement blessé, que l'on pouvait espérer que la leçon lui profiterait.

L'enthousiasme des Bunkervillois se manifesta d'une façon bruyante ; ils voulurent porter le shérif en triomphe. Lorsque ce dernier insista pour rembourser de ses propres deniers les chevaux de Braymer et de Jack Williamson, républicains et démocrates s'entendirent afin d'appuyer la candidature de Charley Mansell comme membre du prochain congrès. Charley déclina cet honneur. Il annonça même qu'un accident arrivé à son père l'obligeait à le rejoindre et à donner sa démission. En fils affectueux, il acheta divers objets de toilette qui, disait-il, feraient plaisir à sa mère. Puis, après avoir désigné Bill Braymer pour son successeur provisoire, il partit un soir pour le comté voisin dans un *buggy*, dont il avait aussi fait l'emplette.

Malgré la confiance qu'inspirait l'ex-fonctionnaire, il existait à Bunkerville un homme qui ne croyait

pas aux raisons que Charley avait alléguées afin de motiver son brusque départ. Jack Williamson était loin de deviner la vérité et il soupçonnait également son frère, dont la conduite l'intriguait. Tom avait cessé de fréquenter les buvettes et de s'intéresser à ce qui se passait dans la ville. Avant la malencontreuse expédition des régulateurs il avait témoigné beaucoup d'amitié au shérif et, depuis le retour de ce dernier, il semblait au contraire éviter de se trouver avec lui. Aussi Jack avait-il peu à peu acquis la conviction que l'ancien shérif, prévenu que la banque de Boston offrait une forte récompense, allait se remettre à la poursuite du faussaire ; qu'il avait voulu associer Tom à son entreprise et que Tom ne se contentait pas de la somme qu'on lui promettait en échange de ses services. Evidemment il finirait par accepter; mais il poussait l'ingratitude jusqu'à cacher cette bonne affaire à celui qui avait résolu de tout partager avec lui, lorsqu'une occasion du même genre s'était présentée. Il n'hésita pas à accuser son frère de s'entendre avec le shérif au sujet des faux billets et Tom parut si troublé, que les soupçons de Jack se confirmèrent.

Le lendemain du départ de Charley Mansell, Tom et son cheval avaient aussi disparu. En apprenant par hasard ce fait, l'irascible Jack se dépêcha de seller sa jument. Pendant deux jours il suivit la

piste de son frère et finit par découvrir que le complice du shérif logeait dans un hôtel situé sur la frontière de l'Iowa. Le propriétaire de cet établissement le prévint que Tom avait recommandé qu'on ne le dérangeât pas. Il était en affaire avec un vieux monsieur, une jeune dame et le juge Baker.

— Une dame, un juge ! s'écria Jack. Je n'y comprends rien. Vous êtes sûr que le shérif de Bunkerville ne se trouve pas avec eux?

— Parbleu ! Est-ce que je ne le connais pas?... Puisque vous avez quelque chose de pressé à dire à votre frère, attendez-le ici. Ils sont là, dans le petit salon, et vous les verrez sortir. Ça ne sera pas long, car ils ont demandé le déjeuner pour midi.

A peine Jack fut-il seul, qu'il s'approcha de la porte de la salle qu'on lui avait désignée et regarda par le trou de la serrure. Il vit alors que la dame que le vieil aubergiste n'avait pas reconnue était une fort jolie personne, mise avec une simplicité pleine de bon goût et à laquelle on aurait seulement pu reprocher de porter ses cheveux beaucoup trop courts.

Et Jack entendit le juge qui disait :

— En vertu de l'autorité à moi conférée par l'Etat d'Iowa, je déclare Thomas Williamson et Charlotte Mansell unis dans les saints liens du mariage.

FAIRE SON CHEMIN

En l'an de grâce 1851, vous auriez en vain cherché d'un bout à l'autre des Etats-Unis un camp de mineurs plus stationnaire que celui où se passe ce récit et qui, depuis qu'il existait, obéissait au même chef.

Black Hat se trouvait isolé, de sorte qu'il échappait à cette loi de développement qui a transformé avec une rapidité si merveilleuse l'aspect de la Californie. D'un autre côté, les laveurs d'or qui avaient fondé le village gagnaient sans peine leur vie et il était rare que l'un d'eux songeât à transporter ailleurs ses pénates.

La marche de la civilisation, avec les églises, les théâtres, les imprimeries qu'elle entraîne à sa suite, n'avait pas encore atteint Black Hat. Comme on n'y rencontrait pas une seule femme, les mariages et les baptêmes n'y causaient jamais une animation inusitée. Grâce à l'absence de tout journal, jamais la politique ne mettait les habitants à couteaux tirés. La haine qu'engendrent trop souvent les con-

troverses religieuses était inconnue. Néanmoins la nature humaine est si perverse que, même dans ce village privilégié, on entendait parfois retentir un coup de revolver.

Depuis l'époque de Caïn et d'Abel, les hommes se sont querellés, et nos mineurs ne se conduisaient pas de façon à ramener sur la terre cette paix sociale que rêvent les utopistes. Ils passaient toutes leurs soirées et toute la journée du dimanche à boire ou à jouer aux cartes, deux genres de distraction bien faits pour provoquer des malentendus. Une justice expéditive avait beau débarrasser le village de ceux qui s'avisaient de tricher, des coups douteux devenaient souvent une cause de discorde. Quant aux buveurs, on sait qu'ils n'ont besoin d'aucun motif pour se disputer. Cependant le chef de Black Hat avait assuré au camp une tranquillité relative dont ne jouissent pas certaines grandes villes où la police est fort coûteuse. Il insistait pour que la solution des difficultés que ne terminait pas un échange d'injures fût remise au dimanche suivant. Il défendait, sous peine d'expulsion, de se battre un autre jour, et sur ce point il se montrait inexorable.

Le dimanche, à Black Hat, commençait le samedi soir au coucher du soleil et on le prolongeait pieusement jusqu'au lundi, sans jamais dépasser l'heure

du travail. On profitait de l'intervalle pour soumettre à l'arbitrage du couteau ou du revolver les différends que l'on n'était pas parvenu à régler à l'amiable avant la fin de la semaine. Durant six jours, les mineurs menaient une existence aussi raisonnable, aussi laborieuse, que s'ils eussent vécu entourés de clochers d'église, de palais de justice et de prisons.

Les administrés auraient dû témoigner de la reconnaissance à celui qui avait amené ce résultat; mais un beau jour, par suite d'une de ces perturbations morales auxquelles toutes les sociétés sont sujettes, quelques-uns d'entre eux cessèrent de lui rendre justice. Ils murmuraient sans pouvoir préciser leurs griefs. Bien qu'amis du *self-government*, ils reprochaient vaguement au chef de ne s'occuper de rien; Black Hat ne s'agrandissait pas, tandis que tel ou tel camp voisin avait doublé, *et cætera, et cætera*. Bref, il y avait une révolution dans l'air. Les mécontents, au lieu de causer avec leur abandon habituel, restaient silencieux; ils buvaient même et fumaient comme si leur occupation favorite eût été une simple affaire d'habitude et non un plaisir. La cause véritable de la mauvaise humeur de ces braves gens était un nouveau venu dont le teint enluminé semblait vouloir rivaliser d'éclat avec ses cheveux et ses favoris rouges. Ce person-

nage, dès son arrivée, avait été surnommé « le capitaine » à cause de la coupe militaire des favoris en question.

Il ne manquait certes pas de bonnes qualités et méritait de passer pour un bon enfant; mais il souffrait de ce que l'on a appelé « l'infirmité des nobles âmes » — l'ambition. C'est poussé par le désir fort louable de se distinguer, qu'il avait pris son vol vers l'ouest. Bien qu'il n'avouât pas son but, personne ne pouvait l'accuser d'hypocrisie; il cachait si peu son jeu, que les moins clairvoyants devinaient ses projets. Il proposait sans cesse des réformes d'une utilité incontestable. Il était toujours prêt à résoudre le problème le plus difficile, et il ne tarda pas à trancher d'un ton décisif toute question, si insignifiante qu'elle fût, qui intéressait le camp. En quinze jours, il avait réussi à persuader à beaucoup d'esprits faibles que tout allait de travers à Black Hat et qu'il importait de confier à d'autres mains la direction des affaires. Or, une légère dose de levain suffit pour gonfler un gros tas de pâte ; aussi les critiques devinrent-elles bientôt si nombreuses que les amis du chef commencèrent à s'inquiéter.

Enfin les choses allèrent si loin, que l'on entendit un jour un mineur révolutionnaire s'écrier :

— Le capitaine m'a l'air d'un rude gaillard.

M'est avis que si Whitey menaçait encore de donner sa démission, nous ne serions plus embarrassés pour le remplacer.

On trouve partout des conservateurs dont la politique se borne à maintenir le *statu quo*, soit parce que le représentant de l'autorité leur inspire un profond respect, soit parce qu'ils craignent de tomber plus mal. Un de ces défenseurs de l'ordre de choses établi s'empressa d'aller répéter au chef du camp les paroles subversives qu'il avait entendues.

Whitey, homme très paisible en dépit de sa taille colossale, venait justement de discuter avec deux ou trois de ses intimes les desseins probables du capitaine, et ce nouveau témoignage semblait arriver au moment opportun, car il dit aussitôt :

— Avais-je tort, hein? Le voilà encore à l'œuvre. Eh bien, si les garçons veulent que je me retire, ils n'ont qu'à parler. Ce n'est pas la chose la plus facile du monde que de diriger un camp comme celui-ci, et je ne chercherai pas à être le chef ailleurs, je vous en réponds. Mais, vu le nombre de mauvais pas dont je vous ai tirés, il me semble qu'il ne serait guère juste de me planter là pour un beau parleur qui ne vous a rendu aucun service.

Pendant une minute ou deux, Whitey cacha son émotion dans un pot d'étain d'où s'échappait un parfum qui rappelait la Jamaïque.

— Personne ne songe à te planter là, Whitey, répliqua Wolverine, un des plus fidèles partisans du chef. Est-ce que tu n'as pas emporté dans tes bras, comme un bébé, et déposé sur la limite du village un grand diable de missionnaire qui s'obstinait à comparer notre buvette à l'antichambre de l'enfer?

— Il gigotait ferme, je ne le nie pas, répondit le chef d'un ton où perçait un léger sentiment d'orgueil. Du reste, je suis trop fier pour vous rappeler ces choses-là.

— Et lorsque trente Chinois ont eu le toupet de s'établir dans la crique, dit un autre, et que chacun déclarait que ces chenapans étaient dans leur droit, qui donc a tranché la difficulté? Qui donc leur a tout simplement ordonné de déguerpir au plus vite?

— Il a fait mieux que cela, ajouta un troisième interlocuteur. Les imbéciles qui écoutent le capitaine oublient-ils la nuit où le feu a pris à la buvette, quand tout le monde dormait? Qui a donné l'alarme? Qui a enfoncé la porte d'un seul coup d'épaule? Qui a jeté par la fenêtre le cabaretier à moitié asphyxié? Qui a roulé dehors nos quatre dernières barriques de whisky et a ensuite couru vers la rivière, les vêtements roussis? Je vous demande un peu ce que nous serions devenus sans ces ton-

neaux? Ils ont duré tout juste jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle provision.

Le souvenir de l'acte de courage qui avait permis à Black Hat de se désaltérer toucha tellement Wolverine, qu'il s'écria :

— Whitey, compte sur nous. Les amis du capitaine ne sont pas les plus nombreux. S'ils ne se tiennent pas tranquilles, on leur donnera un bon conseil, et tant pis pour eux s'ils ne suivent pas la route que nous leur montrerons. Ils sont assez vieux pour fonder un camp ailleurs, puisque celui-ci ne leur plaît pas. Nous garderons le chef que nous avons choisi. En attendant, laissons-les parler.

Whitey sentit qu'il était toujours cher à ses sujets, et ce jour-là il reçut tant de serments de fidélité, qu'il crut pouvoir se montrer magnanime. Le lendemain, lorsqu'il invita les mineurs réunis à la buvette à remplir leurs verres, il tendit sa propre bouteille au capitaine — attention aussi délicate que celle d'un pasteur qui offrirait sa chaire à un collègue dont les opinions ne lui paraîtraient pas orthodoxes.

Le capitaine n'en continua pas moins ses intrigues, et chercha, par tous les moyens possibles, à se créer des partisans. Il régala si souvent ceux dont il voulait se faire des amis, que le propriétaire de la buvette craignit de rester à court de liquides

et fut obligé de mettre une limite à ces largesses. Pendant une semaine, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il eût renouvelé ses provisions, la société qui se rassemblait chez lui dut se résigner à ne pas se rafraîchir plus de trois fois par jour aux frais d'autrui.

Le capitaine employa alors des moyens de séduction moins vulgaires. Il lançait en l'air un bouchon ou un dollar et l'atteignait avec la balle de son pistolet sans jamais manquer le but ; par malheur il n'eut aucune occasion d'utiliser son talent de tireur au profit du camp. Il racontait avec une verve intarissable une foule de joyeuses histoires dont les mineurs, y compris Whitey, riaient de bon cœur. Il entonnait d'une voix de ténor enrouée des romances sentimentales que personne ne chantait comme lui. Il jouait du *banjo* avec un entrain qui poussait son auditoire à se livrer à des gambades aussi gracieuses que celles d'un ours apprivoisé.

Cependant Whitey, bien qu'il fût le premier à reconnaître les brillantes qualités de son rival, ne songeait nullement à lui céder la place. Le parti de l'opposition ne semblait pas gagner de terrain, et le capitaine lui-même, non moins chevaleresque qu'ambitieux, n'était pas homme à recourir à la force pour obliger le vieux chef à prendre sa retraite.

Cette situation durait depuis quelques mois, lors-

qu'un lundi tous les citoyens du camp se retirèrent de bonne heure et s'endormirent d'un profond sommeil. En général, Black Hat ne prolongeait guère les veilles le lundi soir, car les devoirs et les plaisirs du dimanche ne laissaient pas de causer une fatigue qui rendait le repos nécessaire. Mais le jour en question, devant la menace d'un éboulement, les mineurs avaient dû travailler sans relâche à abattre des arbres et à les transporter sur la colline qui dominait un côté du village, afin d'établir une barricade. Donc, après souper, on se contenta de vider un verre ou deux à la buvette ; puis chacun regagna son foyer, et une demi-heure après Black Hat jouissait d'un calme parfait.

Il n'y avait ni chiens ni chats pour troubler le silence de la nuit — ni coqs batailleurs pour réveiller les échos à des heures indues, ni policemen pour interrompre le sommeil des dormeurs par le bruit de leurs lourdes bottes résonnant sur la chaussée, ni équipages fashionables ramenant des danseuses du bal, ni charrettes de maraîchers pour faire trembler les vitres. Sans un rare accès de toux, un éternuement ou un ronflement par trop sonores qui annonçaient la présence de l'homme, on aurait pu se croire dans un désert.

Tout semblait donc assurer une nuit paisible aux travailleurs fatigués ; mais il n'existe aucun refuge

ici-bas où l'on jouisse d'une sécurité absolue. Soudain un bruit formidable et une forte secousse vinrent réveiller les dormeurs, qui se précipitèrent, à moitié vêtus, hors de leurs cabanes. Une masse de terre et de roches, détachée du haut de la colline, avait rompu une partie de la barricade et glissait le long de la pente comme un véritable torrent. Par bonheur cette avalanche descendait vers la rivière, dans une direction où elle ne devait rencontrer aucune habitation, quoique la hutte du vieux Miller, que l'on savait malade, se trouvât tout près de la ligne suivie par l'éboulement.

Tandis que les spectateurs se félicitaient, un jeune pin, arraché du sol et entraîné, glissa par-dessus un rocher et s'abattit juste en face de la demeure de Miller. L'arbre, qui était tombé les racines en l'air, se balança un instant sur ses branches, puis il vacilla et, poussé par le vent, retomba sur la cabane, écrasant le toit et une partie de la porte.

Des lamentations, accompagnées — je regrette d'avoir à le constater — de quelques jurons, se firent entendre. Les citoyens de Black Hat n'étaient pas gens à se contenter de gémir et à rester les bras croisés en pareille occasion. D'un commun accord, sans que personne eût donné un ordre, ils coururent vers l'arbre et essayèrent de le déplacer. Leurs efforts furent inutiles. L'arbre était lourd et ses branches

empêchaient d'approcher. Les abattre ? c'eût été risquer de voir le tronc peser de tout son poids sur la cabane et l'écraser.

Il n'y avait pas de fenêtre par laquelle on pût faire sortir le malade, et personne ne savait combien de temps la frêle bicoque résisterait à une épreuve que l'architecte n'avait point prévue.

Soudain on vit un homme se glisser entre l'arbre et la porte ; on entendit une voix qui criait :

— Ne bouge pas, Miller ! ne quitte pas le coin où se trouve ton lit et où tu es plus en sûreté qu'ailleurs. Sois tranquille ; les amis vont se mettre à l'œuvre et ils t'auront bientôt tiré de là !

— Bravo, Whitey ! dit un des mineurs. On est toujours sûr de te rencontrer à l'heure du danger.

— Merci, messieurs ! répliqua le capitaine. Votre bravo se trompe d'adresse. Cette fois, le chef m'a laissé prendre les devants, et je voudrais en profiter pour vous montrer que je suis bon à autre chose qu'à vous faire danser.

— Qui donc en a jamais douté, capitaine ? demanda Whitey, qui venait de se montrer. Si j'arrive un peu en retard, c'est que l'on m'a expliqué la situation et que je me suis arrêté en route pour emprunter une hache, croyant qu'il faudrait enfoncer la porte.

— Ce serait dangereux, répondit le capitaine, c'est elle qui soutient l'arbre.

— Je le vois bien. Miller me paraît dans de vilains draps ; ce mur ne résistera pas longtemps, et si l'on tente d'ouvrir un trou d'un autre côté, tout s'effondrera.

— J'ai promis à Miller de le délivrer. Voulez-vous me prêter la hache et me laisser agir ?

— Volontiers.

— A la bonne heure ! s'écria le capitaine... Que l'un de vous coure chercher une corde, il y en a à la buvette. Je vais abattre une partie des racines. Dès que tout sera prêt là-haut, vous me lancerez la corde, et, quand l'arbre commencera à céder, vous tirerez tous à la fois.

Deux minutes plus tard, on vit le capitaine debout au bord du toit que le pin écrasait ; tête nue, sans chaussures, la poitrine découverte, il maniait sa hache avec une ardeur frénétique.

— Vive le capitaine ! s'écria Whitey.

— Hourra pour le capitaine ! s'écria la foule des mineurs avec enthousiasme.

— Hourra ! répéta une voix très faible qui semblait partir de l'intérieur de la hutte.

Le messager revint au pas de course avec la corde demandée ; elle fut si adroitement lancée, qu'elle tomba aux pieds du capitaine, qui l'attacha par le

milieu au tronc de l'arbre et rejeta les deux bouts aux mineurs. Ceux-ci s'alignèrent aussitôt à chaque extrémité du câble.

— Doucement ! cria le capitaine. Vous attendrez que je donne le signal. Lorsque je dirai : Hisse ! tirez comme un seul homme.

Et les éclats de bois continuèrent à voler à droite et à gauche, tandis qu'un murmure approbateur s'élevait et que Whitey, agenouillé auprès d'une des nombreuses crevasses qui donnaient à la hutte plus d'air qu'il n'en aurait fallu, adressait à Miller des paroles d'encouragement.

— Le toit s'effondre ! cria-t-on d'en bas.

— Hisse ! dit le capitaine.

Il se tenait encore à cheval sur l'arbre ; mais il avait senti que le toit cédait, et il se dévouait.

A peine le mot d'ordre eut-il été prononcé, que l'arbre cessa de peser sur la cabane ; vigoureusement déplacé, il enleva avec lui le pauvre capitaine, qui fut lancé en l'air comme une flèche décochée par un bras robuste.

Tout le monde courut vers l'endroit où il était tombé. Il avait perdu connaissance et on le transporta à la buvette, où les chandelles étaient déjà allumées. Un des mineurs, qui avait été médecin, s'empressa d'examiner l'état du blessé.

— Il n'a que deux ou trois côtes cassées, dit-il

après s'être livré à une inspection consciencieuse. Avant un mois d'ici il sera sur pied.

— Messieurs, dit Whitey, je donne ma démission. Que ceux qui votent en faveur du capitaine lèvent le bras.

Un grand nombre de bras se levèrent.

— Je crois que tout le monde a voté oui, continua Whitey. Je ne demanderai pas la contre-épreuve, parce que je suis un citoyen paisible et que je ne tiens pas à flanquer un coup de pied à ceux qui auraient la bassesse de voter non. Capitaine, vous êtes le chef de ce camp, et je suis votre très obéissant serviteur.

Le capitaine ouvrit lentement les yeux.

— Merci, garçons, dit-il ; mais je ne causerai pas cette peine à Whitey. Le docteur se trompe : il y a quelque chose de cassé à l'intérieur et je sens que je m'en vais.

— Allons, faites un effort, capitaine, dit le propriétaire de la buvette d'un ton encourageant. Promettez-moi de vivre et j'irai tout droit à San Francisco, d'où je vous rapporterai autant de bouteilles de champagne que vous en pourrez boire.

— Vous êtes bien bon, répliqua le capitaine d'une voix faible. Le grand juge m'appelle et je me résigne. J'ai quitté l'Est, comptant faire mon chemin, et je ne m'attendais pas à acquérir sitôt une pro-

priété de six pieds de long sur trois de large. Whitey, j'ai eu tort de vouloir être le chef de Black Hat et vous m'avez pardonné comme un chrétien et un gentleman. Dites à ce pauvre vieux de ne pas se désoler. Je suis content de l'avoir sauvé. Cela m'aidera peut-être à faire mon chemin dans un monde meilleur... Pourquoi éteignez-vous les lumières ?... J'ai soif... C'est fini !...

Le docteur tâta le pouls du capitaine et dit avec gravité :

— Il a raison, messieurs : il a lavé sa dernière once d'or.

— A la mémoire d'un brave, garçons, dit le propriétaire de la buvette.

Chacun tendit son verre et tourna les yeux vers Whitey, qui, après avoir retiré son chapeau, prononça cette courte oraison funèbre :

— Mes amis, si le capitaine avait déterré un lingot d'or, la richesse aurait pu le gâter ; s'il était devenu le chef de Black Hat ou de tout autre endroit, il aurait pu recevoir une balle dans la tête. Mais il a fait son chemin sans que personne ait le droit de lui en vouloir. Donc, buvons au capitaine, et puissent beaucoup d'entre nous faire leur chemin comme lui !

Les verres furent vidés en silence et posés sens dessus dessous sur le comptoir, afin de prouver qu'on

les avait vidés jusqu'à la dernière goutte en l'honneur du défunt. Tandis que les assistants se dispersaient, l'un d'entre eux, que l'on soupçonnait d'avoir été prédicateur, leva les bras vers le ciel et se permit l'observation suivante :

— Il a parlé de faire son chemin dans l'autre monde; mais les bonnes œuvres ne suffisent pas pour monter là-haut.

Whitey regarda du haut en bas le pieux orateur et répliqua avec une certaine aigreur :

— Jeune homme, vous aurez de la chance si vous montez jamais aussi haut que lui.

Et les autres mineurs, bien qu'ils n'eussent pas étudié la théologie, comprirent le sens des paroles de leur vieux chef.

L'AMI DU MAJOR PRATT

Patten est certes le coin du monde le plus tranquille que je connaisse, — si tranquille, que la mort du cheval ou de la vache d'un voisin y devient le sujet d'entretiens animés et que l'apparition d'une affiche nouvelle à l'entrée du bureau de poste suffit pour provoquer un rassemblement.

Pourquoi donc le major Pratt avait-il passé ses deux derniers congés dans cette petite ville, où il ne possédait aucun parent, où aucun de ses camarades ne résidait ? C'était là un problème dont personne ne tentait de donner la solution. Bien que les colporteurs de nouvelles ne manquassent pas et qu'ils eussent l'esprit assez large pour admettre une centaine de théories plausibles, la prudence leur défendait de confier au public le résultat hypothétique de leurs recherches. Ils inventaient volontiers et répandaient toutes sortes d'histoires sur le compte d'un simple citoyen; mais, cette fois, il s'agissait d'un porteur d'épaulettes, qui se montrerait peut-être moins endurant que le commun des mortels.

C'était la première fois qu'un soldat séjournait dans la ville depuis la guerre de l'Indépendance et les militaires, que les lecteurs de l'endroit connaissaient par les livres et par les journaux, leur semblaient des personnages fort chatouilleux. C'est pour cela que l'on s'abstint de s'occuper des affaires personnelles du major, qui reçut même un accueil assez cordial.

Le fait est que les hommes manquaient à Patten, du moins les hommes intéressants. Les vertus indéniables des vieillards du cru n'ajoutaient pas une grâce spéciale à leurs traits ou à leur démarche, tandis que les jeunes gens ne représentaient guère que la lie laissée par une émigration qui diminuait chaque année le nombre des célibataires. Donc, lorsque le major traversait les rues de la ville, ses longues moustaches n'effrayèrent pas tout le monde. Sa présence, au fond, ne déplut qu'à deux ou trois indigènes qui songeaient à se marier et qui virent en lui un rival dangereux.

Leurs craintes, toutefois, ne tardèrent pas à se dissiper. Devenu propriétaire d'un joli cottage, situé juste en face de la villa de Mme Wittleday, il semblait ne se soucier que de son jardin, profitant de ses loisirs pour émonder ses arbustes, pour arroser ses fleurs ou cultiver ses rosiers. Bref, sa conduite n'annonçait pas un buveur de sang. De temps à au-

tre, il gagnait une partie d'échecs au docteur ou fumait le calumet de paix avec le maître de poste. Les dîners et les soirées en ville ne lui répugnaient pas ; mais il partageait si également ses attentions entre toutes les dames, que les mamans désireuses de passer à l'état de belles-mères finirent par deviner qu'elles auraient tort de compter sur lui. On comprendra qu'elles furent ravies, lorsque le major se montra un jour en compagnie d'un frère d'armes de fort bonne mine. Quoiqu'il ne parût pas avoir plus de vingt ans, le lieutenant Deyson, dans une rencontre avec les Peaux-Rouges, avait sauvé la vie de son chef, que trois Indiens s'apprêtaient à scalper. Les mamans auraient préféré le major, dont on connaissait la fortune ; mais ce dernier disait tant de bien de son ami, qu'elles eussent volontiers accepté pour gendre le jeune héros.

Cependant, grâce à cette humeur capricieuse qui est inhérente à la nature humaine dans les grandes villes aussi bien que dans les villages, Patten cessa soudain de s'intéresser d'une façon exclusive à nos guerriers. Rien de plus naturel, après tout. Le bruit venait de se répandre que Mme Wittleday, qui avait perdu son mari deux années auparavant, allait quitter son deuil et donner un grand dîner.

Comme la veuve était jolie, il se trouva bon nombre de dames pour la blâmer de tarir sitôt la source

de ses larmes. Je dois pourtant l'avouer, les plus âgées ne la condamnaient qu'au point de vue économique, déclarant qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'user ses vêtements de deuil. Pour ce qui était du repas, nulle n'y trouva à redire.

Beaucoup d'habitants de Patten avaient eu la chance de dîner chez feu Scott Wittleday. Ceux-là se léchaient les lèvres et parlaient avec un enthousiasme rétrospectif des plats, baptisés de noms étrangers, dont le défunt régalait ses amis. Les autres se réjouissaient de la perspective d'un repas qui leur permettrait de juger par eux-mêmes jusqu'à quel point les éloges des gourmets étaient mérités. Amère déception ! Une semaine plus tard, ils reçurent un billet où la veuve les invitait tout simplement à prendre le thé chez elle le jeudi suivant.

On n'avait pas trop de temps pour se préparer, car les ressources des tailleurs et des couturières de la ville étaient limitées. Mais chacun fit de son mieux et la mémorable soirée réunit dans les salons de Mme Wittleday une nombreuse société, mise à la dernière mode de Patten, et qui s'efforçait d'avoir l'air de s'amuser.

Il va sans dire que nos deux officiers se trouvaient là en grand uniforme. Le major, qui avant le mariage de Mme Wittleday l'avait rencontrée dans le monde, bien qu'il ne l'eût guère revue que de-

puis qu'elle était veuve, la remercia en termes choisis de ne plus priver la société d'un de ses plus beaux ornements ; puis il alla saluer les autres dames de sa connaissance. Ces devoirs remplis, il appela son compagnon, qui semblait vouloir accaparer la maîtresse de la maison, et le présenta à diverses invitées, dont la plupart, je suis obligé d'en convenir, n'étaient ni très jeunes ni très jolies. Le lieutenant se soumit, en homme bien élevé, à ces exigences sociales ; mais il saisit la première occasion pour s'échapper et rejoindre son hôtesse. Deux ou trois minutes plus tard, tandis que Mme Wittleday se retournait pour souhaiter la bienvenue au juge Bray, le jeune homme, que son ami venait de prendre par le bras, se sentit entraîner du côté de la véranda. Arrivé sous la galerie extérieure, où personne n'avait encore songé à se réfugier, le major s'arrêta brusquement et s'écria :

— Fred, vous manquez de tenue !

— Moi ? répondit l'accusé. Voyons, major, est-ce que je n'ai pas assez causé avec les vieilles dames ? Cela ne m'amuse pas.

— C'est possible, mon ami ; mais, dans un salon, il faut essayer de se rendre agréable à tout le monde, et vous vous attachez aux pas de la maîtresse de la maison avec une persistance que l'on finira par remarquer.

— Comment voulez-vous que je fasse autrement? Elle est si belle, si gracieuse, si douce !

— Beaucoup de gens, sans me compter, partagent votre façon de voir, reprit le major en mordant sa moustache ; seulement ils ne témoignent pas leur opinion d'une manière compromettante. Rentrons et conduisez-vous mieux. Feignez de vous laisser charmer par l'entretien d'une de ces dames, que je suis trop poli pour trouver ennuyeuses, et admirez Mme Wittleday à distance, tant qu'il vous plaira.

— Alors, je n'aurai qu'à suivre votre exemple, répondit le jeune homme. Vous ne lui parlez pas ; mais vous n'avez d'yeux que pour elle.

Cette remarque parut troubler un peu le major, qui s'abstint cependant de relever le reproche qu'on lui adressait, et les deux amis regagnèrent le salon.

Frédéric Deyson, vu son âge, ne savait pas encore imposer à sa physionomie un mutisme impassible. En outre, grâce à une absence complète de favoris et au peu de longueur de sa moustache, ses traits demeuraient à découvert. Du reste, il ne fit aucun effort pour cacher sa mauvaise humeur et ce fut avec un air de désolation assez comique qu'il obéit aux injonctions de son supérieur. Ce dernier, toutefois, n'eut pas trop à se féliciter du résultat de sa semonce. Frédéric, du coin où il s'était installé,

ne perdait pas de vue Mme Wittleday, qui se tournait souvent de son côté. Son regard rencontrait-il celui du jeune officier, elle souriait aussitôt. Le major allait, venait et semblait irrité. Soudain, il se rapprocha de son ami, lui prit le bras et l'entraîna dehors.

— Etes-vous souffrant ? demanda Frédéric.

— Oui, répondit le major en se dirigeant vers le cottage... C'est-à-dire non, reprit-il après un moment de silence.

— Alors pourquoi rentrer chez vous ?

— Parce que vos regards importunaient Mme Wittleday.

Arrivé dans le salon de son hôte, le jeune officier se jeta dans un fauteuil et s'écria, après avoir poussé un gros soupir :

— Major, je regrette que les Peaux-Rouges ne vous aient pas scalpé. Vous avez gâté la plus agréable soirée que j'aie jamais passée, ou plutôt la plus agréable que j'aie jamais commencé à passer.

— Si les Peaux-Rouges m'avaient décoiffé, vous n'y auriez rien gagné, Fred, répondit le major, qui alluma un cigare et tendit la boîte à son compagnon. Sans moi vous ne seriez pas à Patten. Sérieusement, il faut apprendre à vous montrer moins expansif. Je vous conseille de m'adresser des reproches ! Ce serait plutôt à moi de vous accuser

d'avoir gâté ma soirée. Quoi ! je vous mène chez une dame que vous voyez pour la première fois et vous agissez de manière à donner à croire que vous prétendez...

— Et pourquoi donc ne prétendrais-je pas à sa main ? Elle est libre et, quand une veuve quitte son deuil, n'a-t-on pas le droit de supposer qu'elle pense à se remarier ? Si je me présente, elle pourra refuser mon offre, elle ne s'en offensera pas.

— Doucement, mon ami ; doucement. Une déclaration aussi prompte ne la flatterait sans doute pas. Mme Wittleday, j'en conviens, ne doit pas ignorer qu'elle plaît de prime abord ; mais elle a trop de bon sens pour faire grand cas de l'homme qui ne saurait pas garder le silence jusqu'à ce qu'elle ait eu le temps de le connaître et de l'estimer.

— Elle m'estime déjà, major, répondit le jeune officier en tourmentant sa moustache. Elle m'estime parce que je suis votre ami et que vous n'accordez pas votre amitié au premier venu ; c'est elle qui me l'a dit. Je ne vois pas pourquoi elle me refuserait.

Le major se tut et contempla d'un air rêveur le cigare qu'il tenait entre les doigts. Enfin, il répliqua avec beaucoup de douceur :

— Tout est possible, Fred. Cependant, rien ne prouve que Mme Wittleday ait la moindre intention de remplacer le mari qu'elle a perdu. Je la crois

d'ailleurs trop raisonnable pour oublier qu'elle a cinq ou six ans de plus que vous.

— J'ai vingt-deux ans, répliqua le jeune officier, qui se redressa de toute la hauteur de sa taille.

— Et elle en a vingt-huit.

— N'importe, puisqu'elle m'estime. Il est vrai qu'elle vous estime également, et cela m'effrayerait si par hasard...

Frédéric se tut à son tour, comme s'il eût attendu une réponse ; mais le major n'ouvrit pas la bouche.

— C'est décidé, reprit le lieutenant, je lui écrirai dès demain pour lui demander sa main ; je...

Cette fois, son compagnon l'interrompit :

— En vérité, mon pauvre Fred, vous perdez la tête. Mme Wittleday est si peu coquette, que votre hommage ne la fera pas même rire.

— En tout cas, j'ai assez de courage pour tenter l'épreuve. Mieux vaut s'exposer à un refus que de vivre dans le doute. Vous le disiez vous-même hier au soir, il n'y a rien de plus cruel que l'incertitude. Oui, je lui écrirai demain.

— Pas si vite, mon ami ! Les convenances exigent que nous rendions bientôt visite à notre hôtesse. Vous aurez ainsi l'occasion de la revoir. Peut-être jugerez-vous ensuite qu'il vaut mieux encore jouir de sa société pendant vos trois mois de congé

que de tout risquer sur un seul coup de dé. Attendez quinze jours.

— Je ne puis pas attendre! Ne savez-vous pas combien il est pénible de tenir l'arme au bras tandis que l'on tire sur vous?

— Si, si, je le sais, mon garçon, répondit le major; je le sais depuis longtemps.

— Alors, vous devez comprendre mon impatience.

— Eh bien, mettons huit jours. Il serait indigne d'un gentleman et d'un officier de troubler le premier instant de liberté que Mme Wittleday se donne depuis son veuvage.

— Soit, huit jours, dit Frédéric d'une voix attristée, en prenant son bougeoir. En tout cas, il me faudra-bien huit jours pour rédiger ma lettre.

Lorsque son compagnon se fut retiré, le major regagna sa chambre, remplaça sa tunique par un paletot, ses bottes vernies par des pantoufles, et sortit pour faire un tour dans le jardin.

— Pauvre Fred, murmura-t-il, après s'être longtemps promené en face du cottage, il ne peut pas attendre huit jours! Que dirait-il, s'il savait que j'attends depuis deux ans?... depuis plus de deux ans, car je cherchais quelqu'un qui pût me présenter à la famille de la future, lorsque Scott Wittleday a épousé celle dont j'aurais voulu faire ma femme.

Que dirait-il, s'il savait la joie que j'ai éprouvée en apprenant que Mme Wittleday quittait son deuil ?... Pauvre Fred !... Après tout, pourquoi ne l'accepterait-elle pas, si elle songe à se remarier ? Est-ce qu'elle voudrait d'un vieux troupier tel que moi ?... Allons, que le ciel les bénisse tous les deux !

Tandis qu'il terminait son monologue, il dirigeait les yeux du côté de la villa Wittleday, dont la grande porte restait ouverte. Les derniers invités prenaient évidemment congé et leur belle hôtesse se tenait sur le perron, où un flot de lumière mettait en relief sa gracieuse personne et sa toilette, d'un goût parfait. Elle adressa en riant quelques paroles d'adieu aux amis qui s'éloignaient ; le bruit confus de sa voix résonna comme une musique exquise aux oreilles du major ; puis tout retomba dans l'ombre. Le *vieux troupier* (il n'avait pas encore quarante ans) rentra chez lui et réduisit en cendres une quantité incalculable de cigares.

La semaine suivante s'écoula très lugubrement pour le major. Il s'occupait de son jardin, selon sa coutume, il sifflait aussi, par habitude ; mais il abattait bien des boutons qu'un horticulteur sensé aurait respectés, et son sifflotement, parfois plaintif, parfois irrité, ne s'inspirait que de marches funèbres. En jouant aux échecs avec le docteur, il exposa si souvent sa dame, que son loyal adversaire se crut

obligé de lui signaler ses fautes et de lui permettre de les réparer.

Durant cet intervalle, il ne rencontra qu'une seule fois Mme Wittleday. Au lieu de profiter de l'occasion pour s'approcher de la veuve, il se contenta de la saluer de loin et d'un air si solennel, que le sourire de sa jolie voisine s'effaça tout à coup. Elle se demanda si, sans le vouloir, elle avait offensé le major.

Quant au lieutenant, il semblait prendre à tâche de prouver à son hôte qu'il ne renonçait pas à son projet ; il passait chaque jour de longues heures dans la bibliothèque, où ses travaux n'avaient d'autre résultat que de couvrir d'une écriture très serrée mainte feuille de papier à lettres qu'il ne tardait pas à déchirer en menus fragments et à jeter au panier. Puis, sans habit, sans cravate, le gilet ouvert, les cheveux ébouriffés, il renonçait à sa tâche et demandait des inspirations à une flûte, dont il tirait des accords aussi faux que mélancoliques.

Bientôt le major devint tout à coup fort douillet pour un homme qui avait fait de rudes campagnes. Il se plaignit des courants d'air qui pénétraient dans le salon, dont les croisées restèrent désormais fermées. Cette précaution charitable épargna à Mme Wittleday l'ennui qu'auraient pu lui causer les efforts d'un amateur chez qui l'amour de la musique

ne suppléait pas au manque d'expérience. Mais les fenêtres et les portes closes n'empêchaient pas les sons de la flûte de parvenir aux oreilles du major, qui ne gronda qu'à moitié son brosseur le jour où l'on trouva l'instrument écrasé sous un meuble. Notre vieux troupier, bien que peu disposé à rire, s'efforça de distraire son hôte. Il chanta, raconta des histoires, provoqua des discussions sur divers problèmes de stratégie ; il alla même jusqu'à proposer un voyage en Europe, voyage qui se serait effectué à ses frais, bien entendu. Rien ne put égayer le lieutenant.

Enfin, le matin du huitième jour, à l'heure du déjeuner, ce dernier, à la grande joie de son supérieur, montra un visage plus résigné.

— Major, dit-il en se mettant à table, pour rien au monde je ne parlerais de cela, si les circonstances ne m'y forçaient... mais je vous ai sauvé la vie il y a deux ans.

— Et il n'y a pas de danger que je l'oublie, mon cher Fred.

— Eh bien, je m'appuie là-dessus pour solliciter à mon tour un service. J'ai promis d'attendre une semaine et la semaine est écoulée. Or, il est inutile que j'essaye d'écrire à Mme Wittleday, car, plus je cherche à me montrer éloquent, plus ma lettre me semble stupide. Venez à mon aide et ré-

digez-moi une épître persuasive... une page capable d'attendrir le cœur d'une femme. Je copierai votre brouillon et je l'enverrai à la villa. Je ne compte guère sur une réponse. Je désire tout simplement me jeter aux pieds de Mme Wittleday et lui demander sa main. J'ai beau tourner et retourner mes phrases, elles ne valent rien. Ecrivez-moi cela, comme vous le feriez pour votre propre compte. Voulez-vous ?

Le major, qui tenait en ce moment la cafetière, fit une large tache sur la nappe au lieu de verser le liquide dans sa tasse ; mais il y avait quelque chose de si touchant dans l'intonation de voix et dans le regard de son ami, qu'il ne put s'empêcher de répondre :

— Oui, Fred.

— Il ne faut pas que cela vous empêche d'achever votre déjeuner, reprit le jeune homme, en voyant son commensal se lever. Nous avons toute la matinée devant nous.

Mais le major avait besoin d'une excuse pour quitter la table, car il lui eût été impossible d'avaler une bouchée de plus. Il sortit un peu brusquement et gagna le jardin, où il se mit à se promener d'un air rêveur.

« Ecrivez comme vous le feriez pour votre propre compte ! » Ces paroles lui résonnaient sans

cesse à l'oreille et il regretta presque d'avoir cédé à la prière du lieutenant, dont la déclaration aurait peut-être pour résultat de couper court à ses relations de voisinage avec la veuve. Mais, décidé à tenir sa promesse, il se demanda pourquoi il ne profiterait pas de cette dernière chance pour exprimer les sentiments qu'il taisait depuis deux ans. Mme Wittleday ne devinerait pas quel était le véritable auteur de la lettre. Qu'importe ? Ce serait un bonheur indicible pour lui de confier sa pensée au papier et de savoir qu'elle lirait son aveu.

Le major rentra, s'assit, laissa courir sa plume, biffa, recopia son griffonnage et remit enfin à son compagnon deux pages couvertes d'une écriture assez remarquable.

— Bravo, major ! s'écria le jeune officier, dont le visage s'était illuminé pendant qu'il lisait. C'est magnifique ! Ma parole d'honneur, je crois que nous remporterons la victoire !

— Allons, copiez la lettre, signez-la, envoyez-la à son adresse et n'espérez pas trop.

Le lieutenant reproduisit mot pour mot son modèle. Il abîma plusieurs enveloppes avant d'être satisfait de sa calligraphie, puis il expédia l'épître par le domestique du major, après avoir soigneusement serré le brouillon.

Les heures s'écoulèrent avec lenteur pour les deux

amis, qui fumèrent je ne sais combien de cigares, sans les trouver aussi bons que de coutume. Frédéric, privé de sa flûte et ne trouvant aucun livre à son goût, n'eut d'autre ressource que de causer avec le major, qui paraissait abattu et un peu surpris de la gaieté de son hôte. Le second déjeuner fut servi à une heure. Frédéric mangea avec appétit, malgré le mauvais exemple que lui donna son compagnon. On vida une bouteillle de vin de Bordeaux que le major avait jugé à propos de faire monter, bien qu'en général il ne bût que de l'eau.

Les journaux arrivés par le courrier de l'après-midi servirent à tuer le temps, et une partie d'échecs commencée fut abandonnée par un accord tacite avant que l'un des joueurs eût triomphé.

Tout à coup la grille du jardin tourna en grinçant sur ses gonds. Le lieutenant courut à la fenêtre et s'écria :

— C'est un des moricauds de Mme Wittleday ! il apporte la réponse !

— Du calme, Fred, du calme ! dit le major, qui, tout pâle, se leva à son tour et posa la main sur l'épaule du jeune homme au moment où celui-ci se dirigeait vers l'antichambre. Sam est là.

La sonnette tinta, la porte du cottage s'ouvrit ; quelques paroles furent échangées entre les deux nègres, et le domestique de Mme Wittleday apparut

sur le seuil du salon, une lettre à la main. Le major désigna le lieutenant au noir messager, qui montra ses dents blanches dans un large sourire et lui dit poliment :

— Pour vous, massa ; ordre de remettre à vous-même.

Et le fidèle serviteur, après avoir obéi aux instructions qu'il avait reçues, s'éloigna avec mainte courbette, sans cesser de montrer ses dents, tandis que le major se laissait retomber sur son siège.

— Lisez donc ! s'écria Frédéric.

Mais son ami hésitait à ouvrir l'enveloppe parfumée qu'il tenait à la main. Il décachetait les dépêches officielles avec une rapidité merveilleuse — cette fois il ne paraissait nullement pressé. Il commença par tirer un canif de sa poche, chercha la lame la mieux aiguisée et la glissa avec une lenteur méthodique sous le pli supérieur de l'enveloppe. A peine eut-il jeté les yeux sur la réponse de la veuve, que sa physionomie exprima une vive surprise. Il relut l'épître, et alors la surprise fit place à une satisfaction visible, bien qu'il semblât en même temps fort intrigué.

— Fred, demanda-t-il soudain à son compagnon, qui réprimait à grand'peine son impatience, que diable avez-vous écrit à Mme Wittleday ?

— Ce que vous m'avez donné à écrire, répliqua le

jeune homme, et je vois à votre visage que la réponse est bonne.

— Montrez-moi votre brouillon ! dit le major.

Le lieutenant tira un papier de son portefeuille, le déplia et demeura bouche béante.

— Eh bien, qu'arrive-t-il ? s'écria le major.

— Ce qui arrive ? répéta le lieutenant. J'ai eu la sottise d'envoyer votre brouillon, car voici ma lettre !

— Votre erreur a eu de terribles conséquences, mon pauvre garçon. Mme Wittleday croit que c'est moi qui lui ai écrit, que c'est moi qui lui demande sa main, et...

— Achevez, dit Frédéric avec anxiété.

— Et... elle accepte.

Frédéric se cacha le visage et se laissa tomber dans un fauteuil à bascule, auquel il imprima un balancement forcené. Le major se rapprocha de lui et se montra prodigue de paroles sympathiques ; mais, en dépit de la peine que lui causait la déception de son jeune ami, son cœur battait si fort, qu'il n'osait le regarder en face. Il se tint derrière le fauteuil de son malheureux rival, les yeux fixés sur la croisée d'où l'on apercevait la maison voisine.

— Major, demanda Frédéric, vous avez bien lu, n'est-ce pas ? Elle vous accepte ?

— Jugez vous-même, répondit le major.

Frédéric saisit la lettre qu'on lui tendait et lut ce qui suit :

« Mon cher Major,

« Vous avez oublié de signer votre lettre ; mais j'aurais su qu'elle venait de vous, lors même qu'elle n'aurait pas été remise par votre brosseur. Je suis trop franche pour ne pas l'avouer, elle m'a fait d'autant plus plaisir que je craignais de vous avoir offensé, sans toutefois parvenir à m'expliquer quelle faute j'avais pu commettre. Je suis encore à me demander pourquoi vous m'avez saluée l'autre jour avec une froideur si glaciale.

« Je vois que je me trompais en supposant que vous m'en vouliez, et je m'en réjouis. Il y a au moins six mois que j'ai deviné le grand secret que vous me confiez. Je me rappelle trop bien les preuves muettes d'estime et d'affection que vous m'avez données pour ne pas me sentir touchée.

« Tout ceci vous dit que vous pouvez vous présenter pour obtenir votre réponse. Vous la prévoyez sans doute d'avance, si modeste que vous soyez.

« Hélène Wittleday. »

Le lieutenant laissa tomber la lettre à terre et poussa une sorte de gémissement.

— Quelle aventure ! dit-il. Dans quel embarras je vous plonge, major ! Ce serait mal agir que d'annoncer à Mme Wittleday qu'il y a eu erreur, qu'il était question de moi, non de vous. La stricte convenance vous oblige à l'épouser.

— Est-ce votre opinion, Fred ? demanda le major avec un tressaillement de joie qu'il ne put contenir.

— Oui, c'est mon opinion. Elle rirait de mon étourderie et je ne veux pas qu'elle se moque de moi. Elle vous aime, major, et avec le temps peut-être parviendrez-vous à l'aimer.

— En effet, Fred, je crois qu'à la longue... J'en prends mon parti... Mais vous ?

— Moi ? Je trouve que personne au monde, pas même moi, n'est plus digne que vous de la main de Mme Wittleday. Cette idée suffit presque pour me consoler, ajouta le lieutenant, qui se cacha de nouveau le visage dans les mains. Seulement, l'embarras où je vous mets me cause de véritables remords.

— Je vous assure que je suis résigné, Fred, dit le major avec bonté ; je vous pardonne du fond du cœur.

Le jeune homme se leva brusquement.

— Au fait, dit-il en posant sa main sur sa poitrine — geste qui fit supposer au major qu'il comprimait un sanglot — tout espoir n'est pas perdu. Allez voir

Mme Wittleday, dont nous n'avons pas encore la réponse définitive.

— Sa lettre me semble assez claire, mon pauvre Fred, et il ne faut pas vous faire d'illusion. Encore une fois, je vous jure que, pour ma part, je suis résigné.

— Allez la voir, dit le lieutenant, la politesse le veut.

. . . .

Quand le major revint de sa visite, il trouva Frédéric qui l'attendait en se promenant dans le jardin.

— Eh bien? demanda le jeune homme.

— Eh bien, mon pauvre ami! — le visage du brave major s'allongea dans un vain effort pour cacher son bonheur — je ne veux pas vous laisser languir... Fred, je me marie dans deux mois.

— Bravo ! cria le lieutenant.

— Quoi! vous êtes déjà résigné? demanda le major avec surprise.

— Résigné? C'est-à-dire que je sauterais de joie jusqu'au plafond, si nous n'étions pas en plein air. J'avais deviné, avant cette fameuse soirée, l'affection que vous inspire Mme Wittleday, et à la façon dont elle m'a parlé de vous, j'ai compris que vous ne lui étiez pas indifférent. Aussi m'y suis-je pris de manière à hâter cet heureux dénouement. C'est avec

intention que j'ai mis sous enveloppe votre brouillon — lequel, par parenthèse, n'avait pas une rature.

— Je vous devais la vie, Fred, et voilà que je vais vous devoir le bonheur, dit le major en serrant la main du jeune officier.

Puis il ajouta d'une voix sévère :

— Ainsi donc, ce sanglot que vous étouffiez tout à l'heure, c'était une comédie ?

— Non, major; c'était une belle et bonne envie de rire.

— Allons, je me vengerai.

Le major s'est en effet vengé. L'armée des Etats-Unis compte aujourd'hui deux bons officiers de moins. Frédéric Deyson a épousé, il y a un an, la jeune sœur de Mme Pratt, et il habite avec sa femme le cottage où il jouait naguère de la flûte. Il a trouvé le bonheur en faisant celui de son ami.

BUFFLE

I.

Qui avait baptisé ainsi le chef du camp de Fat Pocket ? Nul ne le savait. Aux premiers jours de la fièvre d'or, on voyait débarquer en Californie beaucoup d'aventuriers qui ne disaient pas volontiers leur nom ; et, comme ceux qu'ils rencontraient dans ces parages ne se donnaient pas non plus la peine de constater leur état civil, il eût été de mauvais goût, de part et d'autre, de s'adresser trop de questions.

Les aubergistes des districts miniers se dispensaient de tenir un registre à l'usage de leurs locataires. Ils passaient pour avoir rempli leur devoir pourvu qu'ils offrissent aux voyageurs un toit imperméable à la pluie et une buvette suffisamment approvisionnée.

En général, un défaut physique, un détail de sa toilette, servaient à désigner un nouveau venu, et on adoptait un sobriquet tel que Faucheux, Chemise rose, Leborgne, Manchot, etc. Lorsque, par

hasard, le caractère d'un individu se manifestait tout d'abord d'une façon accentuée, un observateur le saluait d'un nom plus ou moins convenable, qui était accepté aussi irrévocablement que s'il eût été inscrit sur un acte de baptême.

Personne ne s'étonnait que Buffle s'abstînt de parler de sa famille et d'entretenir ses amis de son passé. Au contraire, on trouvait sa discrétion fort naturelle. Il tombait avec tant d'impétuosité sur son adversaire, il remplaçait si vite le cheval qu'il venait de vendre, il savait se rendre les cartes si favorables, il vidait sans se griser un nombre si incalculable de verres de whiskey, il maniait avec tant d'adresse son couteau et son revolver ! Chacun devinait qu'il n'avait pu acquérir ces talents qu'à la condition de se créer des ennemis intéressés à retrouver sa trace. Partout où il se montrait, cette classe trop nombreuse de la société californienne qui rend nécessaires les policemen et les juges, finissait par lui obéir après avoir commencé par le redouter.

Sans être précisément beau, il avait une physionomie franche et résolue que ses façons d'agir ne démentaient pas. Beaucoup de personnages qui menaient dans des centres plus tranquilles une vie exemplaire n'auraient rien perdu à emprunter au chef de Fat Pocket un peu de son énergie.

Buffle était fort, actif, généreux et brave. Ceux qui ajoutent ces qualités à leurs autres vertus ont seuls le droit de lui jeter la pierre. Son courage s'était révélé dans mainte lutte contre de dangereux malfaiteurs qu'il avait poursuivis avec un zèle qui aurait dû inspirer de l'émulation aux fonctionnaires dont il remplissait gratuitement la tâche.

Vers deux heures du matin, heure fashionable, M. Buffle faisait les honneurs de son domicile à quelques amis, ou, pour employer le langage des mines, « on s'en donnait là-haut ». En effet, dans une cabane dont l'architecture appartenait à l'ordre composite — murs de bûches s'élevant sur des fondations de pierre, pignon formé de vieilles planches, toit d'écorce recouvert de toile goudronnée, — l'hôte et trois invités buvaient à discrétion et jouaient aux cartes.

Un tonneau vide représentait la table ; pour sièges, un bloc de bois, une pierre, une caisse d'emballage et un havresac bien rembourré, sur lequel se tenait assis le plus grand des joueurs. D'un côté, un tas de bûches peu élevé qui servait de lit lorsque l'amphitryon jugeait à propos de dormir ; de l'autre, des provisions et des ustensiles culinaires empilés dans un beau désordre ; en face de la porte, une cheminée dont le tirage défectueux avait produit les belles fresques fuligineuses qui ornaient le

plafond. Un second tonneau remplaçait le buffet absent ; on y voyait quatre gobelets d'étain, une dame-jeanne et diverses bouteilles qui contenaient des rafraîchissements plus forts que l'eau dont ils avaient la couleur. Une seule chandelle, suspendue à l'aide d'un fil de fer au-dessus du premier tonneau, donnait une clarté moins vacillante que celle que projetait le foyer.

Depuis le commencement de la soirée, la fortune, si capricieuse d'ordinaire, continuait à favoriser Buffle. Il paraissait encore sur le point de gagner la partie, lorsqu'un de ses adversaires eut l'imprudence d'étaler un as d'atout évidemment emprunté à un autre jeu, car son hôte, qui venait de donner les cartes, tenait dans sa main l'as légitime. Cédant à une juste indignation, le maître du logis se leva et leva en même temps son pistolet.

— Le diable t'emporte ! s'écria-t-il. Est-ce que tu te moques de moi ?

Un homme sans expérience aurait riposté en tirant aussi son pistolet ; mais l'antagoniste de Buffle savait que sa seule chance de salut consistait à ne pas bouger. Il se borna donc, pour toute démonstration, à contempler d'un air penaud le revolver dont le canon était braqué sur lui avec une précision peu rassurante.

Les deux autres joueurs composaient mentale-

ment l'épitaphe de la victime, quand un coup discret frappé à la porte causa une diversion... A Fat Pocket, la politesse n'exige pas que l'on s'annonce ainsi ; un visiteur ne tape pas à la porte, il la pousse et entre ; ou bien, pour peu qu'elle résiste, il se sert de sa lourde botte en guise de sonnette et ébranle la charpente comme s'il voulait la démolir. Il y avait certes de quoi étonner les joueurs.

— Entrez donc, animal, au lieu d'effrayer le monde ! s'écria le partenaire de Buffle, qui, naturellement, avait conservé plus de sang-froid que le coupable et son associé.

La porte s'ouvrit avec lenteur et une femme, qui tenait dans ses bras un enfant de deux ou trois mois, franchit le seuil.

Or, quoiqu'il y eût peu de dames dans le camp, la vue d'une femme seule n'était pas un spectacle assez rare pour surprendre les mineurs. Cependant, lorsque la visiteuse se montra, le revolver de Buffle s'abaissa et les autres posèrent leurs cartes sur le tonneau ; un des joueurs demeura même si interdit qu'il oublia de retourner son jeu.

Ils ouvraient tous de grands yeux et personne n'ouvrait la bouche. Ils ne demandaient pas mieux que de parler ; seulement ils ne savaient que dire. Bien qu'aucun d'eux ne fût embarrassé pour adresser la parole aux échantillons du beau sexe qui fai-

saient l'ornement de Fat Pocket, ils sentaient qu'ils se trouvaient en face d'une vraie dame. Comme le silence menaçait de se prolonger, la visiteuse le rompit.

— Je n'aurais pas osé vous déranger, messieurs, dit-elle, sans cette lumière qui m'a prouvé que l'on veillait chez vous. Je cherche M. Buffle, et...

— Le voici, madame, répliqua Buffle. Votre dévoué. Vous avez l'air fatiguée et nous vous laissons debout... Vous ne voulez pas vous asseoir? ajouta-t-il en jetant un coup d'œil circulaire sur les sièges disparates. Non? En tout cas, je suis à votre service.

A ces mots, il répara un nouvel oubli en retirant son chapeau. Il pouvait bien la saluer — non qu'elle fût d'une beauté remarquable, mais elle paraissait souffrante, et une femme qui souffre obtiendra l'appui de gens moins chevaleresques que des chercheurs d'or. Celle-là semblait trop jeune pour supporter de lourdes épreuves — vingt-deux ou vingt-trois ans au plus — et, à sa toilette noire, on aurait pu la prendre pour une veuve. L'expression de son visage était si douce, le regard de ses yeux bruns fixés sur son hôte était si anxieux, que les joueurs oublièrent la dispute qui avait failli se terminer d'une façon tragique.

— Monsieur Buffle, dit-elle, j'ai, en effet, un ser-

vice à vous demander. Je me rendais à San Francisco, lorsqu'au dernier relais on a prononcé votre nom, et j'ai entendu le conducteur de la malle-poste déclarer qu'aucun Californien ne connaissait autant de mineurs que vous.

— Ma foi, répondit Buffle, plus ravi qu'un missionnaire qu'on féliciterait du nombre des conversions qu'il a opérées, je me flatte d'avoir visité pas mal de camps. Sans me vanter, j'ai manié ma pioche un peu partout.

— C'est ce que les paroles du conducteur m'ont donné à entendre, et c'est pour cela que je suis venue... •

A ces mots, elle regarda d'un air inquiet les amis de Buffle. Celui qui avait glissé dans son jeu un as supplémentaire comprit tout de suite les motifs de cette hésitation.

— Nous filerons, madame, si cela vous contrarie de parler devant nous, dit-il ; mais vous pouvez vous fier à nous. On connaît une dame quand on en voit une, et on se mettrait en quatre pour l'obliger. Pas vrai, vous autres ?

— On se mettrait en huit !

— Un peu !

Telles furent les réponses convaincues des deux mineurs. Quant à Buffle, il parut si satisfait du discours qui provoquait ces répliques, qu'il passa la

dame-jeanne à l'orateur en signe d'oubli et de réconciliation.

— Merci, messieurs, et Dieu vous bénisse ! dit la jeune femme. En somme, il ne s'agit pas d'un secret. Mon histoire ne sera pas longue. Mon mari a disparu ; je le cherche et il faut que je le retrouve ; voilà tout. Il s'appelle Allan Berryn. Le connaissez-vous ?

— Berryn ? répéta Buffle, qui ajouta presque aussitôt : un nom ne signifie pas grand'chose chez nous, madame. Ici personne ne porte ses cartes de visite sur lui et on ne reçoit guère de lettres. Un tas de gens viennent aux mines parce qu'ils ont intérêt à se cacher, de sorte qu'ils prennent un faux nom. Ne pouvez-vous me fournir un autre renseignement ?

— A-t-il encore ses deux yeux et ses deux oreilles ? demanda un des mineurs.

— Imbécile ! s'écria Buffle. Comment peux-tu faire une question pareille ? Le mari de madame est un gentleman — pas probable qu'on lui ait coupé une oreille ou crevé un œil.

— Pardon, madame, dit le coupable, qui témoigna son repentir en lançant un coup de pied au buffet.

— Mon mari a trente ans, reprit Mme Berryn. Il est de taille moyenne, bien bâti, avec de beaux yeux

noirs et des cheveux bruns, et il porte une alliance au troisième doigt de la main gauche.

— Il a toutes ses dents de devant? demanda l'homme auquel le chef de Sat Pocket venait d'adresser une remontrance, et qui, voyant son hôte froncer les sourcils, s'empressa d'ajouter : Buffle, on a beau être un gentleman, ça n'empêche pas de perdre ses dents sans que personne s'en mêle.

— Il avait toutes ses dents il y a quelques mois, répliqua Mme Berryn. Je ne sais comment le mieux décrire. Il n'a ni cicatrice ni signe particulier qui aiderait à reconnaître, sauf... sauf un médaillon que je lui ai donné. Ce médaillon contient mon portrait; il le portait toujours sur son cœur et je ne pense pas qu'il ait pu s'en défaire.

Elle avait d'abord rougi en parlant du médaillon ; à ces derniers mots, elle laissa échapper un sanglot, puis fondit en larmes.

Les quatre mineurs, que l'on n'aurait pas crus si impressionnables, parurent troublés ou du moins mal à l'aise. L'un deux se mit à tousser ; un autre s'empara du tisonnier et attaqua le feu avec vigueur ; Buffle fut assez peu poli pour tourner un moment le dos à la société, tandis que son troisième compagnon s'absorbait dans la contemplation d'un roi de pique où l'on remarqua plus tard une tache pro-

duite par une goutte d'eau. Leur émotion fut de courte durée.

Le maître de la maison retrouva le premier son calme et dit avec chaleur :

— Je lâcherais ma dernière once d'or et mon revolver par-dessus le marché pour vous tirer d'embarras ; mais le signalement est vague. Je ne me rappelle pas avoir vu quelqu'un qui ressemble à ça. Et vous, garçons ?

Trois hochements de tête négatifs répondirent à cette question.

— Je vous suis très obligée, dit Mme Berryn. Il ne me reste plus qu'à regagner la grande route. Les circonstances me forcent à prendre la malle-poste, et je le regrette, car j'ai tout lieu de supposer que mon mari est aux mines. Monsieur Buffle, je vous écrirai de San Francisco pour vous donner mon adresse ; peut-être voudrez-vous bien me prévenir si le hasard vous met sur ses traces.

— Le hasard m'a souvent servi, répliqua Buffle, et je l'aiderai à mon tour en poussant une bordée dans les environs.

— Merci encore une fois, et Dieu vous garde !

Durant cet entretien elle s'était tenue sur le seuil, comme si elle eût été pressée de repartir, et elle s'éloigna aussi subitement qu'elle était entrée. Son brusque départ laissa les mineurs un peu interdits.

— Il y a plus de quatre lieues d'ici à la fourche, dit enfin l'un d'eux. Comment diable a-t-elle trouvé son chemin ?

— Si elle voyage seule, elle a un vilain trajet devant elle, dit un autre.

— Elle ne devrait pas voyager du tout, reprit le petit Mugg. Je suis père de famille — ou du moins je l'ai été — et je sais qu'avec un bébé de cet âge-là une femme a besoin de se ménager.

— La séance est levée, garçons! s'écria Buffle, qui se redressa tout à coup. La malle n'arrive pas à la fourche avant midi. La dame pourra se reposer ici jusqu'au jour. Je n'aurai pas de peine à la rattraper. Vous autres, débarrassez le plancher ! Qu'elle ne vous retrouve pas ici.

Sur ce, il sortit en courant et disparut sur le sentier qu'avait dû suivre Mme Berryn. Les étoiles brillaient, et il ne tarda guère à apercevoir la voyageuse. Dès qu'il fut à portée de voix, il cria :

— Ohé, madame !

Elle s'arrêta et il la rejoignit.

— Décidément, dit-il, nous avons fait une bêtise pommée en ne vous empêchant pas de vous éloigner. Inutile de vous mettre en route sitôt. Ce n'est pas commode de voyager la nuit. Mieux vaut revenir et attendre le jour chez moi.

— Je suis très reconnaissante de votre offre,

quoiqu'il me soit impossible de l'accepter, répondit Mme Berryn.

— Allons, notre mine vous a effrayée — je comprends ça. Eh bien, vous avez tort. Une femme est aussi en sûreté parmi nous qu'au milieu de sa famille. Je vous abandonne la cabane et je vous laisserai un revolver pour vous rassurer.

— Vous êtes bien bon, monsieur, et je n'ai pas peur de vous ou de vos amis; mais il me faudra assez de temps pour gagner la fourche.

— Votre cheval boite?... A propos, où diable l'avez-vous attaché?

— Mon cheval? Le fait est que j'ai descendu la côte à pied.

— A pied, au milieu de la nuit! Je veux être pendu, s'écria Buffle, si je n'assomme pas le maître de poste qui permet à une femme de s'aventurer ainsi! Soyez tranquille, je vous ramènerai là-bas demain matin et je tuerai ce gredin sous vos yeux.

Son indignation était trop sincère pour que sa menace tranquillisât le moins du monde celle dont il se déclarait le défenseur. Elle frissonna et Buffle s'accusa d'avoir commis une sottise encore plus « pommée » que la première.

— Ne lui faites pas de mal, dit Mme Berryn d'une voix tremblante. Il ignorait mon intention lorsque j'ai

demandé de quel côté se trouvait Fat Pocket. Le pauvre homme s'est montré très poli ; il a cru que j'étais fatiguée et m'a déclaré que, si je désirais me reposer, je pourrais continuer ma route demain. Par malheur la malle-poste a été arrêtée avant-hier et on m'a pris ma bourse, sans quoi je ne serais pas venue jusqu'ici à pied, je vous assure. Une fois arrivée à San Francisco, je n'aurais qu'à écrire à mon père pour obtenir de l'argent.

— Madame, dit Buffle, qui retira pour la seconde fois son chapeau, une dame qui entreprend une pareille promenade vaut son pesant d'or. Si votre mari est en Californie, je le trouverai, en dépit des hommes et du diable ! En moins d'une demi-heure je serai en route. Patientez jusqu'à ce que je revienne ou que je donne de mes nouvelles. Il n'y a pas à Fat Pocket un gueux qui osera molester mes locataires, j'en réponds. Le puits est à deux pas de ma cabane, où les provisions ne manquent pas : des biscuits et de la viande sèche en masse. On n'oubliera pas de jeter un tas de bois devant votre porte tous les matins. Pour le reste, quand vous aurez besoin de quelqu'un ou de quelque chose, donnez des ordres au premier chenapan qui passera et prévenez-le qu'il aura affaire à moi s'il ne se dépêche pas.

Mme Berryn contempla un instant à la lueur des étoiles le visage de son étrange protecteur et l'ex-

pression qu'elle y lut lui inspira une confiance sans borne.

— Monsieur Buffle, dit-elle, il n'existe pas sur la terre un meilleur homme que mon mari. C'est ma faute. Je suis souvent très obstinée. Un jour, il y a déjà cinq mois de cela, je l'ai irrité et dans un accès de colère il m'a quittée. J'ai su récemment qu'il s'est embarqué à New-York pour la Californie. Il me reviendra, j'en ai la certitude; mais l'attente me tue. Je ne compte plus que sur vous. J'accepte votre offre... Dites-lui que je reconnais mes torts, que je mourrai s'il m'abandonne. Dites-lui que...

— Calmons-nous, répliqua Buffle. Je parie dix contre un que je n'aurais pas besoin de parler du mioche pour le décider. En tout cas, il vous reviendra, bon gré, mal gré, car je le retrouverai, si la chose est possible... Vous ne voulez pas que je vous porte, vous et votre paquet? Soit. Marchons. Plus tôt vous serez installée, plus tôt je partirai, et je tiens à visiter deux camps dans ma journée.

L'invitation qu'il venait d'adresser à sa compagne semblait inutile; depuis trois ou quatre minutes déjà elle se laissait entraîner par lui. Lorsque Buffle eut regagné son domicile, il remarqua quelques légers changements de décor. Ses camarades avaient disparu; mais, trouvant sans doute que la couche de leur ami formait un lit trop dur pour une femme,

ils avaient étendu leurs vareuses sur le tas de bois et recouvert le tout de la couverture qui d'ordinaire servait de manteau à Mugg. Avec une galanterie dont nos lectrices apprécieront la délicatesse, on avait remplacé les cartes par un fragment de miroir. La dame-jeanne était toujours là ; mais sur un large éclat de bois blanc appuyé contre le vase on lisait l'inscription suivante, tracée à l'aide d'un bout de charbon : « O PURE. »

— Je parie trois contre un que c'est Mugg qui a eu cette idée-là, dit Buffle d'un ton approbateur. Allons, madame, je crois que vous trouverez ici tout ce qu'il vous faut. Les provisions sont dans ce coin, avec la vaisselle, et d'ailleurs les garçons vous obéiront comme à moi. Du courage. Je vous promets de le ramener, et les gens de la crique savent si je tiens ma parole.

— Et moi je ne sais comment vous remercier, répondit Mme Berryn, que sa marche forcée avait presque essoufflée. Je voudrais...

— Là, là, reposez-vous ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Et l'impétueux Buffle, après avoir salué gauchement Mme Berryn, coupa court à toute démonstration de reconnaissance. Il sortit, referma la porte, fit une courte visite à trois ou quatre voisins auxquels il donna divers ordres d'un ton dictatorial di-

gne d'un chef des temps féodaux. Dix minutes plus tard il était à cheval et se dirigeait au galop vers le camp le moins éloigné.

La présence du grand homme causa un certain émoi parmi les mineurs de Greenvale. Comme il s'abstenait de stationner devant le comptoir de la buvette, de proposer une partie de cartes ou de mettre son cheval en vente, on supposa qu'il cherchait quelqu'un, et chacun interrogea avec inquiétude sa conscience, se demandant s'il avait jamais offensé le chef de Fat Pocket. Tous gardèrent un silence respectueux, tandis que le nouveau venu parcourait la crique et examinait avec soin ceux qu'il ne connaissait pas. Tous se sentirent soulagés lorsque le cavalier sauta en selle et disparut derrière une colline dans la direction de Sonora.

Buffle jugea à propos de passer le dimanche à Sonora. Ce n'est pas qu'il fût trop pieux pour voyager ce jour-là ; mais Sonora avait déjà pris les proportions d'une ville et le dimanche les oisifs des environs s'y réunissaient afin de se livrer à des études comparatives chez divers débitants de boissons beaucoup moins salutaires que le liquide contenu dans la dame-jeanne dont nous avons parlé. Buffle se mit à errer comme une âme en peine de buvette en buvette. A deux ou trois reprises il s'imagina avoir trouvé son homme en voyant un buveur qui

portait une bague sur le médius de la main gauche ; il s'approchait vivement ; puis, lorsqu'il s'apercevait que ce n'était pas celui qu'il cherchait, il l'accablait d'injures et l'invitait ensuite à boire. Il interrogea en véritable juge d'instruction ses amis les taverniers. Ces messieurs, si disposés qu'ils fussent à obliger une excellente pratique, ne se rappelaient pas avoir jamais vu le personnage qu'on leur décrivait.

II.

Pendant que Buffle commençait ainsi ses recherches, Mme Berryn, installée dans la cabane, n'avait pas à se plaindre. A peine le maître du logis eut-il quitté le camp, qu'elle entendit frapper à la porte. Elle s'empressa d'aller ouvrir et un homme lui tendit une poêle à frire. Le visiteur dit, sans autre préambule : « Celle de Buffle n'a plus de manche, » et disparut avant qu'elle eût eu le temps de le remercier.

Au point du jour elle fut réveillée en sursaut par un grand fracas. Lorsqu'elle regarda par la fenêtre elle aperçut une quantité de bûches dont un inconnu venait de lui faire hommage. Chaque matin elle trouva au même endroit une nouvelle provision de combustible. On ne s'en tint pas là. Presque tou-

jours l'amas de bois était décoré d'autres offrandes plus ou moins utiles : légumes, couteaux, fourchettes, viande fraîche, viande salée, couvertures, fil, aiguilles, petits paquets de poudre d'or, et des...

Oui, et des revolvers. Pourquoi pas ? Plus on est faible, plus une arme à feu est nécessaire. Grâce au nombre des pistolets qui furent déposés non loin de la cabane de Buffle, Fat Pocket devint presque paisible. Chaque citoyen du camp se flattait de posséder le meilleur revolver qu'un armurier eût jamais fabriqué et il espérait obtenir la préférence ; mais Mme Berryn se montra trop prudente pour toucher à ces dangereux cadeaux et il fallut se résigner à les reprendre.

Le vieux Griffe, qui demeurait au fond de la crique, sans autre commensal qu'un affreux bouledogue, eut une idée encore plus malencontreuse. Il emmena un soir son fidèle ami et l'attacha à peu de distance de la cabane de Buffle. Comme la nuit était très sombre, l'animal ne put aboyer à la lune. Néanmoins, décidé à bien remplir son rôle de gardien, il poussa pendant deux heures des hurlements lugubres ; enfin, à la grande joie de Mme Berryn, il parvint à rompre sa chaîne et retourna chez son maître.

Puis Rouget, le joueur peu scrupuleux auquel l'as supplémentaire avait failli porter malheur, quitta

tout à coup le camp. Son départ donna lieu à une foule d'hypothèses et à de nombreux paris. Au moment où deux amis, dont l'un soutenait que Rouget était allé voler une mule, tandis que le second affirmait qu'il avait dû se noyer dans la crique après s'être grisé, allaient résoudre le problème à coups de pistolet, ils furent obligés d'avouer qu'ils se trompaient l'un et l'autre. Au lieu d'échanger une balle ils s'invitèrent à boire en voyant Rouget rentrer au bercail chargé d'un paquet dont il était impossible de deviner le contenu. Le mystère fut éclairci le lendemain, lorsque l'on sut que Mme Berryn avait remplacé sa vaisselle d'étain par des tasses et des assiettes de porcelaine.

Mugg, l'ex-père de famille, se distingua aussi. Il fit une courte absence et un beau matin il revint avec une scie à main, une varlope et un ballot moins volumineux que celui de Rouget. Diverses rognures de toile, de coton, de flanelle que le vent éparpilla devant le logis de Mme Berryn révélèrent bientôt à Fat Pocket le contenu du second ballot. Mais pourquoi Mugg renonçait-il à utiliser sa pioche et sa sébille ? Pourquoi sa porte, au lieu de rester entr'ouverte comme celle de ses voisins, demeurait-elle constamment fermée? Pourquoi les visiteurs, qui n'étaient admis qu'après avoir entendu une clef grincer dans la serrure, trouvaient-ils le parquet jonché de co-

peaux? Pourquoi priait-on les curieux de se mêler de leurs affaires ou d'aller au diable, lorsqu'ils interrogeaient leur hôte? Ce sont là des problèmes que Fat Pocket s'efforça en vain de résoudre.

Enfin, quelqu'un se rappela que Mugg maudissait souvent le crible dont se servaient les laveurs d'or de la crique et opina qu'il travaillait à une machine de son invention.

III.

Cependant Buffle poursuivait ses recherches avec une ardeur infatigable, ainsi que son cheval l'aurait certifié, pour peu qu'il lui eût été permis d'exprimer une opinion à ce sujet. Partout où il se montrait, on se demandait ce que le nommé Berryn avait pu lui faire et on offrait de parier qu'un fabricant de cercueils ne tarderait pas à bénir Buffle.

Un soir, vers l'heure du crépuscule, le cheval de Buffle arriva au galop à l'entrée du camp de Deadlock, et le cavalier, hélant le premier individu qu'il rencontra, lui demanda :

— De quel côté est la buvette?

— Je n'en sais rien, répondit l'homme qu'il interpellait.

— Allons, pas de mauvaises plaisanteries, dit Buffle d'une voix indignée.

— Je vous répète que je n'en sais rien ; je ne bois pas.

— Celle-là est trop forte ! s'écria Buffle, furieux de ce qu'il regardait comme le plus gros mensonge qu'un mineur eût jamais prononcé. Je vais t'apprendre à te moquer de moi !

Et il tira son pistolet de sa poche. L'autre, comprenant le danger, s'élança avec l'agilité d'un chat, saisit l'arme et la jeta par terre. L'instant d'après, une poigne solide le tenait par la gorge, et une seconde plus tard, le cheval s'étant effrayé, Buffle trouvait dans sa main un lambeau de flanelle rouge, une chaîne et un médaillon, tandis que son adversaire roulait sur le sol.

— Enfin ! dit Buffle, convaincu qu'il avait découvert le mari de Mme Berryn.

Mais sa joie fit bientôt place à une émotion moins agréable. Son antagoniste se releva, ramassa le pistolet, ajusta le cavalier et s'écria d'une voix qui tremblait de colère :

— Rendez-moi tout de suite ce médaillon, ou, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, je le reprendrai dans la main d'un mort.

La présence d'esprit n'est jamais plus utile à un homme que lorsque sa tête sert de cible, et Buffle sut conserver son sang-froid.

— Mon ami, dit-il, je ne suis pas un voleur ; si

j'ai quelque chose à vous, vous pourrez rentrer en possession de votre bien en décrivant l'objet que vous réclamez. Il ne fait pas assez clair ici pour que je juge de l'exactitude de votre description. Nous allons donc gagner l'endroit où j'aperçois de la lumière. Le cheval ira au pas et vous me tiendrez en joue d'aussi près qu'il vous plaira. Ça me paraît juste, hein ?

— Soit, répliqua l'autre. Je n'ai aucune envie de vous tuer ; seulement, si vous cherchez à vous échapper, je lâche la détente ! Vous voilà prévenu.

Le trajet s'accomplit en moins de cinq minutes ; mais il parut beaucoup plus long à Buffle, qui savait que son arme chérie possédait un ressort d'une délicatesse extrême. Il eut le loisir de jeter un regard rétrospectif sur toute sa vie passée avant d'arriver à proximité de la lumière dont il avait parlé. Cette lumière éclairait la grande salle de la buvette dont la position topographique avait provoqué la querelle. La salle se trouvait pleine de monde, la porte était ouverte, et un bourdonnement de surprise, suivi d'une foule d'exclamations plus énergiques qu'élégantes, s'éleva lorsque l'on vit s'avancer vers le comptoir un grand gaillard accompagné d'une personne d'une taille peu redoutable qui le tenait en joue.

— Messieurs, dit Buffle, l'individu que voilà

prétend que je me suis emparé d'un objet qui lui appartient, et nous venons régler cette petite affaire. Voyons, mon bonhomme, qu'est-ce que vous réclamez ?

— Une chaîne et un médaillon, répondit avec colère le bonhomme. Le diable vous étouffe, je les vois dans votre main !

— Tout le monde peut les voir, riposta Buffle avec le plus grand calme. Cela ne prouve rien.

— Le médaillon renferme un portrait et cette inscription : « Louise à Allan ». Regardez vite ou je tire.

Buffle ouvrit le médaillon sans se presser et reconnut le portrait de Mme Berryn.

— Vous avez raison, dit-il. Je vous rends votre bien. A présent, je suis prêt à vous adresser des excuses, ou à boire, ou à me battre, à votre choix. Ou bien encore, si vous aimez mieux, je vous ferai des excuses, nous boirons et nous nous battrons.

— Je me déclare satisfait et je ne tiens pas à me battre, répliqua Berryn. Reprenez votre pistolet.

— J'aime autant ça, car j'ai une soif d'enfer. Messieurs, nommez votre poison.

— Buffle, dit à voix basse le propriétaire de la buvette, il est plus petit que toi.

— Je le sais, mon vieux, aussi je le laisse tran-

quille ; je ne le forcerai pas à se rafraîchir, puisqu'il a eu le toupet de m'affirmer qu'il ne boit pas.

Les buveurs, qui s'étaient tenus à une distance respectueuse, s'empressèrent de se rapprocher du comptoir.

— Le fait est, dit le cabaretier, que c'est la première fois qu'il entre ici... Bon ! le voilà qui nous brûle la politesse.

Buffle avala d'un trait son poison, se retourna, écarta ses invités à coups de coude et s'élança vers la porte ; comme les autres se disposaient à le suivre, il ajouta d'un ton impérieux :

— Restez là ! J'ai à causer avec monsieur.

Personne n'osa désobéir. Il rejoignit Berryn et, lui posant la main sur l'épaule, demanda d'un ton amical :

— Ah çà, que diable faites-vous ici, lorsqu'une dame comme celle-là vous attend ?

— Elle ne se soucie pas de me revoir, répliqua tristement Berryn.

— Qu'en savez-vous ? Avec un peu de bonne volonté on finit toujours par s'entendre. Pourquoi n'essayez-vous pas ?

— Parce que je n'ai plus d'argent. Depuis que je l'ai quittée, rien ne me réussit ; j'ai fait naufrage, j'ai tout perdu.

— Peuh ! un naufrage ! interrompit Buffle. J'en ai

vu bien d'autres ! Tenez, je vais remettre des atouts dans votre jeu. Je vous ramène à mon camp, où vous trouverez... où l'on vous donnera assez de poudre d'or pour vous remettre à flot et retourner chez vous. C'est entendu ? Rentrons un instant, j'ai oublié de régler mon compte.

Ils regagnèrent la buvette et Buffle vit que son compagnon le regardait d'un air surpris, sinon soupçonneux.

— Peut-être quelqu'un voudra-t-il bien apprendre mon nom à ce gentleman? dit-il.

— Buffle ! crièrent en chœur une vingtaine de voix.

— Bon ! Les mêmes individus voudront peut-être bien lui dire si je manque à ma parole ?

— Jamais ! répéta un chœur encore plus nombreux.

— Bon ! Maintenant quelqu'un voudra bien me vendre un cheval, sans quoi je serai obligé de voler le meilleur qui tombera sous ma main.

Trois ou quatre habitués de la buvette invitèrent Buffle à examiner leurs bêtes qui se trouvaient attachées près de la porte. Il se hâta de faire un choix, paya la somme convenue, régla son compte avec le tavernier, puis sauta sur son cheval, tandis que Berryn se mettait aussi en selle, et les deux amis de fraîche date partirent.

IV.

Un beau matin, avant de se mettre au travail, les habitants de Fat Pocket venaient, selon leur coutume, de se réunir à la buvette. Il était encore trop tôt pour jouer aux cartes ou pour se battre, et du reste les mineurs semblaient peu disposés à se livrer à leurs divertissements habituels. Ils causaient sans animation ; ils vidaient leurs verres sans entrain, bien que l'on eût proposé à plusieurs reprises un toast qu'ils avaient accueilli avec enthousiasme : « La dame et son mioche ! » La dame se portait à merveille ; mais le mioche causait à sa mère des inquiétudes que tout Fat Pocket partageait. Mugg avait même entrepris la veille un nouveau voyage dans les environs afin d'amener au camp un jeune mineur qui passait pour avoir étudié la médecine, et une vieille Irlandaise qui se vantait de composer des tisanes d'un effet infaillible. On ne savait pas encore s'il était parvenu à s'assurer les services de ces deux personnages, et voilà pourquoi la réunion manquait de gaieté.

A la suite d'un des toasts mentionnés ci-dessus, quelqu'un se mit à parler de l'invention de Mugg. Chaque hypothèse à laquelle on se livra donna naturellement lieu à des paris qui prouvèrent que l'on

n'était pas certain, après tout, qu'il s'agît d'un instrument à l'usage des mineurs. Soudain Rouget, qui se tenait appuyé contre la porte ouverte, le regard tourné vers le domicile de l'inventeur supposé, s'écria :

— Mugg est de retour, garçons. Il a fabriqué une machine à bascule ; mais ce n'est pas un crible.

Les autres se pressèrent à l'entrée de la buvette et aperçurent Mugg qui se dirigeait vers la cabane occupée par M[me] Berryn. Il portait sur l'épaule un berceau de bois blanc dont la légèreté aurait fait honneur à un menuisier de New-York. Au moment où il venait de déposer son fardeau, la porte s'ouvrit pour livrer passage à un jeune homme dont la mise débraillée n'annonçait nullement un docteur et à la vieille Irlandaise à laquelle s'adressaient de préférence tous les malades de Fat Pocket. Après avoir échangé quelques paroles avec ces autorités médicales, Mugg jeta son chapeau en l'air, le rattrapa et s'élança au pas de course sur le sentier qui menait à la buvette. Sans répondre aux questions qu'on lui adressa, il marcha droit au comptoir, en bousculant les curieux. Quand il vit que les verres étaient pleins et les bras levés, il dit :

— Le mioche va bien — une simple colique. Hourra !

Cette fois on but avec enthousiasme. Il est même

probable que l'on aurait récidivé, si Rouget n'avait point poussé une exclamation qui attira tout le monde dehors.

Buffle et un second cavalier venaient d'apparaître au sommet d'une colline, sur un sentier qui menait à la buvette. La bande s'apprêtait à aller à leur rencontre, lorsque Buffle, désireux sans doute de réserver à son ami le plaisir d'une surprise, retint sa monture et leva son pistolet. Les mineurs comprirent l'avis. Dès qu'ils furent rentrés dans la taverne, Rouget se dépêcha de fermer la porte et de tirer les volets. Buffle se mit aussitôt en route.

— Nous descendrons là ; vous voyez mon palais, dit-il au bout d'une minute ou deux en allongeant le bras.

— Cette cabane dont le toit est orné de deux petits tonneaux posés l'un sur l'autre ? demanda Berryn.

— Oui, c'est la meilleure cheminée du pays, répliqua le propriétaire du ton satisfait d'un architecte fier de son œuvre. Vous pourrez entrer sans m'attendre. Le temps de desseller les chevaux et je vous rejoins.

Arrivés en face de la maison, les cavaliers s'arrêtèrent. La porte était ouverte et un cri d'enfant fit tressaillir Berryn.

— Tiens, dit-il, je ne vous savais pas père de
ımille, Buffle ?

— Non ? Est-ce que j'ai oublié de vous parler de
a ? répliqua Buffle. Nous voilà arrivés. Attachez
otre bride à ce poteau et entrez. Une femme et un
nfant ne vous font pas peur, je suppose ?

Berryn eut à peine franchi le seuil, que son hôte,
u lieu de descendre à son tour et de desseller les
hevaux, remonta au galop la colline jusqu'à la bu-
ette, où son premier soin fut de se désaltérer lon-
uement. Enfin, après avoir calmé sa soif, le chef de
at Pocket hocha la tête en regardant du côté de sa
abane et dit :

— Je n'aime pas les scènes et je me suis arrangé
e façon à le laisser seul avec sa femme.

— Vous vous trompez, répliqua Rouget. Le doc-
eur est encore là.

— Le docteur ? répéta Buffle, qui lâcha son verre.
)uel docteur ? Elle est donc malade ?

— Non, répondit Rouget. Une fausse alerte.
erryn junior s'est simplement donné une indiges-
ion de lait.

— Dieu merci !

Il arrivait fort souvent à Buffle d'invoquer le bon
)ieu ; mais depuis l'époque où il récitait son caté-
hisme il avait cessé de l'invoquer d'une façon aussi
ouable.

Au même instant la porte s'ouvrit et Allan Berryn entra. Il eut bien vite découvert Buffle qui cherchait à se cacher derrière la masse des buveurs.

— Buffle, dit-il en lui saisissant la main, vous...

Bien qu'Allan Berryn eût achevé ses études à l'université de Harvard, où il avait remporté plus d'un prix d'élocution, il dut s'arrêter court après avoir prononcé ces deux mots. Le reste de la phrase demeura au fond de son gosier. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai de n'avoir pas débité une belle période ronflante. Son silence fut certes aussi éloquent que certains discours de nos grands avocats. Il se tira d'ailleurs d'embarras en serrant Buffle dans ses bras et en battant aussitôt en retraite.

— Je croyais qu'il n'y avait qu'un ours pour étouffer ainsi les gens, dit Buffle après s'être secoué. Ce monsieur a les bras solides, je vous le garantis. Par malheur il ne veut ni boire, ni jouer, ni jurer, ni se battre. Je vous demande un peu ce qu'il deviendrait ici, avec une femme et un enfant sur les bras. Nous allons donc le renvoyer chez lui. Mais pour ça il faut de l'argent et voici ma cotisation.

A ces mots, il répandit sur le comptoir le contenu d'un sac de cuir rempli de poudre d'or.

Des sacs pareils, plus ou moins bien garnis, sortirent de toutes les poches. Les uns furent vidés,

es autres considérablement allégés, grâce aux of-
randes qui tombèrent sur le comptoir.

— Bon ! dit Buffle en fourrant sa grosse main dans
e tas, passe-moi cette boîte à cigares vide. Nous
vons de quoi couvrir les frais. Je les emballerai
emain.

— Non, Buffle, pas demain, dit le docteur, qui
enait d'entrer. La dame s'est évanouie en voyant
on mari. Est-ce qu'il ne vous a pas raconté la
hose? Elle a repris connaissance sans que je m'en
ois mêlé et la joie ne passe pas pour une maladie
langereuse. Le bébé se porte aussi bien que vous
et moi ; mais la mère a besoin de quelques jours de
alme avant de se mettre en route.

— Messieurs, dit le propriétaire de la buvette,
on ne boira plus ici ce matin, et jusqu'à nouvel ordre
es rations seront comptées. De cette façon, il n'y
aura pas de tapage — autrement un coup de feu est
bientôt parti, et cela pourrait effrayer la dame. Vous
vous rattraperez plus tard.

Personne ne jura, personne ne se révolta ; on
voulut même indemniser le tavernier de la perte
qu'il s'imposait ; mais il se contenta de répéter :

— Vous vous rattraperez plus tard.

V.

Quatre jours plus tard, par une belle après-midi, Buffle, qui passait souvent une heure ou deux avec Berryn sur le tas de bois destiné à entretenir le foyer du jeune ménage, fut aperçu se dirigeant vers la buvette. Ce n'était pas là un spectacle bien extraordinaire, il s'en faut de beaucoup ; mais un objet peu volumineux qu'il serrait contre sa poitrine excita la curiosité des buveurs. Le paquet, quoique léger, semblait exiger l'emploi de ses deux bras et toute son attention.

— Que nous apporte-t-il là ? demanda le tavernier.

— Parbleu, je ne me trompe pas, c'est le mioche ! s'écria Mugg.

C'était le mioche. On ne tarda pas à distinguer un petit visage rose, une bouche souriante, deux grands yeux bleus, une tête couverte d'un duvet blond et une menotte potelée qui s'accrochait ferme à la barbe de Buffle.

— Voyez donc comme il tire ! dit Rouget. Il n'y va pas de main morte !

— Est-ce qu'ils n'ont jamais plus de nez que ça pour commencer ? demanda un autre.

— Otez donc vos pipes de vos bouches, cria Buf-

e, qui était arrivé au haut du sentier. Vous allez le
ire tousser.

— Laisse-moi le tenir une minute, dit Mugg
'une voix qui ne ressemblait pas à sa voix ordi-
aire. N'ayez pas peur, ça me connaît, ajouta-t-il
près s'être emparé du bébé, qu'il embrassa une
ouzaine de fois. Là, tu peux le reprendre main-
enant. Alors c'est décidé, je retourne chez moi.
n me cherche là-bas à cause d'un coup de cou-
eau que j'ai donné à un imbécile qui se mo-
uait de moi. Tant pis ! Il faut que j'embrasse
nes mioches, quand toute la police du pays serait
mes trousses.

— Je pars aussi, dit Buffle. Il y a du côté de l'Est
es curieux prêts à me mettre la main au collet
our une histoire du même genre ; mais ma barbe
poussé depuis que j'ai quitté l'Etat de Vermont
t personne ne me reconnaîtra. Berryn a des terres
ar là ; il croit que je ferai un bon fermier, et j'ai
romis d'essayer.

— Hum ! dit le cabaretier, ils viennent d'in-
erdire la vente des liqueurs fortes dans le Ver-
mont.

— Oui, reprit un autre, et par-dessus le marché
ls ont voté une nouvelle loi qui défend de porter
des armes à feu.

— Je sais, répliqua Buffle. C'est diantrement

raide, je l'avoue ; mais lorsqu'on veut se garer, le plus sûr est peut-être de prendre un chemin où il ne passe pas de voitures.

Il repoussa du geste le verre qu'on lui tendait, fit deux ou trois pas vers la porte, s'arrêta comme s'il avait encore quelque chose à dire, se remit en marche, hésita de nouveau, feignit de s'indigner contre le bébé, rougit autant qu'il était capable de rougir, franchit le seuil, ferma la porte, l'entre-bâilla de façon à ne laisser voir que le bout de son nez et, soulevant à bras tendus son léger fardeau, cria de toute la force de ses poumons :

— Il se nomme Allan Buffle Berryn. Allan *Buffle* Berryn !

Puis il s'éloigna au pas de course pour ramener au bercail son futur filleul.

VI.

Le mardi suivant, au point du jour, une procession se forma à Fat Pocket. Deux chevaux, dont l'un portait une selle de femme, furent amenés devant le logis où s'était passée la première scène de ce récit. Mme Berryn et son mari montèrent sur leurs coursiers. Buffle et Mugg ne tardèrent pas à les rejoindre.

La veille, bien des chevaux, bien des mules avaient

mystérieusement disparu dans les environs ; car chaque citoyen du camp se croyait tenu de figurer dans l'escorte qui devait accompagner les Berryn jusqu'à la fourche.

L'avant-garde était déjà en marche et les voyageurs allaient partir à leur tour, lorsque Buffle mit tout à coup pied à terre.

— Attendez-moi, dit-il en entrant dans son ancienne cabane. Ça ne sera pas long.

En effet, il revint au bout de deux minutes ; quand il rouvrit la porte et reparut, un nuage de fumée l'accompagna.

— A la bonne heure ! dit-il tandis que des flammes s'échappaient du toit. Aucun chenapan de mineur ne se grisera dans cette cabane-là. C'est tout ce que je voulais.

La caravane s'éloigna, le bébé dans les bras de son père.

On gagna sain et sauf la fourche, où les quatre voyageurs trouvèrent des places dans la malle-poste. De cordiales poignées de main furent échangées, puis la diligence s'ébranla. Rouget, qui ne possédait pourtant qu'une seule paire de chaussures, s'assit par terre et retira un de ses souliers qu'il lança après la voiture, dès qu'elle se fut mise en route.

C'est là un procédé qui, d'après une superstition

irlandaise, doit porter bonheur à ceux auxquels on adresse ce genre d'adieu.

Au moment où la malle-poste allait disparaître derrière un coude du chemin, à peu de distance du relai, le rideau du fond fut soulevé ; la tête d'un bébé se montra entre un chapeau blanc et une barbe jaune, et une voix familière cria :

— Allan *Buffle* Berryn !

LE CAPITAINE SAM

— Il n'y a rien à faire avec lui, je le crains, si ce n'est l'exhorter sans relâche et garder la foi.

La veuve Simmons, qui s'exprimait ainsi, bien que personne ne fût là pour l'entendre, tenait une pension bourgeoise dans une ville située sur les bords de l'Ohio. Quant à l'individu qu'il s'agissait d'exhorter sans relâche, c'était le capitaine Sam Toppie. Mme Simmons ne manquait jamais de locataires; cependant aucun d'eux ne l'intéressait au même degré que le capitaine de *la Reine-Anne*, et pour rien au monde elle n'aurait consenti à louer à un autre la chambre qu'il occupait de préférence. Malgré ses défauts — qui donc n'en a pas? — il se montrait si gai, si franc, si généreux, que depuis longtemps sa vieille hôtesse en avait fait son Benjamin, un Benjamin barbu de trente ans qui n'écoutait pas sans impatience les conseils maternels qu'on lui prodiguait.

Une seule chose gâtait la joie qu'elle éprouvait à revoir son locataire favori. Il laissait beaucoup à

désirer sous le rapport de la piété. Sans se poser en libre penseur — les gens habitués à braver le danger tombent rarement dans ce travers — il n'aimait ni les sermons ni les conversations édifiantes. Bref, Mme Simmons était une méthodiste dévote et convaincue, tandis que maître Sam Toppie... eh bien, c'était un brave marin auquel la digne veuve reprochait de cacher sa lumière sous le boisseau et de se préoccuper bien moins du salut de son âme que de celui de son navire.

Les patrons des steamers de l'Ohio sont tenus en haute estime par les armateurs et les taverniers. Les journaux américains leur décernent des éloges mérités; mais, pour une raison ou pour une autre, les feuilles religieuses se dispensent de parler d'eux, et je ne sache pas que l'on ait songé à organiser une mission spéciale chargée de les convertir.

Le capitaine Sam pouvait néanmoins passer pour un échantillon assez recommandable de la classe en question. Outre les qualités que j'ai déjà énumérées, il possédait d'autres mérites. Beau garçon, serviable, intelligent, probe, actif, il était aimé de tous ceux qui le connaissaient. Par malheur, lorsqu'un accès de colère l'emportait, ce qui arrivait souvent, il jurait comme un païen, et à peine son pied foulait-il le plancher des vaches, qu'il se dé-

dommageait avec trop d'abandon de la sobriété relative que ses devoirs professionnels lui avaient imposée à bord de son navire.

Mme Simmons — j'emprunte son expression — « luttait pour lui », ne désespérant même pas lorsqu'il s'oubliait au point de fredonner le dimanche un air profane. Jusqu'à présent, ainsi que le constate l'exclamation que je viens d'enregistrer, ses efforts avaient été vains. Le soir, quand le capitaine rentrait tard, il jurait contre le trou de la serrure, qu'il accusait d'avoir changé de place, et il avait des difficultés avec le grand porte-parapluies qui ornait le vestibule, avec les marches de l'escalier ou avec la rampe.

Ce fut en soupirant que la bonne dame se rappela certain jour de Noël où elle lui avait présenté, en guise d'étrennes, une Bible richement reliée et qui portait sur l'un des plats un nom gravé en lettres d'or. Le capitaine avait été si ravi qu'il s'était empressé, dès le lendemain, de déposer le précieux volume au fond du coffre le plus solide de *la Reine-Anne*. En apprenant quelle importance il attachait à ce cadeau, Mme Simmons avait hoché la tête et levé les yeux au ciel ; puis, sans se laisser décourager, elle avait promis à son locataire une Bible qui ne serait pas trop belle pour être lue tous les jours.

— Tous les jours, madame Simmons ? Vous n'y pensez pas ! Je trouve à peine le temps de parcourir le bulletin maritime pour voir quels navires sont arrivés ou repartis.

— Ah ! capitaine, il faudrait songer à autre chose. Hélas ! Israël est maintenant comme un vaisseau dont on ne se soucie point !

Son interlocuteur n'avait pas compris le reproche renfermé dans cette citation biblique, à en juger par sa réponse :

— Je ne devine pas à quel vaisseau vous faites allusion, maman Simmons ; je vous assure que je me soucie fort de *la Reine-Anne*. Il n'y a pas sur l'Ohio un vapeur capable de lutter de vitesse avec elle. *Le Nénuphar* a essayé le mois dernier, et sa chaudière a éclaté.

— Je connais cette histoire ; vous me l'avez racontée dix fois... Voyons, n'éprouvez-vous pas le besoin d'un changement ?

— Moi ? allons donc ! je ne céderais pas *la Reine-Anne* pour devenir président de la république !

— Je parle de votre âme...

— Que le diable emporte...

— Oh, capitaine !

— Pardon, madame, ce n'est pas à vous que je m'adressais, mais à Jenny, qui a oublié de m'acheter du tabac, ainsi que je le lui avais recom-

mandé. Il faut que j'aille en chercher moi-même.

Cet échec, qui n'était pas le premier qu'elle eût subi, n'avait pas décidé Mme Simmons à renoncer à sa louable tentative. Au contraire, elle avait profité de la fuite du capitaine pour poser à côté du pot à tabac vide un opuscule intitulé : *Entassez dans la fournaise les charbons ardents*. Peine perdue ! Celui auquel la brochure était destinée, s'imaginant qu'elle contenait un traité à l'usage des chauffeurs, en fit hommage à son mécanicien en chef.

Ce dernier, qui aurait imité son collègue du *Nénuphar* plutôt que de se laisser distancer sur l'Ohio, n'avait nul besoin qu'on lui conseillât d'entasser le combustible dans son foyer. Aussi *la Reine-Anne* exigeait-elle de fréquentes réparations, qui condamnaient le capitaine à faire sous le toit de Mme Simmons d'assez longs séjours dont cette dame cherchait en vain à tirer profit. M. Sam Toppie, selon son habitude, se montrait gai, obligeant, généreux, rien de plus. Jamais on ne s'adressait en vain à lui pour une œuvre de charité ; à son départ, jamais il ne refusait de transporter en franchise les prédicateurs qu'on lui présentait, et le dimanche il escortait volontiers sa vieille hôtesse jusqu'à l'église… mais il s'arrêtait à la porte.

Un jour l'église fut frappée de la foudre, et l'on organisa une quête afin de réparer les dégâts.

M. Toppie se trouvait là le matin où un des marguilliers se présenta avec sa liste de souscription. Notre brave marin s'inscrivit sans hésiter pour une somme de cinquante dollars. Quoiqu'il condamnât en termes fort durs la mesquinerie de certaines personnes pieuses dont le nom figurait sur la liste et que son langage fût de nature à choquer un marguillier, M[me] Simmons demeura persuadée qu'il entrait dans la bonne voie.

Enfin, une grosse avarie obligea *la Reine-Anne* à interrompre le cours de ses voyages pendant une semaine ou deux et le capitaine vint s'installer dans la pension bourgeoise. Cette fois, loin de se plaindre, il parut supporter l'épreuve avec une résignation vraiment chrétienne. Le cocher qui l'amenait réclama le double du prix de la course, et M. Toppie ne jura pas. Jenny, plus empressée qu'adroite, laissa tomber la malle du voyageur, et le voyageur ne jura pas. M[me] Simmons, le contemplant à travers ses lunettes, s'aperçut aussitôt qu'il était arrivé quelque chose d'inusité. Se pouvait-il...? Oh! s'il avait dépouillé le vieil homme, qui est le péché! Elle brûlait de l'interroger; et pourtant, avec la délicatesse instinctive des femmes, elle résolut de se renseigner sans lui adresser une question directe.

— Je ne vous demanderai pas si vous avez fait

un bon voyage, cela se voit à votre physionomie, lui dit-elle.

— Un voyage numéro un! Une masse de passagers ! Malgré notre chargement complet, nous avons devancé *la Cité-de-Berlin*, qui revenait à vide. Nous avons failli la couler; mais, grâce aux règlements maritimes, c'est elle qui payera nos avaries. Tout a bien marché.

— Et la santé ?

— Je ne me suis jamais mieux porté, grâce au ciel.

— Grâce au ciel ! répéta la vieille dame en se retirant. Il y vient! réjouis-toi, mon cœur!

Cette pieuse exclamation fut suivie d'une hymne chantée sans trop de respect pour la mesure et qui fut interrompue par un coup frappé à la porte du salon où se tenait la chanteuse.

— Entrez! cria-t-elle.

Le capitaine Sam entra. Il tenait à la main une gourde d'assez belle dimension, qu'il posa sur la table en disant :

— Ce flacon vous sera peut-être utile dans la cuisine. Il ne me sert plus, car j'ai juré de ne plus boire.

Avant que Mme Simmons eût eu le temps de se remettre de sa surprise, il s'était éloigné. La digne dame, incapable de réprimer davantage sa curiosité, courut à la porte.

— Capitaine !

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? demanda ce dernier, qui revint sur ses pas.

— Capitaine, reprit Mme Simmons d'un ton à la fois solennel et insinuant, le Seigneur vous a-t-il envoyé un de ses anges ?

Sans paraître étonné de cette question, le capitaine répliqua d'une voix ferme :

— Oui.

Puis il tourna brusquement sur ses talons et regagna sa chambre.

— Allons, se dit Mme Simmons, il ne faut pas tourmenter une âme dont la foi est encore faible ; mais je ne serai pas satisfaite tant qu'il ne m'aura pas raconté ses impressions. Quelle joie, lorsque l'on apprendra cette nouvelle !

En effet, à la réunion du soir, les fidèles se réjouirent sincèrement. C'était la première fois qu'ils entendaient annoncer la conversion d'un capitaine de steamer.

A son retour du meeting, Mme Simmons trouva d'autres preuves du changement opéré chez son hôte. Il était déjà dans sa chambre à neuf heures du soir ! Elle le connaissait depuis plus de cinq ans et elle savait qu'à moins d'être malade, il lui arrivait rarement de rentrer avant que minuit eût sonné. Et il se portait à merveille. Le doute n'était pas

permis ; à travers la porte entrebâillée, elle l'avait vu en train de bourrer sa pipe et sifflant avec un entrain qui annonçait une conscience tranquille.

Elle aurait préféré un air différent, car celui qu'elle venait d'entendre ne s'adaptait aux paroles d'aucun cantique qu'elle connût. Après tout, pensa-t-elle charitablement, on le chante peut-être dans quelque église de Cincinnati.

— Capitaine, demanda-t-elle le lendemain à son pensionnaire, qui s'était attardé dans la salle à manger, votre âme est-elle en paix ?

— Parbleu ! répliqua M. Toppie, je me sens aussi paisible qu'un chat qui a croqué une demi-douzaine de souris.

La comparaison ne sembla pas heureuse à la vieille dame ; mais elle se rappela qu'elle avait affaire à un converti de fraîche date et que le langage de la piété ne s'acquiert pas d'un jour à l'autre. Elle se contenta donc de répondre :

— Puisse-t-il en être toujours ainsi ! telle est ma fervente prière.

— Amen à cela, répliqua d'un ton cordial le capitaine, qui mit un tel empressement à s'éloigner, qu'il renversa deux chaises avant de disparaître.

Pendant une semaine Mme Simmons vécut dans un état de béatitude qu'ignorent en général les maîtresses de table d'hôte, lesquelles se préoccu-

pent beaucoup plus de l'appétit d'un commensal que de ses opinions religieuses ou politiques. Son Benjamin, il est vrai, coupait court à tout entretien qui menaçait de prendre une tournure édifiante ; mais il menait une existence si exemplaire ! Dès qu'elle se trouvait seule, que ce fût dans la cuisine, dans le salon ou dans la salle à manger, elle élevait la voix pour adresser au ciel des actions de grâces. Lorsque arrivait le jour fatal de la blanchisseuse, elle chantait en comptant le linge ; tandis qu'elle pétrissait son excellent pain de ménage, elle entonnait une hymne dont ses poings marquaient la mesure dans la pâte molle. Que lui importait la chaleur des fourneaux, puisque le commandant de *la Reine-Anne* semblait assuré contre les flammes éternelles ?

Quel changement s'était opéré en lui ! Les servantes auraient pu laisser au bas de l'escalier un baquet plein d'eau ou un seau de charbon sans que ces obstacles eussent gêné le moins du monde la marche du capitaine. Le capitaine ne buvait plus. Il ne jurait qu'à de rares intervalles. Si son langage n'était pas précisément religieux, on n'était plus obligé de se boucher les oreilles chaque fois qu'il se mettait en colère. Il passait presque toutes ses soirées à la maison, si bien que sa lampe consumait en une semaine plus d'huile qu'elle n'en consumait

naguère en un mois. Ai-je besoin de dire que la digne veuve ne se plaignait pas de ce surcroît de dépense ?

Le capitaine rapportait parfois sous son bras un livre qu'il laissait sur sa table et dont Mme Simmons consultait le titre, moins par curiosité que dans l'espoir d'y trouver la confirmation de ses chères espérances. Mais les récits des voyageurs dont les aventures semblaient captiver M. Sam Toppie n'avaient pas été écrits par des missionnaires. Elle chercha à leur faire concurrence en leur opposant des ouvrages de piété tirés de sa propre bibliothèque. Le capitaine, loin de témoigner de l'irritation, lui déclara en riant qu'un sermon imprimé l'effrayait beaucoup moins qu'une homélie orale. Elle se figura même, au bout de deux ou trois jours, qu'il avait trouvé dans un de ces volumes un sujet de méditations profitables. Il ouvrait parfois la bouche, comme s'il eût eu une confidence à lui adresser, puis il la refermait sans prononcer une parole. Un beau matin, étant resté seul avec elle dans la salle à manger, il se décida à parler.

— Maman Simmons, dit-il d'un ton sérieux qui contrastait avec sa gaieté habituelle, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Il avait mal choisi son moment. La vieille dame se disposait à serrer dans une armoire son plus

beau compotier. En s'entendant appeler à l'improviste, elle laissa tomber le fragile trésor, qui se brisa sur le parquet.

— Bon, je vous ai effrayée, dit le capitaine.

— Ce n'est rien. Je vous croyais parti.

— Maman Simmons, continua le capitaine avec la même gravité, j'ai résolu de mener un autre genre d'existence.

— C'est ce que j'espérais depuis de longues années, capitaine, répliqua la vieille dame, qui leva les mains au ciel.

— Vraiment? Au fait, cela ne devrait pas m'étonner, car vous avez toujours été comme une mère pour moi, bien que je ne l'aie pas trop mérité. Enfin, mieux vaut tard que jamais. Je me range.

— A la bonne heure! dit Mme Simmons. Persistez!

— C'est bien mon intention. La chose est décidée depuis mon dernier voyage. Je voudrais reculer, que je ne le pourrais pas. D'ailleurs, je n'ai nulle envie de reculer. Pensez donc, j'ai trente ans, et on ne rencontre pas tous les jours un ange...

— Un ange! Il est donc vrai?... Vous me raconterez tout?

— Oui, et vous verrez que je ne vous ai pas trompée, répondit le capitaine.

— Dieu vous bénisse! s'écria la vieille dame, qui

erra avec effusion la main de son pensionnaire. Je avais bien que vous finiriez par là, et cela me rend i heureuse ! Mais vous aurez encore des moments le doute et d'anxiété ; vous passerez encore par de lures épreuves...

— Vous croyez ? demanda le capitaine, dont le isage se rembrunit.

— Certes ; mon expérience me le prouve.

— C'est vrai ; vous m'avez souvent parlé de vos beines... Bah ! ce n'est pas du tout la même chose... Enfin, arrivons au fait. Je repars lundi prochain et 'ai des dispositions à prendre. Votre pasteur m'est ort sympathique. Autant lui qu'un autre. Cela vous lérangerait-il de me conduire chez lui ?

— Me déranger ! Depuis votre dernier voyage, je brûle de vous mettre en rapport avec lui. Je lui en ai déjà parlé et il se réjouira de vous voir.

— Bah ! répliqua le capitaine d'un air intrigué. Vous aviez donc deviné la chose ?

— Je l'ai devinée à dater du jour où vous m'avez remis votre gourde et où vous avez cessé de jurer.

— Au fait, ce sont là des symptômes auxquels on reconnaît un homme qui se range. Puisque le pasteur est averti, la glace sera vite rompue. J'aimerais autant le voir tout de suite, si cela vous est égal.

— Je serai prête en un clin d'œil, dit Mme Simmons, qui s'éloigna à la hâte.

Comme elle jugea que l'occasion l'obligeait à revêtir ses plus beaux atours, son absence dura assez longtemps pour impatienter un peu le capitaine. Lorsqu'il vit reparaître sa vieille amie, parée de sa robe d'alépine (ceci se passait il y a dix ans, mesdames) et de son plus beau chapeau, il fut presque tenté de renoncer à l'accompagner. C'était la première fois que Mme Simmons sortait ainsi vêtue un autre jour que le dimanche, et M. Toppie ne fut nullement flatté de l'attention qu'elle attirait. Tandis qu'il se tenait sur le perron du presbytère, attendant que l'on ouvrît la porte, deux des matelots de *la Reine-Anne* vinrent à passer. Leur surprise fut telle, qu'ils entrèrent dans le cabaret le plus voisin, où ils se grisèrent sans parvenir à s'expliquer ce qui pouvait amener leur commandant chez le pasteur.

Pendant que nos matelots se livraient à une vaine discussion, les visiteurs furent introduits dans le salon, où leur hôte ne tarda pas à les rejoindre. Il les reçut très cordialement et exprima tout le plaisir que lui donnait la démarche du capitaine.

— Pasteur, dit ce dernier, ma digne amie m'a prévenu que vous connaissiez le motif de ma visite. Il ne s'agit plus que de fixer le jour pour arranger l'affaire.

Le révérend gentleman, bien qu'il fût prévenu, ne put réprimer un léger frisson en entendant le mot *affaire* appliqué à des choses saintes ; il répondit néanmoins sans manifester le moindre mécontentement :

— Il me semble que nous ne saurions choisir un meilleur jour que le dimanche. Je me tiendrai donc à votre disposition dimanche prochain, après l'office, auquel j'espère vous voir assister. Permettez-moi d'ajouter qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent que...

— Dimanche, pasteur ? interrompit le capitaine, qui ouvrait de grands yeux... Ah çà, depuis quand se marie-t-on le dimanche ?

— Un mariage ! s'écria le pasteur, qui lança à Mme Simmons un regard interrogateur.

La bonne dame demeura un instant interdite.

— Quoi ! vous ne songiez qu'à vous marier ? dit-elle au capitaine d'un ton de reproche, et elle parut sur le point de fondre en larmes.

— Chère maman Simmons, dit le capitaine en passant le bras autour du cou de sa vieille amie, je pensais que vous aviez compris mes intentions. Je regrette vraiment de vous avoir causé, sans le vouloir, un mécompte. Mais, une chose à la fois. Il est entendu que mon ange logera chez vous. Quand vous la verrez, vous admettrez que j'ai bien choisi

mon guide. Annie est si bonne qu'elle m'a déjà rendu beaucoup meilleur. Elle s'appelle Annie — Annie May — comme mon navire, que j'ai rebaptisé. Là, ne vous chagrinez pas ainsi, et demain je vous montrerai mon steamer remis à neuf, avec le nom d'Annie peint partout où l'on a pu le fourrer.

Le capitaine réussit, non sans peine, à calmer la désolation de la veuve, et, lorsqu'il eut fixé avec le pasteur un autre jour que le dimanche, il la ramena à la pension. Le jeudi suivant, elle assistait, le visage radieux, au mariage de son locataire. Annie May, dès la première entrevue, avait captivé sa nouvelle hôtesse. Mme Simmons possède aujourd'hui, dans la personne de la douce et pieuse orpheline qui est devenue Mme Sam Toppie, une fille adoptive dont l'affection fait la joie de sa vieillesse.

— Personne ne se comporte mieux que votre mari à l'église, lui dit-elle un jour. Il ne boit plus, il ne jure presque plus. Je reconnais que vous avez accompli un prodige en réformant ce mauvais garnement. C'est égal, j'aurais mieux aimé un ange véritable.

— Merci, répliqua le capitaine. On prétend, à tort ou à raison, que les vrais anges ont des ailes, et je ne veux pas qu'Annie s'envole.

LA VILLA MARKSON

I.

Je me nomme Raines — Joseph Raines. Je suis entrepreneur de bâtiments, et comme il ne m'est jamais arrivé de voir mon nom imprimé, sauf sur des factures ou dans des annonces payées, l'occasion me semble bonne pour prévenir le public que personne n'a eu à regretter de s'être adressé à moi. Pour le prix que vous y mettrez, je vous construirai une aussi belle maison que qui que ce soit, et le résultat vous prouvera que ma réputation est méritée. D'autres entrepreneurs en disent autant d'eux-mêmes, je ne l'ignore pas, et peut-être se vantent-ils ; mais il vous suffira, pour reconnaître que mes assertions, à moi, sont fondées, de me demander un devis et de me confier ensuite les travaux.

Du reste, en écrivant le titre de ce véridique récit, je ne songeais pas le moins du monde à me ménager une réclame. Mon intention était tout simplement de raconter mes débuts, ou plutôt un incident de ma vie qui ressemble à un roman. Si j'ai

commencé par faire l'éloge de l'entrepreneur, c'est que je craignais que l'on n'accusât l'écrivain de présomption. Quoique certaines professions se rattachent d'assez près à la littérature, j'avoue, sans fausse humilité, que les maçons ou les charpentiers ne se servent d'aucun outil qui les prépare à bien manier la plume. Je connais pourtant des livres qu'un usage judicieux de la scie ne manquerait pas d'améliorer, pour peu que la scie fût capable de corriger les longueurs esthétiques. Je pourrais aussi citer des ouvrages dont la lecture m'a inspiré le désir d'y donner quelques solides coups de rabot. Il y en a même que j'ai trouvés si obscurs, que j'aurais voulu y ouvrir une croisée ou deux, et d'autres où l'auteur, s'il eût daigné me consulter, aurait établi un ventilateur.

On me pardonnera ces critiques, puisque j'ai reconnu que la place d'un menuisier est devant son établi. On voudra bien se rappeler, d'ailleurs, qu'un homme se sent parfois pris d'une envie irrésistible qui le pousse à employer des outils dont l'usage ne lui est pas familier. C'est là une vérité que m'a démontrée le révérend Josué Buzzle, mon digne pasteur, en m'adressant une douce réprimande un jour que j'offrais de réparer une chaise qui lui venait de son bisaïeul. Au moment où je lui proposai mon aide, il cherchait à la raccommoder lui-même, et, bien qu'il

parût considérer avec une sorte de respect jusqu'aux grains de sciure d'acajou qui lui sautaient aux yeux, il gâchait d'une façon déplorable d'excellents matériaux. Cependant il ne voulut pas me charger de la besogne.

— Merci, Joseph, dit-il. Ce ne serait plus la même chaise, si un autre que moi y touchait.

J'éprouve un scrupule à peu près semblable au sujet de ce récit. Un autre l'écrirait mieux, sans doute ; mais ce ne serait plus la même histoire.

II.

Lorsque j'eus terminé mon apprentissage, les gros bonnets de mon village natal, qui m'avaient pris en amitié, m'engagèrent à ne pas chercher fortune ailleurs, attendu que Bartley se trouvait à proximité d'une grande ville dont les habitants commençaient à faire construire des maisons de campagne dans les environs. Je suivis leur conseil, et je n'eus pas à m'en repentir. Une foule de petits travaux me permirent bientôt de vivre confortablement et de placer à la caisse d'épargne plus d'argent que n'en avait jamais possédé mon pauvre père.

J'appris un jour qu'un M. Markson avait acheté, à l'entrée du village, un lot de terrain sur lequel il se proposait de bâtir une maison. Je m'empressai de

lui écrire que je serais heureux de connaître ses plans et de lui soumettre un devis. Satisfait des renseignements qu'il obtint sur mon compte, il ne tarda pas à me répondre. Ma bonne étoile voulut que mon estimation fût inférieure à celle de tous mes concurrents, y compris mon ancien patron, et mon offre fut acceptée.

L'acheteur du terrain, dès sa première visite, m'adressa tant de questions techniques, que je me demandai si je n'avais pas affaire à un architecte. Pas du tout. C'était un armateur, un de ces gaillards remuants qui tiennent à n'ignorer les secrets d'aucune profession. Moi, je me contente d'être un bon entrepreneur et de savoir mon métier.

Mon devis s'élevait à un assez joli total — 11 300 dollars, en chiffres ronds. M. Markson, toutefois, exigea que les murs eussent deux pouces de plus d'épaisseur, ce qui diminuait un peu mes profits, et je n'osai demander un centime de plus, de peur de laisser échapper l'occasion. J'aurais pu — bien que l'idée ne me vînt pas d'agir aussi malhonnêtement — me rattraper en employant des matériaux d'une qualité inférieure. Ces procédés-là ne sont pas les miens, car j'ai remarqué que, pour les entrepreneurs comme pour les hommes d'Etat, la probité est la meilleure des politiques.

Je me sentis très fier d'avoir obtenu la préférence,

'autant plus que depuis plusieurs années on n'avait as construit à Bartley une maison aussi coûteuse. les amis se montraient tellement désireux de me oir réussir, que j'aurais risqué de perdre la tête si e les avais écoutés. Il m'eût été impossible de les atisfaire, à moins de démolir tous les matins le ravail de la veille. Je me bornai donc à étudier haque soir mes plans, après le départ de mes onseillers. Sans cette sage précaution, je ne serais amais parvenu à achever ma tâche de façon à conenter les deux seules personnes vraiment intéresées — c'est-à-dire M. Markson et moi.

Je ne prétends pas, je l'ai déjà dit, qu'un entrereneur de bâtiments ait le droit de se poser en ritique littéraire. Je me permettrai pourtant de lemander si beaucoup de poètes, anciens ou modernes, ne trouveraient pas dans la construction l'une jolie villa ou d'un château des sujets d'inspiation plus féconds que ceux qui ont séduit certains imeurs renommés.

Pour ma part, je n'ai empiété qu'une seule fois sur le domaine de la poésie, lors de la naissance de mon fils aîné — encore ai-je eu soin de tracer mes imes avec ma main gauche, afin que le rédacteur en chef de *l'Aboyeur de Bartley*, qui les a jugées lignes d'être insérées dans son estimable journal, ne reconnût pas mon écriture.

Ce fut là mon seul essor poétique. J'avoue pourtant qu'autrefois, tout en surveillant mes ouvriers, je songeais à ce qui se passerait sous le toit dont la charpente n'était pas encore posée. Je pensais aux petits êtres aimés qui s'envoleraient, quelle que fût l'épaisseur des murs — à la mort, qui trouverait le moyen de pénétrer à travers ces portes en dépit de leur solidité et des serrures brevetées que je réserve à mes clients — aux sombres accès de tristesse, que la largeur des fenêtres et l'excellence des vitres (mes fournisseurs m'accusent d'être trop difficile sur le choix du verre) ne sauraient dissiper — à ces joies passagères, que l'on dirait trop grandes pour être contenues dans une demeure bâtie par la main des hommes — à ces héros de la vie bourgeoise, dont l'existence reste ignorée et dont les actes de dévouement mériteraient autant d'admiration que les exploits d'un César. Et, tandis que je pensais à tout cela, la maison s'élevait peu à peu.

Aujourd'hui, je ne m'occupe guère que du côté matériel de mon métier. Mais, à l'époque dont je parle, je m'abandonnais sans remords à des rêveries peu pratiques. La villa Markson, étant ma première affaire importante, tenait d'ailleurs mon imagination en éveil. Je m'évertuais à trouver des effets nouveaux, à produire quelque chose d'original. Comme j'avais perdu mes parents et que je

n'étais pas encore marié, mon attention se trouvait complètement absorbée par mon travail, même durant mes courts instants de loisir.

Quel aspect aurait la villa, une fois qu'elle se trouverait achevée ? Quelles vues commanderait-elle ? Mon style architectural serait-il en harmonie avec les arbres centenaires qui avoisinaient la maison ? Quelle teinte donner aux murs, afin que le coup d'œil charmât à la fois ceux qui apercevraient la construction de loin et ceux qui la verraient de près ? Comment, avec un toit d'ardoises, ôter à l'ensemble cet air un peu sombre qui ne convient qu'au genre gothique ? Quel profit devais-je tirer de mon entreprise ? Ce problème-là m'intéressait aussi. Par malheur il ne pouvait être résolu que le jour où, la besogne terminée, je connaîtrais au juste le total de mes déboursés. Nos comptes réglés, M. Markson me recommanderait-il à ses amis ? Les membres de sa famille méritaient-ils la peine que je me donnais pour les bien loger ?

Telles étaient les questions que je m'adressais dès les premiers jours, alors que l'optimisme naturel à mon âge transformait en une douce musique les coups de marteau, le grincement de la scie ou le sifflement du rabot.

M. Markson suivit d'abord avec beaucoup d'intérêt les travaux de construction ; puis bientôt, con-

vaincu sans doute que les matériaux que j'employais ne laissaient rien à désirer comme qualité, il cessa de se montrer aux heures où j'étais habitué à recevoir sa visite. Il me déclara même un matin que, désirant mieux juger de l'effet que produirait la maison dans son cadre de feuillage, il ne voulait la revoir qu'au moment où la toiture serait posée, où l'on s'occuperait des fenêtres, des portes, des parquets — en un mot, des travaux de menuiserie. Sa résolution, je l'avoue, ne me chagrina nullement; car, s'il me prodiguait d'excellents conseils, il était par trop méticuleux et me faisait perdre du temps. Quatre mois s'écoulèrent. Une après-midi, je le prévins que le moment fixé par lui était arrivé, et il me donna rendez-vous à la villa même pour le lendemain matin.

Neuf heures du soir allaient sonner ; j'achevais à peine de souper, lorsque l'idée de plusieurs améliorations de détail me vint à l'esprit. J'avais toutes les ardeurs de la jeunesse et je ne voulus pas me coucher avant de m'être assuré, entre autres choses, de la possibilité d'élargir le perron d'environ deux mètres, de manière à le transformer en une verandah d'où l'on pourrait, les soirs d'été, jouir de la brise et voir le soleil se coucher au loin. Encore une fois, j'avais l'âge heureux où concevoir et exécuter sont tout un. Ne voulant pas entretenir

M. Markson de mon projet, s'il n'était pas réalisable, je m'armai d'un mètre et me mis en route pour la villa.

La lune brillait au ciel et ce fut à sa pâle clarté que je pris mes mesures et commençai mes calculs. Assis sur la balustrade que devaient couronner deux vases de fleurs, j'essayai de me rendre un compte exact de la vue que l'on apercevrait du haut de la verandah. Les collines qui bordaient la vallée, les champs, les bois, les vergers que baignait la rivière et même le coude pittoresque qu'elle décrivait avant de s'engager parmi les rochers, pourraient devenir visibles, rien qu'en élaguant les branches d'un arbre placé à une centaine de mètres vers la gauche de la maison. Je me rapprochai de cet arbre, afin de me convaincre que je ne me trompais pas, et le charmant tableau que je découvris me fit songer à une foule de choses étrangères à ma spécialité. En somme, mon idée était pratique ; elle n'augmenterait pas de beaucoup les frais, et je ne doutai pas de l'assentiment de M. Markson.

Je songeais à reprendre le chemin de mon logis, quand un bruit de pas et de feuilles froissées attira mon attention. Je regagnai à la hâte le tronc de l'arbre, dont l'ombre me couvrit, et je vis s'avancer un homme qui, à demi caché par un amas de gra-

vois, demeura en contemplation devant la façade de mon œuvre. Je connaissais tous les habitants de Bartley, et je cherchai aussitôt à découvrir lequel d'entre eux le hasard ou sa volonté amenait en cet endroit. Etait-ce un de mes concurrents ? Un malfaiteur songeait-il à mettre le feu à mes charpentes ?... J'allais m'élancer vers le rôdeur, ce qui eût été une imprudence. Mieux valait, tout bien considéré, épier en silence ses faits et gestes.

Après s'être tenu un instant immobile, le nocturne visiteur gravit les marches du perron, et, à ma grande stupéfaction, je reconnus M. Markson.

Que venait-il donc chercher à une pareille heure ? Cependant, sa présence devait-elle m'étonner à ce point ? Si moi, simple entrepreneur, je n'avais pas voulu me coucher sans avoir dissipé le doute qui me tourmentait, était-il surprenant que le propriétaire, dans son impatience de voir sa maison enfin debout, se fût laissé entraîner ? En somme, quoi de plus naturel ?

M. Markson pénétra dans la maison, où je ne tardai guère à voir briller une lumière. Il parcourut toutes les pièces du rez-de-chaussée, puis la lumière disparut pour reparaître bientôt au premier étage. Décidément, ce n'était pas naturel, et je me sentais fort intrigué. La lumière s'arrêta dans la chambre

que devait occuper M. Markson, puis elle sembla diminuer d'intensité.

Peu à peu je m'étais rapproché de la maison. L'échelle des plombiers se dressait le long de la façade ; je l'appuyai contre une des croisées de la salle où se tenait celui dont je voulais observer les mouvements, et je gravis les échelons. Bientôt mon regard plongea dans la chambre à coucher. Une lanterne reposait sur le parquet auquel mes ouvriers travaillaient trois ou quatre heures auparavant. Une demi-douzaine de planches restaient encore à fixer près de l'alcôve, et M. Markson, debout, pensif, contemplait l'espace vide qui apparaissait tout noir.

Ma première pensée fut qu'il songeait à me jouer un mauvais tour. Je me rappelai que, lorsque j'étais apprenti, certains clients de mon patron avaient fait détériorer les travaux durant la nuit, afin d'obtenir des dommages-intérêts. Sous prétexte que l'entrepreneur avait mal rempli ses engagements, on annulait le contrat, et les coquins empochaient ainsi plusieurs centaines de dollars. M. Markson passait pour honnête, ou du moins personne ne l'avait encore accusé ou soupçonné de déloyauté. Mais qui oserait répondre de l'avenir ? Les négociants espagnols ont bien raison de ne pas trop s'engager dans leurs lettres d'introduc-

tion, et j'ai souvent été tenté de me servir de la formule qu'ils emploient : « J'ai l'honneur de vous présenter et de vous recommander un tel, qui a été probe jusqu'à ce jour. » Sait-on jamais, en effet, ce qui arrivera demain ? En tout cas, j'allais prendre mon homme en flagrant délit, et mon zèle allait m'épargner quelque cruel déboire.

Le plancher, je l'ai dit, était presque terminé. Sortant de sa rêverie, M. Markson s'agenouilla et s'empara des outils d'un de mes ouvriers. Avec une dextérité qui ne me surprit pas trop — j'ai déjà parlé de ses connaissances techniques, qui me l'avaient d'abord fait prendre pour un architecte — mon propriétaire ajusta quatre planches de chêne, maniant le ciseau et le rabot comme un vieux matelot qu'il était... Les marins ne sont-ils pas tous un peu charpentiers ? Les planches bien alignées et prêtes à être clouées, M. Markson les releva soudain et, tirant de sa poche un petit paquet oblong enveloppé d'une toile cirée, il le baisa, le posa sur un lit de copeaux et mit les planches en place avec un soin si méticuleux, qu'il mesurait la distance à laquelle mes ouvriers plantèrent leurs clous, de façon à ce que son ouvrage parût être le leur. Lorsque le mystérieux travailleur eut fixé ses quatre planches et qu'il se fut assuré que l'on ne pouvait ni voir ni atteindre l'objet qu'il venait de

cacher, il s'abandonna à une émotion à laquelle les menuisiers n'ont pas coutume de se livrer pour célébrer l'accomplissement de leur tâche. Il se découvrit, s'agenouilla de nouveau, et à l'expression de ses traits, que les rayons de la lanterne éclairaient en plein, je devinai qu'il priait. Certes, je ne voyais plus en lui un malfaiteur, et j'étais tenté d'implorer le ciel d'exaucer sa prière ; mais je ne savais quelle faveur il demandait, et je dus m'abstenir.

III.

Quelques minutes plus tard, M. Markson s'éloignait. Je descendis alors de mon échelle et je rentrai chez moi, oubliant un peu mes projets et le point de vue que je venais de découvrir. La scène inattendue à laquelle je venais d'assister me trotta tellement dans l'esprit cette nuit-là, que je ne rêvai pas à autre chose. Je m'imaginai voir M. Markson perché sur la branche que je voulais élaguer, armé d'un marteau gigantesque et plantant des clous dans les collines qui dominaient la rivière, tandis qu'agenouillé sur une échelle, je déposais un baiser sur le contrat que nous avions signé tous les deux, en priant le ciel de m'accorder un profit de cent mille dollars sur l'entreprise. Rien de plus ab-

surde que les sottises que rêve un homme sensé !

Le lendemain, j'arrivai un peu avant l'heure fixée en face de la villa. M. Markson, fidèle au rendez-vous, m'avait devancé. Il se déclara satisfait du résultat de son examen et me remit, séance tenante, la somme convenue.

Il resta là une grande partie de la journée, nous regardant travailler, car j'ai toujours eu la bonne habitude de prêcher d'exemple en donnant un coup d'épaule à mes ouvriers. Je devinai qu'il tenait à s'assurer que l'on ne toucherait pas aux planches qu'il avait lui-même clouées ; aussi ne tardai-je pas à fixer les dernières. Il ne se retira que lorsque la besogne fut assez avancée pour qu'il ne craignît plus de voir découvrir son secret.

Dans la suite, ses visites furent moins longues. Quelquefois il amenait sa famille, qui ne se composait que de deux personnes — sa femme et sa fille — et je ne savais pas trop si je devais m'en réjouir. Bien que sa fille, charmante blonde de seize ans, douce et rieuse, produisît sur moi l'effet d'un rayon de soleil succédant à un jour de pluie, sa femme, au contraire, me causait une impression désagréable.

Je ne me donne pas pour un physionomiste infaillible ; mais j'ai remarqué qu'en général les êtres humains ressemblent plus ou moins à tel ou tel

autre animal, et lorsque je reconnais à quel animal une personne ressemble, je la juge en conséquence. M. Markson, si je ne me trompe, tenait un peu du lièvre et aurait fait toutes les concessions possibles afin d'éviter d'être tracassé par les chiens ou par les chasseurs, et sa fille... Sa fille, je n'ose la comparer qu'à une fleur. Quant à Mme Markson, qui devait être la seconde femme de l'armateur, elle ne manquait ni de beauté, ni d'une certaine grâce féline. Cependant l'élégance de ses manières et la richesse de ses toilettes ne purent m'empêcher de la prendre pour une tigresse à demi apprivoisée. Son allure cauteleuse et la rapidité avec laquelle son sourire stéréotypé s'effaçait dès la moindre contrariété me firent comprendre pourquoi M. Markson demeurait souvent silencieux en présence de madame.

Du reste, les habitants de Bartley ne tardèrent pas à connaître à fond l'histoire des nouveaux venus. Je me demande comment certaines gens parviennent à se renseigner sur le compte de leurs voisins. Dieu merci, mes affaires me laissent trop peu de loisir pour que je sois disposé à m'occuper de celles d'autrui. Néanmoins, j'en sus bientôt aussi long que les commères de la ville, sans que j'eusse adressé une seule question à qui que ce fût et rien qu'en m'abstenant de me boucher les oreilles. Personne n'ignorait que la mère d'Hélène, morte de-

puis longtemps, avait été aussi jolie et plus aimable que celle qui la remplaçait aujourd'hui. Cette dernière, ajoutait-on, ne tenait qu'à l'argent de son mari, qui avait peur d'elle et qui se repentait amèrement d'avoir donné une marâtre à sa fille. Mme Markson, si gracieuse devant le monde, faisait preuve dans l'intimité d'une humeur acariâtre qui rendait son mari très malheureux. On allait jusqu'à affirmer qu'elle n'avait cessé de tourmenter Hélène qu'à dater du jour où Markson s'était décidé à signer un testament où il léguait toute sa fortune à sa femme.

Moi, je ne voyais qu'une chose — c'est que miss Markson ne paraissait pas souffrir de la situation où elle se trouvait, et je la croyais trop franche pour cacher ses souffrances, même à son père. Je ne prêtai donc que peu d'attention à ces bavardages. Favorisé par le beau temps, je poussai rapidement mes travaux, si bien que la villa fut achevée un mois avant l'époque fixée. Je touchai la somme convenue, et, mes comptes réglés, je me trouvai à la tête d'un capital qui me permit d'entreprendre d'autres travaux encore plus lucratifs. Il m'aurait été facile de doubler mes bénéfices sans que la maison parût moins solide; mais c'est là un système que je blâme, je prie le lecteur d'en prendre note.

IV.

Il n'y avait guère plus d'un an que j'avais bâti la villa Markson, lorsque je m'embarquai avec un de mes amis dans une spéculation qui ne présentait aucun risque. Il s'agissait d'une livraison de bois de noyer à des conditions très avantageuses. Nous avions acheté à bon compte des terrains dans une province du Sud-Ouest. Les arbres abattus, transformés en planches, nous donnèrent de gros profits. Je me frottai les mains, je vous assure, le jour où la dernière planche fut expédiée — non que je sois avare, seulement je songeais à me marier, et je ne voulais pas que le manque d'argent m'exposât à un refus.

Cette fourniture de bois nécessita naturellement un voyage, qui, à mon grand ennui, dura cinq ou six mois. Grâce à mes goûts casaniers et à d'autres motifs, je ne m'étais pas éloigné sans regret de Bartley, qui commençait à prendre les proportions d'une grande ville.

Ce fut donc avec un vif plaisir que je revis, du haut de la diligence qui me ramenait chez moi, le clocher à l'ombre duquel j'étais né. Tandis que nous parcourions la route familière, je tombai dans une rêverie qui n'avait rien de désagréable. Au mo-

ment où nous gagnions la grande rue, une voiture qui arrivait en sens inverse s'arrêta et le cocher cria, en s'adressant à notre conducteur :

— Le contre-maître de Raines dit que le vieux ne revient que demain. Savez-vous si c'est vrai ?

Le vieux, c'était moi. J'avais reconnu le dog-cart de M. Markson.

— Il ne se trompe que d'un jour, répliqua le conducteur, qui hocha la tête en arrière vers le siège que j'occupais sur l'impériale.

— Monsieur Raines, me dit aussitôt le cocher, qui venait de m'apercevoir, mon maître est très malade, il peut mourir d'une heure à l'autre et il demande à vous voir. Il désire que vous ne perdiez pas une minute.

M. Markson ne ressemblait nullement à un moribond lors de mon départ, et la nouvelle de sa fin prochaine m'affligea d'abord à cause de sa fille et ensuite parce que je le regardais en quelque sorte comme l'auteur de ma fortune. Il ne passait qu'une partie de l'année à Bartley, de sorte que je n'avais eu avec lui que des rapports peu suivis depuis que la villa était achevée. Comme sa requête me surprenait, j'adressai quelques questions à son domestique. Le conducteur, que ce temps d'arrêt impatientait, me dit d'un ton de mauvaise humeur que je serais bien vite renseigné si je montais dans la

voiture de M. Markson. Obligé de lui donner raison, je suivis son conseil.

Chemin faisant, j'interrogeai de nouveau le cocher, dont je n'appris pas grand'chose. M. Markson avait attrapé une fluxion de poitrine et Mlle Hélène était très inquiète : voilà tout ce qu'il savait. Le temps d'ailleurs lui aurait manqué pour m'en dire beaucoup plus ; car, en moins de dix minutes, notre trotteur s'arrêtait devant la villa.

On me fit entrer au salon, où Hélène, avertie de mon arrivée, vint me rejoindre. Elle était très pâle. Je m'efforçai de la rassurer, en lui déclarant que M. Markson ne pouvait m'envoyer chercher que pour une affaire peu importante, dont un homme dangereusement atteint ne songerait pas à s'occuper.

— Oh ! monsieur Raines, répondit-elle, le médecin ne m'a laissé que peu d'espoir et mon père s'est montré si inquiet en apprenant votre absence, que je suis persuadée que votre visite le tranquillisera. « Il faut que je lui parle, m'a-t-il dit, ton avenir en dépend. » A plusieurs reprises, il a paru sur le point de me faire une confidence, puis il s'est arrêté et a ajouté : « Non, non, j'attendrai le retour de Raines ».

— Alors je suis heureux d'être revenu un jour plus tôt que je n'y comptais. Mais, encore une fois,

il ne s'agit sans doute que d'un caprice de malade ; en tout cas, soyez convaincue que vous n'avez... que votre famille n'a pas d'ami plus dévoué que moi.

— Venez, me dit-elle ; ne perdons plus de temps.

Elle me conduisit à la chambre de son père. De la porte au chevet du malade, il n'y avait pas une distance de plus de vingt pieds. Néanmoins, durant ce court trajet, j'imaginai au moins vingt raisons différentes pour expliquer la démarche de M. Markson — aucune de ces raisons n'avait le sens commun. Je fus même assez sot pour me figurer que sa conscience lui adressait des reproches et qu'il allait me remettre une somme supplémentaire dont il croyait m'être redevable, comme si je n'avais pas déjà reçu jusqu'au dernier centime stipulé dans le contrat.

— Père, voici M. Raines, lui dit Hélène.

M. Markson, qui gisait immobile, le visage tourné du côté du mur, se redressa lentement, et je n'eus pas de peine à reconnaître que le médecin aurait eu tort de donner le moindre espoir à Hélène.

— Laisse-nous seuls, mon enfant, dit-il avec un effort visible.

Hélène porta son mouchoir à ses yeux et s'empressa d'obéir. Dès qu'elle se fut retirée, l'arma-

eur me saisit la main et me dit d'une voix presque éteinte :

— Ah ! je craignais de ne pas vous voir et j'ai une prière à vous adresser, la prière d'un mourant.

— Parlez, répondis-je. Vous pouvez compter sur moi, ainsi que je viens de l'assurer à votre fille.

— Ma fille ? Il s'agit d'elle, que j'aime plus que tout au monde et à qui j'ai dissimulé ma tendresse, car si l'indigne belle-mère que je lui ai donnée savait... Afin de vivre en paix, j'ai fait un testament... Mme Markson croit que c'est le seul, mais il y en a un autre. Je connais votre énergie et votre probité ; aidez-moi à réparer une injustice... Il importe que ma femme ignore tout jusqu'au dernier moment...

La respiration commençait à lui manquer et il llut s'arrêter.

— Vous avez bâti la maison, reprit-il au bout d'une minute ou deux, et vous le trouverez facilement. Promettez-moi de faire les démarches sans prévenir Hélène, qui se laisserait tromper par sa belle-mère. Mon intention était d'abord de me confier à elle. J'ai hésité. Je craignais une indiscrétion de sa part et je rougissais de lui avouer combien j'ai été faible. Emparez-vous du testament et veillez à ce que ma fille touche son héritage... Je l'ai caché...

La voix lui manqua et il ne put achever la phrase

commencée. Son regard resta fixé sur le mien avec une expression d'angoisse indicible. Soudain, sa visite nocturne à la villa, les planches qu'il avait clouées, le paquet recouvert de toile cirée qu'il avait déposé sous le parquet me revinrent à l'esprit.

On s'étonnera peut-être que je n'aie fait aucune allusion à cette aventure ; mais la curiosité ne figure pas parmi mes défauts ; c'est sans doute parce que je n'ai pas eu le moindre secret à cacher que les secrets des autres m'ont toujours laissé indifférent.

— Soyez tranquille, dis-je au père d'Hélène ; je vous ai vu préparer la cachette où vous avez déposé le testament et je pourrais jurer que c'est vous qui l'avez placé là. Vos dernières volontés seront respectées, aussi vrai que je suis un honnête homme.

Un sourire éclaira le visage du malade, qui ferma les yeux et me serra la main. Mme Marckson venait d'entrer dans la chambre, où elle parut surprise de me rencontrer. Je sentis qu'il convenait de faire place à ceux qui avaient plus de droit que moi de veiller à ce chevet. Je me retirai donc après avoir salué Mme Markson, qui, au lieu de rester auprès du malade, me suivit et ferma la porte derrière elle.

— Monsieur Raines, me demanda-t-elle d'une voix insinuante, pourquoi mon pauvre mari vous a-t-il envoyé chercher ? Qu'avait-il donc à vous dire?

Naturellement, puisque je suis un honnête homme, j'ai horreur du mensonge. Toutefois, je ne sais trop comment, il me semble que je deviens aussi faux qu'un diplomate lorsque j'ai affaire à une dame du caractère de Mme Markson. Aussi n'hésitai-je pas à répliquer avec un grand air de franchise :

— Il s'agit d'une simple réparation, madame, dont M. Markson m'a prié de m'occuper sans retard. Il faut vraiment qu'il ait un grand cœur pour songer, malade comme il est, au bien-être de sa famille.

— Ah, oui, le pauvre homme ! dit-elle avec un soupir qui partait du bout des lèvres. J'espère que cela n'exigera pas beaucoup de temps, ajouta-t-elle presque aussitôt.

— Une heure, tout au plus.

— Tant mieux, car je déteste le bruit ; je n'aime pas non plus la dépense, et vous autres entrepreneurs, vous savez enfler vos notes.

— Mes collègues peut-être, madame ; mais pour ma part, je n'ai pas coutume d'imiter les couturières auxquelles certaines clientes demandent de trop longs crédits, et comme c'est à votre mari que je dois le commencement de ma fortune, cette réparation ne lui coûtera rien.

Je n'avais aucun motif pour ménager une personne qui m'adressait un reproche immérité et je

vis avec plaisir que mon allusion aux couturières portait coup. Cependant la fin de ma phrase me valut un gracieux sourire, qu'elle ne m'aurait certes pas accordé si elle avait su de quel genre de réparation il s'agissait.

Le lendemain matin je me fis un devoir d'aller prendre des nouvelles de l'armateur et j'appris qu'il était mort quelques heures après ma visite. En sortant je rencontrai Mme Markson, qui rentrait accompagnée de sa modiste et qui me dit, d'un ton trop peu éploré pour une veuve de si fraîche date :

— Bonjour, monsieur Raines. Vous avez appris la triste nouvelle ? Vous venez sans doute à propos de cette réparation ? Ne pourrait-on s'en occuper demain, lorsque nous serons à l'enterrement ? Notre absence durera au moins deux heures.

— Rien de plus facile, madame, m'empressai-je de répondre, ravi de pouvoir prendre mes mesures avant que les convenances permissent à la veuve de faire lire le testament qu'elle avait imposé à son mari.

Durant le reste de la journée je me montrai si distrait, que mes amis déclarèrent que malgré mon long voyage je ne paraissais pas très heureux de les revoir. Le fait est que je songeais à autre chose. Mon premier soin fut de me rendre chez le vieux juge Bardlow, le plus digne magistrat que je con-

naisse. Lorsque je l'eus mis au courant de l'affaire, il me conseilla de me livrer à mes recherches en présence de deux témoins et de lui apporter le testament, qu'il ouvrirait devant eux. Donc le jour de l'enterrement, muni d'une bédane et d'un maillet, je me présentai avec deux de mes ouvriers à la maison mortuaire peu de temps après le départ du convoi. Comme j'avais travaillé au parquet et que je suis doué d'une bonne mémoire, je pus leur indiquer les planches qu'il fallait soulever. Une demi-heure plus tard, j'avais dans ma poche le paquet que M. Markson avait caché et nous nous dirigions vers la demeure du juge.

Ce dernier m'apprit qu'il venait de recevoir la visite de l'avocat de la veuve, lequel l'avait invité à assister à l'ouverture du testament, qui devait avoir lieu l'après-midi même.

Que le temps me parut long ! Je crois que je n'étais pas aussi anxieux le jour où j'attendais le dépouillement des votes qui ont fait de moi un conseiller municipal.

Cette fois, il faut l'avouer, je dérogeais à mes louables habitudes, je m'intéressais à une affaire qui ne me regardait pas. Mais au théâtre j'aime toujours à voir punir le traître et triompher la victime.

Enfin, deux heures après le retour des voitures

qui avaient suivi le convoi, le défenseur de la veuve (je devrais peut-être dire l'ennemi de l'orpheline) vint prendre le juge et ce dernier me pria de l'accompagner. Nous trouvâmes dans le salon Mme Markson et une de ses cousines, vieille fille aussi laide que prétentieuse. Ni l'une ni l'autre de ces dames ne cherchait à consoler Hélène, dont la douleur était navrante et à qui il ne restait plus un seul parent au monde. Elle me sembla plus jolie que jamais, malgré la simplicité de sa toilette de deuil. La veuve paraissait déjà toute consolée, bien que le noir ne convînt pas à son genre de beauté.

On échangea quelques phrases de politesse banale. Je vis bien que ma présence étonnait un peu Mme Markson ; mais je jugeai inutile de lui offrir une explication. Elle dut supposer que mon vieil ami, qui souffrait de la goutte, m'avait prié de lui donner le bras. Du reste, elle me laissa à peine le temps d'adresser quelques paroles de condoléance à miss Hélène. La pauvre fille comptait trop peu d'amis pour ne pas se montrer touchée de cette légère marque de sympathie. Je lui parlais encore lorsque l'avocat annonça qu'il allait lire les dernières volontés du défunt. Chacun s'assit et je pris place à côté de Mlle Markson.

Le testament était très court. L'armateur ne laissait à sa fille que le revenu annuel d'une somme

le 20 000 dollars, qu'elle devait cesser de toucher i elle se mariait sans le consentement de Mme Mark-on. Il léguait le reste de sa fortune à sa femme. 'endant que l'homme de loi achevait sa lecture, le 'isage d'Hélène prit une expression de douloureuse urprise. La pensée ne me vint pas de la soupçon-ıer de songer à l'héritage perdu. Je devinai qu'elle entait que son père l'avait abandonnée même ıvant de mourir. Mme Markson, au contraire, avait de a peine à ne pas laisser éclater sa joie, et le regard ıu'elle lança à sa belle-fille me fit comprendre la ıature de Satan mieux que ne saurait le faire le ser-non le plus éloquent. La pauvre déshéritée essaya ›n vain de répondre à ce regard avec courage et lignité ; elle fondit en larmes.

Je sais que rien ne m'autorisait à agir ainsi de-'ant le monde, mais je ne pus m'empêcher de lui ›rendre la main et de lui dire à l'oreille :

— Ne vous désespérez pas, mademoiselle. Votre ›ère vous aimait tendrement et l'avenir vous le ›rouvera.

Etre bon pour mes semblables fait partie de ma ·eligion ; c'est même le précepte de l'Evangile que e comprends le mieux. Si bas que j'eusse pro-ıoncé ces paroles, la veuve eut l'air de les enten-lre, car elle m'honora d'un regard plus malveil-lant que ne m'en a jamais lancé mon débiteur le

moins solvable. Peu m'importait sa colère, le dénouement était proche.

— Oserais-je vous prier de me montrer la date de cet écrit ? demanda le juge d'une voix affable.

— Certainement, monsieur, répliqua l'avocat, qui lui tendit le testament.

Le juge jeta un rapide coup d'œil sur la feuille de papier timbré, la posa sur la table et tira de sa poche une enveloppe qui portait un cachet volant aux initiales du défunt.

— Voici un testament écrit en entier de la main de M. Markson, dit-il, et dont la date est plus récente. Je n'ai commis aucune indiscrétion en le lisant, puisque l'on s'est adressé à moi en ma qualité officielle et que l'enveloppe, comme vous le voyez, est ouverte. L'authenticité de ce document ne laisse aucun doute et j'ai amené un témoin qui a vu le testateur le déposer dans l'endroit d'où il a été retiré ce matin même. Si vous le voulez bien, nous allons en prendre connaissance.

Mme Markson tressaillit ; elle comprenait trop tard de quel genre de réparation j'avais été chargé. Je crois vraiment que la tigresse m'eût volontiers mis en morceaux ; par bonheur, elle dut se contenter de se mordre la lèvre inférieure.

Le juge lut le papier qu'il avait dans la main avec autant de calme que s'il se fût agi d'un simple acte

de vente. Après tout, le second testament ne différait pas beaucoup du premier ; il n'y avait qu'une transposition de noms. En effet, M. Markson léguait tous ses biens à Hélène, à la condition qu'elle disposerait en faveur de la veuve des intérêts annuels d'un capital de 20 000 dollars jusqu'à la mort de celle-ci ou jusqu'au jour où elle jugerait à propos de se remarier. « C'est là, ajoutait le testateur, la somme que ma femme m'a déclaré être amplement suffisante pour Hélène, et elle pense qu'une jeune personne ne doit épouser qu'un homme en état de subvenir aux frais du ménage. »

A peine le juge eut-il terminé sa lecture, que la veuve s'élança vers lui, en proie à un accès de fureur qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

— Donnez-moi ce papier ! s'écria-t-elle d'une voix que la colère faisait trembler. C'est un faux, un faux abominable !

— Madame, dit tranquillement le juge, qui remit le testament dans l'enveloppe et ôta ses lunettes, la loi a sagement décidé qu'il n'appartient pas aux intéressés de trancher ces questions-là. Si vous croyez à un faux, vous n'avez qu'à vous adresser aux tribunaux ; mais je puis vous assurer d'avance qu'ils vous donneront tort. Il vaut donc mieux respecter les dernières volontés de votre mari.

— Il m'a trompée ! Je ferai casser le testament,

dit Mme Markson, dont les yeux brillèrent comme ceux de ma chatte lorsqu'une souris lui échappe.

Son avocat l'engagea à se calmer et demanda à son tour la permission d'examiner le second document, requête à laquelle le juge s'empressa d'accéder. L'homme de loi, après avoir longuement étudié la signature de M. Markson et celle des témoins, hocha la tête et poussa un gros soupir.

— N'essayez pas, madame, dit-il. Ce serait inutile. Je reconnais trop bien ces signatures, je les ai vues cent fois. Désolé, franchement désolé, d'être obligé de vous donner ce conseil, un procès perdu me rapporterait peu et nuirait à ma réputation. Il n'y a pas moyen de casser ce testament.

Mme Markson se retourna, contempla sa belle-fille pendant une seconde et se précipita vers elle comme pour lui arracher les yeux. N'avais-je pas raison de la comparer à une tigresse? Hélène se rapprocha de moi, comme pour me demander aide et protection. Je ne vois pas quel autre défenseur elle aurait pu choisir, car le vieux juge se trouvait trop éloigné d'elle pour intervenir. Cependant, enhardi par cette préférence dont mon amour-propre n'avait aucun droit de se sentir flatté, j'eus l'audace de passer le bras autour de la taille de celle que l'on menaçait, de façon à l'obliger à s'abriter derrière moi. Miss Markson a prétendu depuis que mon

attitude chevaleresque avait intimidé la tigresse. C'est possible ; en tout cas, elle s'arrêta court.

— Petite intrigante ! s'écria-t-elle en frappant du pied. C'est à vous que je dois ma ruine. Je ne sais ce qui me retient. Je pourrais vous écraser... je pourrais vous tuer, vous...

J'ignore ce qu'elle eût pu faire de plus ; une attaque de nerfs l'empêcha d'en dire davantage et nous dûmes la confier aux soins de sa femme de chambre.

En général, je souffre de voir souffrir les autres, alors même qu'ils ne méritent pas ma pitié. J'avoue néanmoins que je ne plaignais guère Mme Markson. Ses menaces avaient tellement effrayé miss Hélène, que je crois qu'elle se serait trouvée mal si la scène avait duré plus longtemps.

Deux heures après, Mme Markson quittait la maison, emportant les bijoux et les toilettes dont elle était si fière. Elle ne tenta pas de faire casser le testament ; mais, six mois plus tard, afin de se consoler, elle épousait un sénateur qui passait pour très riche et qui comptait sur l'héritage de feu Markson pour payer ses dettes. Je n'ose donc espérer que ce second mariage ait été plus heureux que le premier.

Comme Hélène avait ignoré jusqu'au dernier moment l'existence des deux testaments, le juge lui raconta par quel hasard je m'étais trouvé là lors de la mystérieuse visite de M. Markson à la villa. Elle

désira, naturellement, connaître les détails de ma découverte et mon vieil ami me pria de me rendre chez elle. Je ne demandais certes pas mieux, car elle sortait fort peu et je m'étonnais de ne jamais la rencontrer. A peine le juge m'eut-il quitté, que je fis atteler. Vous saurez que, bien que je n'eusse que vingt-six ans, j'étais déjà fort à mon aise et j'avais une voiture à moi. Hélène m'accueillit avec beaucoup de cordialité et me remercia de l'empressement que je mettais à satisfaire sa curiosité. Je lui racontai non seulement la prière que son père m'avait adressée sur son lit de mort, mais la scène nocturne sans laquelle il m'eût été impossible de deviner ce qu'il désirait de moi.

Je lui répétai tout au long les paroles qui prouvaient que M. Markson, en témoignant une certaine froideur à sa fille, ne songeait qu'à la protéger contre la tigresse. Alors je vis les yeux bleus d'Hélène se remplir de larmes. L'attaque de nerfs de la veuve ne m'avait guère touché ; mais je ne pus voir pleurer Hélène, dont les larmes étaient pourtant des larmes de joie, sans être ému moi-même. Un homme d'affaires ne doit pas céder à de pareilles faiblesses, et je fus si honteux de mon émotion, que je m'empressai de prendre congé, dès que miss Markson se remit à sourire.

A dater de ce jour, j'eus beau me plonger dans

mes calculs, travailler comme un ouvrier qui compte sur sa paye pour nourrir sa famille, — j'eus beau m'engager dans de nouvelles entreprises, l'image d'Hélène me poursuivait sans cesse. Je la voyais tourner vers moi ses yeux inondés de larmes ou implorer ma protection avec un geste de supplication muette. Enfin, je rougis d'en convenir, ma préoccupation devint telle, qu'un beau matin mon commis me signala deux erreurs dans un de mes comptes. Il n'y avait plus à hésiter. Je montai dans ma voiture et je m'arrêtai devant la villa Markson, bien que personne ne m'eût invité à renouveler ma visite. Cette fois j'eus avec Hélène un long entretien. En dépit des visions qui m'avaient troublé, il n'y eut pas de larmes versées.

Les paroles que nous échangeâmes n'intéresseraient pas le lecteur. Répétées mille et mille fois, avec de légères variantes, dans des circonstances identiques, elles ont été imprimées presque aussi souvent. Il me suffira donc d'ajouter que je suis aujourd'hui le mari d'Hélène et que nous habitons la villa Markson, dont je n'ai pas voulu changer le nom. S'il existe au monde un ménage heureux, c'est sous ce toit que j'ai bâti et sous lequel j'espère terminer mes jours. La fortune continue à me sourire. Entre autres richesses, le ciel nous a donné quatre enfants, deux fils qui, au dire d'Hélène, sont

le portrait vivant de leur père, et deux filles qui ont le bon esprit de ressembler à leur mère. Joseph Markson Raines, mon aîné, est celui qui m'a inspiré les vers dont j'ai parlé plus haut. Si vous connaissiez mon Joseph, je suis sûr que vous voudriez lire l'ode que j'ai composée en son honneur; mais je doute que quelqu'un se soit avisé de conserver une collection de *l'Aboyeur de Bartley*.

LE COQUILLAGE

A deux heures précises, par une belle matinée du mois de juillet, M. Putchett gravit quelques marches de la sous-trésorerie de Wall-street, rue qui, chacun le sait, est le centre financier de New-York. Arrivé à la quatrième marche, il s'arrêta et se tint immobile, lançant tantôt à droite, tantôt à gauche, un regard distrait.

Le commun des mortels aurait pu s'imaginer qu'incommodé par la chaleur, il prenait cette position élevée parce qu'il désirait respirer à l'ombre. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître, comprirent immédiatement qu'il se trouvait en fonds ce jour-là et qu'il se mettait ainsi en évidence afin d'annoncer la nouvelle à ses clients.

M. Putchett exerçait à sa manière la profession d'agent de change. Quoique l'heure de la Bourse fût passée, il se tenait aux ordres de certains spéculateurs, qui, trop modestes pour se présenter dans les bureaux luxueux du quartier, préféraient traiter une affaire sous le seul toit dont le loyer ne coûte

rien. Il vit venir à lui des individus qui possédaient des valeurs dont ils désiraient se défaire dans le plus bref délai possible. Les uns offrirent de lui céder au-dessous du cours des titres dont les numéros se trouvaient inscrits sur une liste d'actions volées qu'il consulta avant de fixer un prix arbitraire. D'autres déposèrent entre ses mains, en échange d'un prêt usuraire à courte échéance, divers objets peu volumineux — des bijoux pour la plupart. Parfois un passant échangeait avec lui un regard furtif, l'appelait par un léger hochement de tête et tournait le coin de la rue voisine, où l'on ne tardait pas à conclure un marché. Le vendeur disparaissait à la hâte et l'acheteur regagnait son poste d'observation.

Bref, M. Putchett achetait beaucoup et, vu la nature de son commerce, ses achats lui promettaient invariablement un gros bénéfice. Aussi sa physionomie peu attrayante exprimait-elle une vive satisfaction chaque fois qu'une de ses pratiques s'éloignait. Par malheur, il apprit bientôt à ses dépens que dame Fortune se plaît à écraser sous sa roue les mortels qui se flattent d'avoir conquis ses faveurs. A la suite d'un des signaux dont j'ai parlé, il venait de terminer un entretien avec un gentleman qui, en tournant le coin de la rue, s'était empressé de retirer une bague de son doigt, lorsqu'un gamin déguenillé lui remit une carte assez sale sur

laquelle un correspondant anonyme avait tracé ces mots : « Gare ! Bayle est à tes trousses à cause du diamant ».

Bien que le lecteur de cet avis amical ne parût pas très impressionnable, bien que son teint blafard lui permît en général de cacher ses émotions, il ne put s'empêcher de pâlir. Cependant, après avoir regardé autour de lui d'un air inquiet sans apercevoir aucune figure suspecte, il ne tarda pas à se rassurer.

— Pas de chance ! murmura-t-il. Si c'était un autre que Bayle, on pourrait s'entendre... Allons, il faut filer.

Il se dirigea d'un pas rapide vers un bureau de poste, où il jeta à la boîte plusieurs cartes signées d'une simple initiale et sur lesquelles il avait griffonné quelques lignes au crayon. Puis, certain que personne ne l'observait, il entra dans un cabinet de lecture et se mit à étudier un de ces guides où les infortunés voyageurs ont beaucoup de peine à trouver ce qu'ils cherchent, alors même qu'ils connaissent le but à atteindre. M. Putchett devait être fort embarrassé, lui qui ne savait trop où aller. Néanmoins, à force de feuilleter l'indicateur, il finit par découvrir un port de refuge et son visage se rasséréna.

Quand on n'a pas de famille à laquelle il faille

dire adieu et que l'on porte sur soi toute sa fortune, on ne risque guère de manquer le coche. Une demi-heure plus tard, M. Putchett quittait New-York par un train au départ duquel l'incorruptible Bayle n'avait pas assisté.

Une fois en route, notre voyageur, qui jusqu'alors avait paru agité, retrouva son sang-froid. Le conducteur, dont il fit la connaissance en lui offrant un cigare, acheva de le rassurer. Sandbank, le petit port où il se rendait, était situé à trois lieues de la station où il devait descendre. La plage, entourée de récifs qui ne permettaient pas aux navires d'aborder, attirait peu de baigneurs, bien que l'on y eût bâti un hôtel et que l'on y trouvât à se loger chez les fermiers du voisinage durant la belle saison.

A peine descendu de wagon, M. Putchett loua une voiture à la gare et se fit conduire à l'hôtel de Sandbank. Le maître de ce modeste établissement n'était pas habitué à héberger des millionnaires; cependant le manque de bagages, joint à la mise peu soignée du voyageur, le rendit méfiant, de sorte qu'il insista pour qu'une semaine de la pension fût payée d'avance.

Le financier qu'un sort malencontreux expulsait de New-York se soumit sans murmurer à cette exigence. Il s'installa dans la buvette, alluma un cigare et, au lieu de se féliciter d'avoir échappé à un

grand danger, il maudit le persécuteur qui le condamnait à renoncer provisoirement aux affaires. Les petits fermiers, les pêcheurs qui buvaient ou jouaient dans la salle commune, ne songeaient pas à lever un emprunt, et, du reste, aucun d'eux ne paraissait à même d'offrir au prêteur un gage acceptable. En tout cas, leur accueil fut peu sympathique ; on le regarda d'un air plus ou moins curieux, puis on cessa de s'occuper de lui.

Son amour-propre froissé lui causa un tel dépit, qu'oublieux des convenances sociales, il se leva, se dirigea vers le buffet, commanda un verre de la meilleure eau-de-vie et but sans inviter ses voisins à suivre son exemple. Mais la force de l'alcool ne suffit pas pour apaiser son irritation.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, dit un vieux proverbe, et ceux que les circonstances forcent à changer souvent de domicile n'ont guère l'occasion de se créer de nombreux amis. M. Putchett ne laissait donc derrière lui personne qui l'aimât, personne même qui le redoutât. Toutefois, si les habitués des pensions bourgeoises ou des tables d'hôte qu'il fréquentait à New-York avaient d'excellentes raisons pour éviter de se livrer entre eux à des transactions commerciales, ils se tenaient volontiers compagnie. Dans cet hôtel il se voyait complètement délaissé, ce qui l'étonnait d'autant plus qu'on

ne le connaissait pas. Le murmure plaintif des vagues s'abattant sur la grève voisine ne contribua pas à rendre moins lourd un isolement qui ne tarda guère à devenir intolérable. Pour se distraire, il sortit de la buvette et gagna la plage. En plein air, il respira plus à l'aise. Les gens qui se promenaient au bord de la mer ne lui adressaient pas plus la parole que ceux qu'il venait de quitter; mais c'étaient des femmes et des enfants; l'expression des visages qui se tournaient par hasard vers lui n'avait rien d'insultant et il se sentait d'humeur à accepter avec reconnaissance même un regard de pitié.

Bientôt le jour commença à baisser et les promeneurs reprirent le chemin de leur logis. M. Putchett ne quitta le banc où il s'était assis que lorsque la plage menaça de rester déserte, et, pour combattre aussi longtemps que possible le sentiment de sa solitude, il suivit le dernier groupe qui s'éloignait.

Il s'imaginait que tout le monde l'avait précédé; une minute ou deux plus tard, il entendit une voix qui criait :

— Monsieur, monsieur, vous avez perdu quelque chose!

Se retournant aussitôt, il aperçut une petite fille de six à sept ans, qui courait après lui. D'une main, elle tenait un seau en étain et une pelle en bois;

de l'autre, un objet qui demeurait caché. Arrivé près de notre agent de change, elle leva vers lui un visage souriant, ouvrit la main, laissa voir une montre et dit :

— Je l'ai trouvée sur le banc. Elle est joliment belle !

Au lieu de remercier l'enfant, M. Putchett l'examina d'un air soupçonneux. Rien de plus naturel, en somme. Dans sa jeunesse, il avait spéculé sur la mauvaise foi de ses semblables en feignant de ramasser soit un bijou sans valeur, soit un portefeuille rembourré de faux billets de banque, et en exigeant une somme plus ou moins forte du fripon qui réclamait la précieuse trouvaille. Un coup d'œil jeté sur la montre suffit pour dissiper ses doutes ; il reconnut un chronomètre sur lequel il avait prêté dix dollars le matin même. Afin de couper court à toute contestation future, il commença par remettre son bien dans sa poche avant d'offrir à l'enfant une menue pièce de monnaie.

— Je ne veux pas de vos sous, dit la petite fille ; maman ne m'en donne que lorsque je sais ma leçon.

M. Putchett se dépêcha de replacer la récompense dans sa bourse, de peur que son interlocutrice ne changeât d'avis ; puis il contempla cette dernière avec une certaine curiosité et lui demanda :

— Vous demeurez à Sandbank ?

— Ah ! mais non, répliqua la petite fille. Papa demeure à New-York. Nous venons passer un mois ici, quand il fait trop chaud là-bas ; voilà tout.

M. Putchett parut surpris de cette coïncidence ; il siffla et murmura :

— Quand il fait trop chaud là-bas. C'est drôle !

— Ah ! mais non, répéta l'enfant. Ce n'est pas drôle. Il y a beaucoup de messieurs, de dames et de petits garçons qui viennent à cause des bains. Moi, je me baigne tous les jours, et vous ?... Prenez garde, vous allez gâter mon puits. Il est joliment profond ; personne n'en a fait un si grand aujourd'hui.

M. Putchett regarda machinalement un trou creusé dans le sable et qui pouvait avoir un pied de profondeur.

— Celui-là, c'est le mien, dit l'enfant, non sans fierté. L'autre, à côté, est celui de Frank. Je crois qu'il aurait été le plus beau, si une vague ne l'avait pas abîmé.

M. Putchett cessa de s'occuper du trou pour contempler l'innocent visage de celle qui lui parlait, et il fut pris d'un désir insensé de goûter l'eau qu'il venait de voir. Il s'empara du seau de l'enfant, le plongea dans le puits et il allait le porter à ses lèvres, lorsque sa compagne gâta la première im-

pulsion sentimentale à laquelle il eût jamais cédé en s'écriant :

— Faut pas boire ça, c'est salé comme tout.

Il abandonna le seau à l'enfant, qui continua, après avoir rejeté l'amer breuvage :

— Si vous venez demain, je vous montrerai l'endroit où nous ramassons des coquillages roses. Vous n'en trouverez peut-être pas ; mais j'en ai de très jolis, et si vous n'avez pas de chance, je vous donnerai un des miens.

— Merci, dit M. Putchett. Je n'ai donc pas l'air méchant ? Je ne te fais pas peur ?

— Non, répondit la petite. Seulement, vous avez l'air triste.

Au même instant, une voix cria : — Alice !

— Maman m'appelle. Adieu ! dit Alice, qui partit en courant.

Cette fois, tout le monde s'était éloigné ; mais M. Putchett ne se sentit plus seul. Il se promena encore pendant une dizaine de minutes sur la plage, et lorsqu'il regagna lentement l'hôtel l'expression de sa physionomie était tellement changée, que ses plus anciennes pratiques auraient eu de la peine à le reconnaître.

Au lieu de rentrer dans la salle commune, où il eût pourtant trouvé une nombreuse société, il passa la soirée sur le perron. Il ne songea ni à boire ni à

fumer. Avant de se retirer pour la nuit, il s'entendit avec le factotum de l'auberge — un nègre du plus bel ébène — qui s'engagea à lui faire la barbe et à cirer ses bottes ; ce marché conclu, il visita un magasin, où il acheta une chemise, des faux cols et une cravate.

Le lendemain matin, lorsqu'il fut rasé, brossé et habillé, il se regarda dans la glace et parut assez mécontent du résultat de son inspection. Il s'éloigna du miroir, déplia sur la table un journal où il déposa le contenu de ses poches. Un second examen devant la glace le laissa plus satisfait : évidemment il avait d'abord jugé, et non sans raison, que ses poches gonflées produisaient un vilain effet.

Le journal et ce qu'il renfermait furent confiés au maître de l'hôtel, avec prière de déposer le tout dans son coffre-fort. Enfin Putchett déjeuna à la hâte, avec plus d'appétit que de coutume, et alla s'établir sur le banc qu'il avait occupé la veille.

Personne ne se montrait encore, car l'heure du premier repas avait à peine sonné. Las d'attendre, il se mit à la recherche du puits de la petite Alice et reconnut, à son grand regret, que le passage de la marée en avait détruit jusqu'à la moindre trace. Il se rassit sur le banc, contempla ses bottes, se retourna pour jeter un coup d'œil sur les divers sentiers conduisant à la plage, admira la mer, regarda

de nouveau en arrière, essaya de déchiffrer divers noms gravés à coups de canif sur le banc, se promena de long en large, dirigeant les yeux du côté des habitations chaque fois qu'il revenait sur ses pas et témoignant de mille façons une vive impatience.

Ce ne fut guère qu'au bout d'une heure qu'il vit la petite Alice descendre sur la plage avec une demi-douzaine d'autres personnes. Si elle eût été seule, il n'aurait pas hésité à se porter à sa rencontre, certain d'être bien accueilli. Mais les dames qui accompagnaient Alice ne lui avaient pas donné rendez-vous, et il céda à un sentiment de modestie que les courtiers marrons éprouvent parfois, aussi bien que les jeunes filles dont l'éducation n'a pas été négligée. Il s'arrêta donc après avoir fait quelques pas et attendit. Alice ne le reconnut pas tout d'abord — ainsi qu'il le remarqua avec un mélange de plaisir et d'inquiétude — tant les soins inusités qu'il venait de donner à sa toilette le changeaient. Il suffit d'un signe de tête amical pour rafraîchir la mémoire de l'enfant, qui courut au-devant de son ami de la veille et lui dit :

— Bonjour, monsieur. Ah, ah ! je savais bien que vous viendriez chercher les coquillages.

M. Putchett salua les dames d'un air un peu timide ; il remercia en termes très convenables la

maman d'Alice du service que sa fille lui avait rendu. L'entretien ne fut pas long. La marée était haute, toute la bande allait se baigner, et le chercheur de coquillages dut se résigner à une seconde attente.

Alice sortit d'une cabine dans un costume que M. Putchett trouva aussi étrange que gracieux. Elle se jeta dans l'eau avec l'intrépidité d'un chien de Terre-Neuve, fut renversée par les vagues, reparut, plongea et se laissa renverser dix fois sans se décourager. Pendant qu'elle bravait ainsi la colère de Neptune, M. Putchett la suivait des yeux avec une sollicitude qui, en dépit des craintes qu'il éprouvait, lui causait une sensation aussi nouvelle qu'agréable.

Le bain pris, Alice vint rejoindre M. Putchett et le conduisit à l'endroit où l'on trouvait les merveilleux coquillages roses. L'agent de change fut enchanté, lorsque plusieurs enfants auxquels Alice cria : « Venez donc ! » déclarèrent que les coquillages n'avaient plus d'attrait pour eux et qu'ils aimaient mieux creuser un puits.

Les fouilles de nos deux conchyliologistes demeurèrent infructueuses. Peut-être fut-ce la faute de M. Putchett, car tout en sondant le terrain, tout en conservant la pose peu gracieuse et peu confortable qu'exigent des explorations de ce genre, il prêtait plus d'attention au visage animé de sa com-

pagne qu'au sable qu'il retournait. En sa qualité de financier, il ne devait pas ignorer qu'aux Indes et dans certaines parties de l'Afrique les cauris servent encore de monnaie ; mais il appréciait peu une valeur qui n'a pas cours légal aux Etats-Unis. Cependant, son opinion se modifia lorsque sa compagne se redressa et tira de sa poche un coquillage qu'elle lui offrit en disant :

— C'est ennuyeux ! Quelqu'un sera venu de très bonne heure et aura tout ramassé. J'avais bien pensé que ça pourrait arriver et je vous ai apporté celui-ci. Il est joli, hein ? Maman trouve qu'il a la même couleur que mes joues.

M. Putchett accepta le coquillage qu'on lui présentait et ses joues à lui devinrent rouges. Depuis de longues années personne ne l'avait vu rougir, sauf dans un accès de colère. Quoiqu'il eût parfois reçu des cadeaux de ses clients, il considérait avec raison ces offrandes comme un placement intéressé, de sorte qu'elles lui avaient toujours causé plus de défiance que de plaisir. Mais le trésor dont la petite Alice se défaisait en sa faveur produisit sur lui une tout autre impression et, lorsqu'il l'eut mis dans sa poche, il ferma à demi les yeux et regarda au loin.

Alice cligna les yeux à son tour, regarda dans la même direction, se servit d'une de ses mains en

guise d'abat-jour, et comme elle n'aperçut rien qui semblât digne de fixer son attention, elle fit la moue.

— Est-ce que vous n'êtes pas content ? dit-elle.

— Si, je suis très content, répliqua M. Putchett.

— Eh bien ! alors amusons-nous.

On s'amusa à creuser des puits et à ramasser des galets, tout en causant.

— Avez-vous une bonne pension ? demanda la petite fille.

— Pas trop bonne, répondit M. Putchett, à qui cette question rappela le parquet sablé de la buvette et l'aspect assez lugubre de sa chambre à coucher.

— Vous devriez venir chez nous ! s'écria Alice avec enthousiasme. Même quand il pleut, nous pouvons jouer toute la journée. Avez-vous un grenier ?

M. Putchett avoua qu'il n'en savait rien.

— Nous en avons deux, et une écurie, et une grange, où nous nous fourrons dans l'avoine jusqu'au cou ; seulement, on a de la peine à s'en tirer ensuite, parce que ça glisse. Les greniers sont pleins de foin, où l'on peut jouer à cache-cache et rouler du haut en bas, sans se faire de mal. On a ramené le foin la semaine dernière et nous sommes revenus sur la voiture ; un, deux, trois, quatre… nous étions sept. Et puis nous avons un jeu de croquet, et une balançoire, et un hamac.

Ces détails parurent intéresser M. Putchett.

— La maison est-elle bien pleine ? demanda-t-il.

— Oh ! il y a encore de la place. Si vous venez, Frank vous apprendra à faire des sifflets.

Cette après-midi même M. Putchett retourna à New-York, d'où il revint le lendemain matin avec une malle bien garnie. Une personne qui avait observé de près les mouvements du capitaliste durant cette excursion déclara plus tard qu'il était entré dans le premier magasin de confection de la ville où il avait acheté des vêtements d'une coupe irréprochable. Chose plus singulière encore, bien qu'il eût rencontré quelques-uns de ses fournisseurs habituels, il avait fait une emplette chez le bijoutier à la mode.

Toujours est-il que le lendemain un monsieur qui paraissait un peu gêné dans son costume flambant neuf se présenta à la pension bourgeoise de M[me] Brown et loua une chambre. Les jeunes personnes qui logeaient sous le même toit le trouvèrent très bien mis et les vieilles ne surent trop que penser de lui. Mais comme il ne se montrait pas importun, comme il n'adressait la parole qu'à ceux qui engageaient la conversation avec lui et semblait se donner pour tâche d'amuser les enfants, tous les locataires de M[me] Brown reconnurent qu'il avait bon cœur.

Entre autres confidences, Alice, durant sa seconde promenade avec M. Putchett, lui avait appris que le sixième anniversaire de sa naissance était proche. Lorsque ce jour arriva, son ami se leva plus tôt que de coutume et attendit avec impatience qu'elle se montrât. Dès qu'elle vint lui souhaiter le bonjour, il passa autour de son cou une chaîne à laquelle était attachée une jolie petite montre. Tandis que l'enfant courait faire admirer le cadeau à ses parents, M. Putchett se réfugia dans la grange, où l'on n'avait pourtant pas encore organisé une partie de cache-cache. Il ne reparut que lorsque la cloche annonça l'heure du déjeuner. Quand il arriva dans la salle à manger, tout le monde était déjà à table, et dès qu'il se montra Alice, qui avait oublié de le remercier, lui témoigna sa reconnaissance par une vigoureuse embrassade. Cette démonstration n'eut d'autre résultat que d'augmenter la confusion de celui qui en était l'objet. Il resta le nez sur son assiette, pendant que la mère de la petite fille lui adressait des remontrances et lui reprochait sa prodigalité. Elle voulut d'abord lui rendre la montre. M. Putchett prit un air si désolé, puis si suppliant, que la brave dame, voyant la peine qu'elle lui causait, renonça à exécuter sa menace.

En moins de huit jours, M. Putchett gagna les bonnes grâces de tous les hôtes de Mme Brown. On

le citait comme l'être le plus serviable, le moins prétentieux, le plus franc qu'il y eût au monde. Les dames, jeunes ou vieilles, le trouvaient toujours prêt à les obliger, et les enfants l'adoraient. Sans être complètement illettré, il ne brillait pas dans la conversation ; mais il écoutait les autres ou feignait de les écouter avec une attention flatteuse qui devait leur donner une haute opinion de leur propre éloquence. Je dois avouer, du reste, qu'Alice fut la seule personne qui eût l'idée de lui demander des conseils littéraires. Elle invoqua son aide, afin d'aplanir diverses difficultés que présentaient les devoirs qu'elle avait à préparer pour l'école du dimanche. Les pages qu'il lisait, celles qu'Alice récitait, lui rappelaient-elles une leçon qu'il avait apprise dans sa jeunesse ou lui enseignaient-elles une leçon que l'on ne s'était jamais donné la peine de lui apprendre ? Je l'ignore. En tout cas, il sembla s'y intéresser autant que la petite écolière elle-même. Chaque dimanche il se rendait à l'église, donnant la main à son élève, et peut-être le vieux pasteur, dont les sermons étaient un peu prolixes, n'eut-il jamais un auditeur moins distrait.

Il va sans dire que M. Putchett se baigna — tout le monde se baignait. Une corde, tendue entre deux poteaux, permettait aux plus timides de se risquer en pleine eau. Aux heures propices, vingt ou trente

touristes, hideusement costumés, dansaient le long de ce câble et parmi eux figurait presque toujours M. Putchett avec une enfant sur les épaules.

Un matin, comme la mer était mauvaise, on s'avança assez loin pour éviter les brisants et n'avoir à braver que la houle. M. Putchett se trouvait en tête de la bande avec la petite Alice. Il semblait adorer l'eau et aimait à s'aventurer jusqu'à l'extrémité de la corde pour se laisser soulever par la houle et se livrer à ces ébats ridicules chers aux baigneurs qui ne savent pas nager.

Soudain, sa main reçut un choc et il se sentit couler plus bas qu'il n'aurait voulu, tandis qu'au-dessus du fracas du ressac et d'un bruit de voix confuses il entendit quelqu'un crier :

— Attention ! la corde est rompue !

Il se redressa et ressaisit la corde d'une main convulsive ; mais il reconnut, à son grand effroi, qu'elle ne lui serait d'aucun secours ; elle s'était rompue à peu de distance du second poteau, qui disparaissait presque sous l'eau. Les autres baigneurs, plus rapprochés de la terre, regagnaient en toute hâte le rivage, le laissant seul avec Alice, qui s'accrochait à lui et poussait des cris d'alarme. Il lutta bravement contre la houle, sans avancer beaucoup, et, pendant qu'il s'efforçait d'entraîner Alice, il voyait sur la grève une femme qui levait

les bras au ciel, en proie à une agitation frénétique.

Les quelques spectateurs présents — des garçons de ferme pour la plupart — s'emparèrent de la corde rompue et s'attelèrent à un canot qui gisait sur le sable, hors d'atteinte de la marée. Un gamin trouva un moyen de sauvetage plus expéditif : il attacha une pierre au bout d'une ligne à pêche, qu'il lança au baigneur effrayé. Celui-ci parvint à la saisir; mais la ligne se brisa. M. Putchett tenait Alice sur ses épaules ; il se sentit entraîné en arrière par le mouvement des vagues et prêt à perdre pied. Il se cramponna au dernier poteau pour attendre du secours, essayant de rassurer sa petite amie, qui pleurait épouvantée. Bientôt il eut de l'eau jusqu'à la bouche, jusqu'aux yeux, jusque par-dessus la tête. Il comprit que la prochaine vague allait l'engloutir, que le canot arriverait trop tard. Alors, lâchant le poteau, retenant sa respiration, il marcha au fond de l'eau, se dirigeant vers le rivage. Ses veines se gonflèrent, un bourdonnement sourd lui emplit les oreilles; il étouffait. Il fit encore quelques pas, tomba sur les genoux au moment où sa tête allait émerger; mais ses bras tendus maintenaient toujours l'enfant au-dessus des flots. Soudain il sentit qu'on la lui arrachait. Etait-ce une vague ? était-ce un des canotiers ? Il n'en sut rien, car il s'évanouit. C'étaient

des bras robustes qui avaient enlevé Alice et qui bientôt le ramenèrent à son tour inanimé sur la grève.

Sur la plage se trouvait le vieux capitaine Redding, président de la Société des sauveteurs de New-York, qui venait d'arriver et qui regrettait de ne pas être arrivé plus tôt.

— Imbéciles, dit-il, ce n'est pas ainsi que l'on traite un noyé. Retournez-le, la tête en bas, les pieds en l'air, comme s'il dormait à rebours sur un lit de camp... Là, posez-le sur ce sable sec. Que quelqu'un se tienne entre lui et le soleil, de façon à ce que sa tête soit à l'ombre. Tapez-lui dans les mains, un homme à chaque main. Entassez du sable chaud sur ses pieds et sur ses jambes. Maintenant écartez-vous et donnez-lui de l'air.

On obéit promptement à ces ordres. Un groupe de femmes et d'enfants, les unes pâles et silencieuses, les autres pleurant, se forma en face des cabines de bain, les yeux fixés sur le monticule d'où un geste du capitaine les avait chassés.

— Courez à l'hôtel et rapportez-moi une bouteille d'eau-de-vie, dit ce dernier.

— Voici de l'eau-de-vie, répliqua une voix étrangère, et il y a cent dollars pour vous s'il en réchappe.

Tous les regards se dirigèrent vers l'orateur et

le résultat de cet examen ne parut pas favorable au philanthrope qui promettait une récompense honnête au sauveur de M. Putchett. L'inconnu avait l'air très intelligent ; mais sa physionomie froide et dure n'inspirait aucune sympathie. Il se tenait à l'écart, les bras croisés, sans se préoccuper de l'attention dont on l'honorait. Enfin Mme Blough, qui passait à juste titre pour la commère la plus curieuse des environs, lui demanda s'il était l'ami ou le parent de M. Putchett.

— Chère madame, répliqua l'étranger, dont le visage demeura impassible, je suis tout simplement un agent de police. M. Putchett est accusé d'avoir reçu un objet volé et j'ai un mandat d'arrêt contre lui. Ce matin, j'ai fait une perquisition à l'hôtel où il est descendu et dans la pension qu'il habite ; je n'ai pas découvert ce que je cherchais, j'en conviens ; mais il a été dénoncé par son complice et le doute n'est pas permis. A-t-il montré un gros diamant à une de ces dames ?

— Non, riposta avec aigreur Mme Blough, et quand même il nous l'aurait montré, aucune de nous ne l'aurait soupçonné de l'avoir volé.

— C'est fort possible, répondit l'agent, dont le visage se radoucit un peu. Il vient de risquer sa vie pour sauver un enfant et j'avoue que cela m'étonne, car je connais mon homme pour l'avoir déjà arrêté

cinq fois. Par malheur, une bonne action ne suffi pas pour prouver aujourd'hui son innocence.

Mme Blough s'éloigna d'un air indigné ; mais fidèle à ses instincts cancaniers, elle s'empress de répéter les paroles de l'agent. Elle aurait fait l plus grand tort à l'infortuné qu'elle défendait un minute auparavant, si elle eût rencontré autre chos que des incrédules parmi les amies qu'elle choisi pour confidentes.

— Il revient à lui, dit le capitaine, qui retourn M. Putchett sur le dos et se livra à diverses manœuvres ayant pour but d'activer la respiration... Oui, ses lèvres remuent, ses paupières tressaillent.

— Tant pis peut-être, murmura l'agent.

Soudain il se baissa, écarta la chemise du noyé et montra un ruban qui lui entourait le cou.

— Capitaine, reprit-il à voix basse, j'ai une petite fille et je ne demande pas mieux, si la chose est possible, que de ménager Putchett, bien qu'il m'ait glissé plusieurs fois entre les mains comme une anguille, quand je croyais le tenir. Seulement il faut que j'accomplisse mon devoir.

— Où est votre mandat ?

— Le voici, répliqua l'agent, qui tira un papier de sa poche, et il se peut que je ne m'en serve pas. Cela dépend de vous. Le diamant sur lequel il a

prêté vingt dollars en vaut cinq mille et, si je le retrouve, celui qui l'a perdu n'en exigera pas davantage. Je parie ce que vous voudrez que la pierre est attachée à ce ruban. Pourvu que je puisse la rendre, c'est tout ce qu'il me faut et je le laisserai tranquille. Il mérite qu'on lui accorde une chance qu'il n'aura pas si je l'emmène prisonnier.

Les femmes, devinant à l'attitude du capitaine et de son interlocuteur qu'il s'agissait d'un mystère, s'étaient rapprochées peu à peu de façon à entendre la fin de l'entretien.

— C'est vous qui êtes un méchant et vous ne l'emmènerez pas ! s'écria la petite Alice.

— Chut, Alice, dit la mère, qui ajouta aussitôt, en s'adressant au capitaine : laissez-lui reprendre le diamant ; c'est trop terrible de songer que ce malheureux n'aurait échappé à la mort que pour se réveiller dans un cachot.

L'agent, sans attendre d'autre permission, entr'ouvrit à la hâte le costume du baigneur inanimé ; mais il recula en poussant un gros juron, et l'on vit, attaché au ruban, un petit coquillage rose qui reposait sur la poitrine de M. Putchett.

— Il est à lui, dit Alice en sanglotant ; c'est moi qui le lui ai donné le premier jour où nous nous sommes promenés ensemble.

L'agent, trop peu sentimental pour se contenter

de cette explication, se figura que le diamant pour-
rait bien être caché dans le creux du coquillage. I
s'en empara aussitôt et le retourna. M. Putchett ou
vrit à demi les yeux; sa main ressaisit le coquillage
qu'il porta à ses lèvres. Au même instant son regar
tomba sur l'agent; un frisson parcourut tout so
corps et il referma les yeux.

— Mauvais symptôme, murmura le capitaine.

Les yeux de M. Putchett se rouvrirent et cherchè
rent la petite Alice. Un faible sourire anima son vi-
sage livide, tandis que l'enfant se baissait pour l'em
brasser. Le sourire s'effaça peu à peu; il referm
doucement les yeux et comparut devant un tribuna
auquel l'agent de police n'avait nulle envie d'offri
son témoignage.

On l'enterra le lendemain. Comme tout le mond
demeurait convaincu que le défunt était l'obje
d'une erreur judiciaire, chacun se fit un devoi
d'assister à ses funérailles.

Deux heures plus tard M. Bayle — c'était bie
lui — repartait pour New-York, et ceux qui pas-
sèrent près du petit cimetière cette après-midi-là
aperçurent sur la tombe de M. Putchett un arbust
couvert de roses blanches, que l'agent de police y
avait déposé.

LE FILS DE M. WARDELOW

New-Boston, à une certaine époque, avait été une ville qui promettait de se développer avec une rapidité inouïe, même dans les Etats de l'Ouest. Du moins c'est ce qu'affirmaient, à l'époque en question, les organisateurs d'une compagnie financière qui distribuait gratis de fort belles cartes et se montrait très généreuse envers les propriétaires d'une trentaine de grands journaux publiés assez loin de New-Boston. Au dire des prospectus imprimés au dos des cartes, on avait eu soin de réserver le terrain où devaient s'élever les établissements publics — écoles, hôtels de ville, églises, etc. Un joli parc, orné d'arbres et d'un lac naturel, était déjà prêt à recevoir les promeneurs. Les matériaux de construction abondaient. Un chimiste allemand avait analysé l'eau et la déclarait tellement salubre, qu'elle ne pouvait manquer de prolonger de dix ans (en moyenne) l'existence de ceux qui la boiraient. Le sol était d'une fertilité prodigieuse. La compagnie, avec une louable prévoyance, avait non seulement

eu soin d'établir d'avance sur les lieux un magasin où l'on trouverait toutes les provisions nécessaires, mais elle prenait déjà des mesures pour assurer à la nouvelle cité les services d'un médecin distingué et d'un prédicateur célèbre. Il fallait se dépêcher d'acheter un des lots disponibles, si l'on ne voulait pas manquer une aussi belle occasion.

Grâce aux conseils désintéressés des journalistes et aux prospectus qui furent répandus par milliers, un assez grand nombre de colons trouvèrent le chemin de New-Boston vers le printemps de l'année 18... En dépit de divers inconvénients locaux dont le rédacteur du prospectus oubliait de parler; malgré les dimensions microscopiques du lac naturel, ils y seraient peut-être encore sans une crue formidable qui les mit en fuite et évita même à quelques-uns d'entre eux la peine de déménager leur mobilier.

Lorsque la plupart des demeures que l'on avait eu tant de peine à construire furent emportées le long de la rivière, ceux des habitants dont l'achat du terrain n'avait pas épuisé les ressources quittèrent cette terre promise, où l'eau, si elle était salubre, paraissait trop abondante. Les moins fortunés s'établirent dans les environs, à une distance raisonnable des endroits exposés à des inondations périodiques et fraternisèrent avec les indigènes. Un lien

sympathique ne tarda guère à unir les nouveaux venus à ces derniers — tous souffraient de ces fièvres intermittentes si communes dans les terres basses de l'Ouest.

Un seul des colons, dont la demeure avait échappé au désastre, refusa de s'éloigner de New-Boston, bien qu'il possédât de quoi vivre ailleurs. D'autres propriétés que la sienne avaient été épargnées et rien ne l'empêchait de choisir pour séjour la plus belle des maisons abandonnées. Il aurait même pu s'installer dans les magasins, aussi vastes que peu solides, de l'honorable compagnie dont il était une des victimes. Il n'en continua pas moins à habiter l'humble domicile qu'il avait fait construire lors de son arrivée.

Les hommes pratiques, les commerçants de la ville voisine de Mont-Pisgah, située sur une colline que la rivière ne menaçait pas, haussaient les épaules et souriaient d'un air de pitié chaque fois que l'on prononçait son nom devant eux. Les femmes de ces messieurs si pratiques, lorsqu'elles voyaient passer l'unique habitant de New-Boston avec son visage pensif, le suivaient au contraire d'un regard attendri. Les mères de famille surtout ne manquaient jamais à l'occasion de lui adresser quelques paroles amicales. Quand leurs maris ne se trouvaient pas présents, ces dames ne se gênaient

pas non plus pour affirmer que le monde n'en irait que mieux si tous les représentants du sexe fort ressemblaient davantage au vieux Wardelow.

Elles avaient raison. Le vieux Wardelow ne paraissait plus vivre que par le cœur. Le petit cimetière que les créateurs prévoyants de New-Boston avaient réservé aux habitants de cette ville ne renfermait qu'une seule tombe — celle de la femme du vieux Wardelow. Elle y avait été portée (1) par un mari encore jeune et beau. Peu de temps après, l'inondation vint détruire une partie de la ville et priver le veuf de son fils unique, un gamin de sept ans, qui jouait dans un canot que la violence du courant avait entraîné.

A dater de ce jour, bien que le père se fût livré à d'actives recherches, il n'avait retrouvé aucune trace de l'enfant dont il ne cessait pourtant pas d'espérer le retour. Tous les capitaines des navires qui remontaient ou descendaient le Mississipi connaissaient le vieillard. Toüs répondaient affirmativement lorsqu'il leur demandait, pour la centième fois, s'ils n'accorderaient pas un libre passage à un petit garçon qui se présenterait en déclarant se nommer Tommy Wardelow et vouloir débarquer à New-Boston. Il ne se trouvait pas, à bord des steamers, de-

(1) Aux Etats-Unis, ce sont les parents et les amis qui rendent aux morts ce dernier devoir. (*Note du traducteur.*)

puis le commandant et le pilote jusqu'aux chauffeurs, un seul homme qui ne fût prêt à coller les affiches manuscrites du vieux Wardelow partout où passait le navire — le long de la rivière Rouge, du Yazou, de l'Ohio, de l'Arkansas, du Missouri et de tous les tributaires du Mississipi.

New-Boston ne figurait plus depuis bien longtemps sur la liste officielle des bureaux de poste américains; mais à plusieurs milles de distance autour de cette ville on voyait des poteaux qui indiquaient la direction de la ville abandonnée. Sur un grand cotonnier qui se dressait au bord de l'eau, presque en face de la résidence de Wardelow, était cloué un immense écriteau portant le nom de New-Boston. Sur la rive opposée, le vieillard avait fait construire une sorte de débarcadère et un second écriteau annonçait au public que les personnes désireuses de se rendre à New-Boston trouveraient un esquif marqué *Wardelow* attaché audit débarcadère.

Notre ermite — pour employer le surnom que lui donnaient les gens de Mont-Pisgah — ne s'éloignait jamais de son ermitage, soit pour pêcher, soit pour aller aux provisions, sans suspendre au beau milieu de sa porte une pancarte qui faisait connaître le motif de son absence et l'heure probable de son retour.

Lorsqu'il se rendait au cimetière, ce qui lui arrivait assez souvent, une déclaration à cet effet, accompagnée du plan de la route à suivre pour le rejoindre, restait accrochée au même endroit que la pancarte avait peut-être occupée une heure auparavant. Comme le vieux Wardelow ne s'imaginait jamais que son fils eût dépassé l'âge qu'il avait à l'époque de sa disparition, ses pancartes, ses écriteaux et ses circulaires étaient composés en belles lettres majuscules dont un maître d'écriture eût été fier.

Même quand le fleuve débordait (et il sortait de son lit au moins une fois par an) le vieillard refusait de changer provisoirement de domicile. Sa maison, du reste, semblait à l'abri des inondations. En tout cas, il ne voulut pas y ajouter un étage, ainsi qu'on le lui conseillait.

— Non, disait-il, Tommy ne s'y reconnaîtrait pas !

Comme il ne courait aucun danger, on finit par respecter son innocente manie.

Quant aux amis, on devine sans peine que le pauvre veuf n'en avait guère. Quoiqu'il fût intelligent, actif, plus instruit que la plupart de ceux qu'il voyait, son idée fixe l'absorbait. Or, le seul sujet dont il se souciât de parler n'intéressait pas les étrangers. Aussi les habitants de Mont-Pisgah et

des environs échangeaient-ils peu de paroles avec l'ermite de New-Boston dans les rares occasions où ils avaient affaire à lui.

Il y avait cependant quelques exceptions à la règle. La vieille Mme Perry, que l'on regardait comme une sainte et qui méritait sa réputation, faisait atteler son poney au moins une fois par mois afin de se rendre à New-Boston et causer une heure ou deux avec celui qu'elle appelait « le propriétaire de la ville morte ».

Parmi les négociants de Mont-Pisgah il s'en trouvait un qui avait perdu ses deux fils et qui ne rencontrait jamais le vieillard sans lui serrer la main d'une étreinte cordiale. Celui-là se gardait bien de troubler les espérances du père de Tommy, qui découvrait toujours de nouvelles raisons pour espérer.

Les pasteurs des diverses églises de Mont-Pisgah, si peu d'accord qu'ils fussent sur certains points de doctrine, s'accordaient pour admirer la beauté morale du caractère de M. Wardelow. Jamais une plainte. Il subissait ses épreuves avec une résignation vraiment chrétienne ; sa foi dans la bonté divine lui inspirait une confiance si inébranlable ! La plupart de ces messieurs lui faisaient donc des visites professionnelles encore plus édifiantes pour eux que pour celui qu'ils voulaient consoler.

Le temps ne se laissa pas arrêter dans sa course par l'immense douleur du vieux Wardelow. La guerre avec le Mexique venait d'éclater au moment où tant de colons malavisés eurent l'idée de s'établir à New-Boston. A cette époque Wardelow avait des cheveux d'un noir d'ébène et Mont-Pisgah n'était qu'un petit amas de huttes ; mais l'année où Abraham Lincoln fut élu président il y avait dix ans que les cheveux de Wardelow blanchissaient. Mont-Pisgah possédait déjà un tribunal, une police assez bien organisée, une prison et les autres accessoires d'une grande ville. Bien que la prison fût rarement vide, elle ne renfermait pas tous les malfaiteurs dont on avait à se plaindre. Aucun chemin de fer ne traversait encore la localité, aucun fil télégraphique ne la reliait aux cités voisines, de sorte qu'elle attirait les voleurs de chevaux, cette plaie des pays neufs, qui disparaissaient avec leur butin sans crainte d'être devancés par une plainte de leurs victimes.

Il y avait, en outre, dans ces parages, beaucoup de gens qui passaient pour avoir grand besoin du ministère des *circuit riders* (1). Le jeune prédica-

(1) Les *circuit riders* n'existent guère qu'aux Etats-Unis ; ce sont de jeunes missionnaires qui passent la moitié de leur vie à cheval, ne s'arrêtant que pour prêcher l'Evangile à des auditeurs qui parfois les accueillent fort mal. (*Note du traducteur.*)

teur chargé par les méthodistes de l'Illinois de ramener à de meilleurs sentiments leurs frères égarés du district de Mont-Pisgah n'était pas moins actif que convaincu ; mais le peu de succès de ses tentatives lui causait parfois des accès de découragement qu'il se reprochait. Aussi, suivant en cela l'exemple de ses prédécesseurs, se rendait-il assez souvent auprès du vieux Wardelow, afin de ranimer son zèle par le spectacle d'une foi plus patiente que la sienne.

Un soir qu'il venait de quitter le vieillard et d'entrer dans la grange où il avait attaché son fidèle coursier, il demeura un peu surpris, bien qu'il connût à fond les mœurs du pays, de se trouver face à face avec un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans qui emmenait tranquillement le cheval.

— Halte-là, mon ami ! dit-il. Il paraît que j'arrive à temps.

— Laissez-moi passer ou vous pourrez regretter d'être arrivé trop tôt ! riposta le jeune homme avec un geste menaçant.

Le *circuit rider* avait besoin de son cheval ; en outre, il était très résolu et doué d'une force musculaire peu commune. Une lutte ne l'effrayait pas. Il eut bientôt renversé celui qui le menaçait et qui aurait certes offert plus de résistance s'il n'eût été

pris à l'improviste. Mais le voleur ne tarda pas à se relever et, lorsqu'il s'élança à son tour, le missionnaire vit luire dans le demi-jour de la grange le canon d'un pistolet. Se recommandant au Seigneur, il fit de si vigoureux efforts pour défendre sa vie, qu'il renversa de nouveau son antagoniste ; alors, un genou sur la poitrine, une main sur la gorge de son ennemi terrassé, tenant de l'autre main le revolver qu'il avait saisi, il prononça cette courte allocution :

— Misérable pécheur, quand on fait le métier que vous faites, il faudrait avoir la certitude d'être toujours le plus fort. L'Évangile dit : « dent pour dent, œil pour œil ». Tout à l'heure vous n'auriez pas hésité à me loger une balle dans la tête et, si je vous appliquais la loi du talion, vous savez aussi bien que moi que la justice humaine m'absoudrait. Je ne suis pas un homme de sang et je vous épargnerai, mais à une condition...

— Eh bien, épargnez-moi, interrompit le voleur, et je vous donnerai cent dollars ; vous pouvez les prendre dans ma poche.

— Jeune homme, nous ne nous entendons pas, répliqua le missionnaire. Votre argent ne me tente pas. Je veux que vous vous repentiez, je veux rendre à sa famille un pécheur converti. Comment vous appelez-vous ?

— Tommy Wardelow, murmura le voleur, qui à l'offre des cent dollars avait senti cinq doigts s'enfoncer dans son cou.

— Bonté divine! s'écria le *circuit rider*. Vous vous appelez...?

— Tommy Wardelow, répéta le jeune homme.

— Où sont vos parents? demanda le prédicateur.

— Mes parents? Il ne me reste pas un parent au monde. Si c'est pour me rendre à ma famille que vous me ménagez, autant vaudrait en finir de suite. Personne ne me regrettera. Du moins, ma mère est morte et mon père doit l'avoir suivie depuis longtemps, car nous habitions un endroit où tout le monde avait la fièvre.

— Quel endroit?

— Parbleu, si je le savais je serais allé le retrouver. Il m'adorait et je le lui rendais bien. Nous vivions quelque part sur les bords du Mississipi. Voilà tout ce que je me rappelle. Un beau jour, quand j'étais gamin, un bateau dans lequel je jouais a été emporté par le courant; des gredins m'ont recueilli et m'ont vendu en me faisant passer pour un nègre presque blanc. Je suppose que j'avais déjà la peau un peu brune.

Il y eut un moment de silence. Le missionnaire s'était redressé; les bras croisés, il semblait réflé-

chir. Soudain, la voix d'un troisième personnage se fit entendre.

— Bravo, pasteur !... C'est moi, le shérif Peters, qui vous admire depuis cinq minutes. Vous courez sur mes brisées. N'importe ! l'affaire a été trop bien menée pour que je songe à intervenir. J'avais filé ce gaillard et je me disposais à l'empoigner, quand vous m'avez devancé. Je n'aurais pas mieux fait, ma parole d'honneur ! Tenez, voulez-vous savoir mon opinion ? On a gâté l'étoffe d'un fameux shérif, le jour où l'on vous a envoyé prêcher. J'ignore comment vous vous y prendriez pour toucher les contributions, vu que je ne me suis jamais trouvé à un meeting de charité présidé par vous ; mais, pour ce qui est d'une arrestation, mes compliments ! Vous n'y allez pas de main morte. Le prisonnier est à vous, ainsi que la récompense promise à qui le prendrait, bien qu'elle ait été offerte pour la capture d'un bandit connu sous un autre nom que celui de Tommy Wardelow. En somme, je suis content de vous avoir laissé agir, car je me serais cru obligé d'accomplir mon devoir jusqu'au bout et de livrer mon homme, ce qui m'aurait chagriné à cause de ce pauvre... Examinons un peu le cas, voulez-vous ? Je vais ficeler votre prisonnier, afin qu'il ne nous brûle pas la politesse.

Le shérif alluma une petite lanterne sourde qu'il tira de sa poche et la posa sur le rebord de la croisée ; ensuite il enroula une corde autour des jambes du prisonnier et lui attacha les mains derrière le dos. Ces précautions prises, il emmena son compagnon à l'autre bout de la grange ; là, il ouvrit un portefeuille dont il tira un papier.

— Je gardais ce signalement comme une curiosité, dit-il ; mais il peut nous être utile aujourd'hui... Voyons... « Cheveux bruns, yeux noirs... Taille... » Bah, le bonhomme décrit son fils tel qu'il était il y a quinze ans... A la bonne heure, voici une note plus précise... Il manque une phalange au petit doigt de la main gauche.

Le missionnaire s'empara de la lanterne et se livra à un examen qui dissipa les doutes qu'il pouvait avoir. Les deux hommes échangèrent un regard, sans prononcer une parole.

— Pasteur, dit enfin le shérif, qui éclaira en plein le visage du captif, je connais ce gaillard et je vous réponds qu'il ne vous aurait pas épargné. Il a la main malheureuse, un de mes agents en sait quelque chose. Mais, encore une fois, je n'interviendrai pas. Si vous jugez qu'il y a des circonstances atténuantes, tant mieux pour lui.

— Que serions-nous devenus à sa place ? demanda le missionnaire, qui rougit et pâlit tour à

tour. Quinze ans de servitude et de mauvais exemples... Oui, il y a des circonstances atténuantes... Tommy Wardelow, ajouta-t-il en se penchant au-dessus du prisonnier, supposons que vous découvriez tout à coup que votre père est vivant ?

— Mon père... vivant ? répéta le prisonnier dont la physionomie exprima une vive surprise. Mais non ! Comment le sauriez-vous ? Vous ne me connaissez pas : c'est la première fois que je viens ici.

— C'est ici que votre père vous attend depuis quinze ans, répliqua le missionnaire. C'est ici qu'il a vécu en ne songeant qu'à vous, espérant sans cesse votre retour ; c'est ici qu'il a vieilli avant l'heure, par suite du chagrin que lui a causé votre disparition.

— Depuis quinze ans ! s'écria le voleur, dont les nerfs se détendirent et qui fondit en larmes.

— Oui, il vit encore, poursuivit le *circuit rider* d'une voix saccadée. Il habite la maison voisine. Je viens de le quitter. Il est très malade et votre présence seule pourrait le guérir ; mais j'aimerais mieux vous tuer que de lui apprendre le genre d'existence que vous avez mené.

— Je partage votre opinion, pasteur, dit le shérif.

— Laissez-moi le voir ! s'écria le prisonnier, dont la voix trahissait une violente émotion. Laissez-moi le voir, ne fût-ce que pendant quelques minutes !

Vous n'avez pas à craindre que je lui dise ce que j'ai été, et vous ne le lui direz pas, vous, si je ne tente pas de m'échapper. Ayez pitié de moi. Vous voyez bien que je pleure. Vous ne savez pas ce que c'est que de ne pas connaître au monde un être qui vous aime et d'apprendre tout à coup que l'on a un père qui vous attend depuis des années.

Le missionnaire se tourna vers son compagnon.

— Shérif, dit-il, je respecte la loi, comme doit le faire tout bon citoyen.

Le shérif répliqua :

— Il est votre prisonnier.

— Eh bien, si je le relâchais, à la condition que, tant que le vieux Wardelow vivra, il ne l'abandonnera pas ?

— Il est votre prisonnier, répéta le shérif.

— Et si j'insistais pour que vous l'arrêtiez, vous ne vous y croiriez pas obligé ?

Le shérif eut l'air de réfléchir.

— Non, répondit-il au bout d'un instant. Il a blessé un de mes hommes ce matin ; mais je le relâcherais aux mêmes conditions. Seulement, pour sauvegarder ma réputation, je vous brûlerai la cervelle en déclarant que vous avez aidé mon prisonnier à échapper.

Le *circuit rider* ne parut pas goûter la plaisanterie.

— Dieu me pardonne, si j'agis mal, dit-il. Détachons-le.

Le shérif s'empressa de délier les menottes ; puis il tira de sa poche un peigne et un petit miroir, qu'il tendit au fils du vieux Wardelow en lui disant :

— Je vais vous éclairer... Arrangez un peu votre crinière ; vous êtes fait... comme un voleur. Votre chapeau ne vaut pas deux sous ; prenez le mien, qui vous donnera un air respectable. Il va falloir inventer quelque histoire, car le vieux voudra tout savoir. Vous lui raconterez que vous avez été shérif dans un État du Sud, depuis que vous avez échappé aux gens qui vous ont acheté comme esclave.

Le *circuit rider*, qui s'était agenouillé afin de détacher la corde qui entourait les jambes du prisonnier, se redressa brusquement et proposa cette variante :

— Vous lui direz que vous êtes devenu un apprenti missionnaire. Ce sera plus vrai... du moins à partir de ce soir.

Le shérif hocha la tête.

— Je ne veux pas vous manquer de respect, pasteur, dit-il ; mais ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux qu'on le prît pour un ex-shérif ? On n'oserait plus lui adresser autant de questions et il pourrait se trouver embarrassé si on lui deman-

dait de prêcher, tandis qu'un voleur a généralement toutes les qualités d'un bon shérif.

— Vous avez déclaré qu'il est mon prisonnier, répliqua le missionnaire, et je déclare de mon côté que je veux en faire un *circuit rider*. Il rachètera ainsi son passé. Entendez-vous, jeune homme ? ajouta-t-il en tirant vigoureusement la corde. C'est moi qui vous délivre et qui vous rends à votre père.

— Vous ferez de moi ce que vous voudrez, répliqua le prisonnier ; mais dépêchez-vous.

— Vous avez ma parole, dit le shérif, et vous pouvez disposer de lui comme bon vous semblera. C'est égal : je suis persuadé que j'aurais là un excellent *deputy-sherif,* si vous lui permettiez de suivre mes conseils. En outre, je m'engagerais à user de mon influence pour le faire nommer à ma place, lorsque mon temps sera fini. Songez un peu à ce qu'il pourrait devenir ! On a vu des shérifs arriver aux chambres législatives — je crois même qu'il y en a qui sont arrivés au Sénat.

— Un *circuit rider* monte quelquefois plus haut, dit le prédicateur en conduisant son prisonnier vers la maison du vieux Wardelow. Il y en a qui gagnent le ciel.

— Oh ! dit le shérif, qui renonça à continuer la discussion.

Les deux amis accompagnèrent le prisonnier jusqu'à la demeure de son père. Le prédicateur profita du court trajet pour expliquer à son futur élève quelles précautions il devait prendre ; mais le jeune homme, à peine arrivé devant la maison, échappa à son conseiller, poussa une porte, puis une autre et entra dans la chambre du vieillard en criant :

— Père !

Le vieux Wardelow se redressa sur sa couche et se fit un abat-jour de sa main.

— Tommy ! dit-il... Ah ! je savais bien que tu reviendrais !

Le père et le fils s'embrassèrent. Le shérif prouva alors que les shérifs eux-mêmes ont quelque chose d'humain, car il serra le missionnaire dans ses bras.

. . . .

Le vieux Wardelow retrouva la santé et vécut désormais heureux jusqu'au jour où il devait reposer lui-même dans le cimetière qu'il visitait si fréquemment. Son fils et le missionnaire ont tenu leurs promesses respectives. Lorsque le shérif rencontre l'un ou l'autre des *circuit riders,* il échange avec eux des poignées de main si cordiales, qu'il a failli perdre sa place aux dernières élections, parce qu'on le soupçonne de s'être laissé convertir.

LES RIVAUX

I.

Il existait certes à Bleiton autant de cœurs sensibles qu'ailleurs et, si un heureux hasard vous eût mené dans cette petite ville, vous auriez bien vite reconnu qu'elle comptait une foule de jeunes personnes assez charmantes pour transformer en ennemis tous les célibataires de l'endroit. Néanmoins, dès que quelqu'un se mettait à parler de « rivaux », chacun devinait aussitôt qu'il s'agissait des prétendants qui semblaient se disputer la main de miss Florence Elserly.

Les demoiselles ne se montraient pas toujours d'accord sur la place qu'il convenait de donner à miss Elserly parmi les beautés de Bleiton. Beaucoup d'entre elles n'auraient pas hésité à lui accorder le second rang ; mais elles étaient obligées de s'avouer que les messieurs la plaçaient en première ligne. Au nombre de ses admirateurs avaient figuré la plupart de ceux auxquels leur âge ou leur position de fortune permettait de se marier. L'élite

des jeunes gens de Bleiton, les négociants plus mûrs dont le commerce prospérait, les visiteurs qui arrivaient chaque été de New-York, s'inclinaient devant miss Elserly comme si un sort inéluctable les eût forcés de rendre hommage à sa beauté.

Personne ne connaissait au juste le nombre des offres de mariage qu'elle avait refusées. Elle était trop modeste pour se vanter de ses succès. Personne non plus n'aurait osé affirmer, en fondant son opinion sur l'attitude de la jeune fille, qu'elle préférât celui-ci ou celui-là. Enfin on crut s'apercevoir que la balance penchait en faveur de Hubert Brown, qui appartenait à une des familles les plus honorables de la ville.

M. Brown venait de terminer ses études théologiques. Fils d'un pasteur calviniste, il avait résolu de suivre la carrière paternelle. Sa résolution paraissait d'autant plus méritoire que son père lui avait laissé un héritage dont d'autres se seraient peut-être empressés de profiter, afin de mener une vie oisive. Mais depuis la mort du révérend Josué Brown la rigidité des mœurs calvinistes s'était relâchée à un tel point, qu'un futur prédicateur pouvait écouter une symphonie de Beethoven dans une salle d'opéra sans qu'on l'accusât de manquer de piété. Or, le hasard voulut que certains habitants de Blei-

ton fussent attirés à New-York par un concert spirituel que M. Brown et miss Elserly honoraient aussi de leur présence. Ils s'imaginèrent, à tort ou à raison, que le jeune homme s'intéressait moins à la musique qu'à la conversation qu'il échangeait avec sa compagne. Le lendemain, diverses dames qui n'avaient rien de mieux à faire et d'autres dont des devoirs plus urgents réclamaient les soins, perdirent un temps précieux à discuter les probabilités d'un mariage.

Les prédictions furent presque toutes affirmatives. Bientôt cependant on ne sut trop que penser, car l'arrivée d'un nouveau prétendant relégua Hubert Brown au second plan. Miss Elserly se promenait souvent avec le major Malling, un ex-officier qui s'était distingué dans la guerre de sécession et qui exerçait à New-York la profession lucrative d'agent de change.

Grâce à la curiosité qu'excite dans les cœurs féminins une énigme de cette nature, la question, qui en somme ne regardait que deux personnes, acquit une grande importance aux yeux de toutes les dames de la localité. On parla des rivaux presque autant que de la pluie et du beau temps. Enfin le problème sembla résolu. Il s'écoula cinq ou six jours sans que l'on rencontrât Hubert Brown et, lorsqu'on le revit, son visage était plus long, plus solen-

nel que ne l'exige l'atmosphère de sainteté où doit vivre un pasteur calviniste.

Puis on remarqua que miss Elserly se montrait plus que jamais dans la société de l'agent de change, dont l'assiduité expliquait l'absence de son rival. On soupçonna que ce dernier avait fait sa demande et qu'il avait été refusé. Les amies qui devaient une visite à la mère de M. Brown se dépêchèrent d'acquitter leur dette. L'accomplissement de ce devoir social trouva sa récompense, car la tristesse de la bonne dame suffit pour les convaincre que leur soupçon était fondé. Elles ne se trompaient pas. Avant qu'elles eussent eu le temps de répandre le bruit que miss Elserly allait épouser le major Malling, les intéressés leur coupèrent l'herbe sous le pied en annonçant eux-mêmes la grande nouvelle.

Cependant une autre nouvelle, à laquelle on ne voulut pas croire tout d'abord, ne tarda guère à circuler. La chose n'était que trop vraie. Le major venait de quitter à l'improviste son hôtel. Il avait disparu, sans prévenir personne, le jour même où deux gentlemen étaient arrivés de New-York tout exprès pour lui demander des renseignements au sujet de quelques opérations financières.

En apprenant le brusque départ de leur ami, ces messieurs manifestèrent une très vive contrariété. Après de longs pourparlers avec le maître de l'hôtel

et après avoir exhibé un document officiel à un juge de paix, ils furent autorisés à prendre possession de la chambre du fugitif. Une fois installés, ils firent main basse sur les cigares, les liqueurs et les papiers de l'ex-guerrier.

Un paragraphe publié dans les journaux de New-York dissipa tous les doutes. M. Malling, qui jouissait à la Bourse d'une si excellente réputation et qui avait fait preuve de tant de bravoure dans la guerre contre les sudistes, ne méritait pas l'estime de sa nombreuse clientèle. Il avait pris la fuite à la veille d'une liquidation fort onéreuse pour lui, oubliant de restituer une somme de quinze mille dollars qu'il ne tenait qu'à titre de dépôt. Il se trouvait sous le coup d'un mandat d'arrêt et la police ne tarderait sans doute pas à découvrir sa retraite.

Bien que miss Elserly conservât un visage impassible et qu'elle ne fournît pas aux curieux beaucoup d'occasions de juger de l'effet que produisait sur elle cette dure épreuve, on affecta de la plaindre. Comme elle ne paraissait nullement touchée des marques de sympathie muette qu'on lui prodiguait, l'opinion publique déclara que Hubert Brown aurait eu des chances s'il était resté chez lui au lieu de partir pour l'Ouest en qualité de missionnaire. Il possédait en biens-fonds une fortune considérable qu'il ne serait jamais tenté de risquer à la Bourse,

et, sans être un cavalier aussi accompli que le major, il avait fort bonne mine. On plaignit donc de nouveau miss Elserly, lorsque l'on sut que M. Brown mettait en vente une ferme d'une grande valeur, qui faisait partie de son héritage paternel. Une entreprise à laquelle il s'intéressait exigeait qu'il se procurât sans retard une assez forte somme, et il avait prié son agent de trouver au plus vite un acheteur. Le télégramme où il donnait cet ordre n'entrait dans aucun détail sur la nature de l'entreprise en question ; mais le lecteur sera bientôt en mesure de juger si elle promettait d'être avantageuse.

II.

Tandis que Hubert Brown, qui cherchait l'oubli de ses peines en s'efforçant d'être utile à ses semblables, se promenait un soir dans une ville du Colorado, il se trouva soudain face à face avec le major Malling. Ce dernier ne brillait plus par l'élégance de sa mise et ses collègues de New-York auraient hésité à la reconnaître. Il avait beaucoup changé depuis six semaines, c'est-à-dire depuis son départ de Bleiton. Au fond, ce n'était pas un homme pervers que le major, malgré la faute qu'il avait commise dans une heure d'entraînement et qu'il se

reprochait avec amertume. Il eût préféré ne pas rencontrer son rival; mais l'humilité ne figurait point parmi ses bonnes qualités. Voyant qu'il était impossible d'éviter un entretien, il prit un air dégagé et s'écria :

— Vous ici ! Je suis sûr pourtant que rien ne vous oblige à vous réfugier dans l'Ouest.

— Non, répliqua Brown, qui rougit un peu. Je menais là-bas une existence inutile, voilà tout.

— Je pensais, reprit le major avec un sourire de mauvais aloi, que vous auriez essayé de consoler miss Elserly. Cela ne vous aurait sans doute pas été difficile, vous n'avez pas perdu son estime.

— Elle m'estime, soit; mais elle vous a accordé sa main et j'aurais rougi...

— Epargnez-moi, Brown, interrompit le major, qui perdit beaucoup de son assurance. Je songe bien plus à elle qu'à mes créanciers et à ce maudit abus de confiance dont je me suis rendu coupable. Je comptais sur des rentrées qui paraissaient certaines et je ne connaissais pas miss Elserly quand je me suis mis dans cette passe : voilà ma seule excuse, s'il pouvait y en avoir une à ses yeux. Naturellement, tout est fini entre nous. Je lui ai écrit pour lui rendre sa parole.

— Vous avez agi en honnête homme.

— Je ne me fais pas d'illusion; elle se serait

regardée comme libre, après ce qui s'est passé.

— Vous vous trompez, dit Brown.

— Comment le savez-vous? demanda le major avec un regard soupçonneux qui n'échappa point à son interlocuteur. L'auriez-vous tourmentée, au milieu de ses peines, en l'obligeant à refuser une seconde offre de mariage?

— Non, répliqua Hubert Brown avec douceur. Ne m'insultez pas. Je sais seulement, par une lettre de ma mère, qu'elle est très triste et très abattue. Si elle ne se souciait plus de vous, elle ne s'en cacherait pas; le monde le lui pardonnerait volontiers.

— Et le monde aurait raison..... Que le diable vous emporte! Je vous aurais dispensé de m'apprendre qu'elle pense encore à moi. Je me résignais, persuadé qu'elle m'a oublié, ainsi qu'elle en a parbleu bien le droit!

— Malling, dit Brown, qui posa la main sur l'épaule du major, il faut retourner là-bas.

— Pour me voir accueillir comme je le mérite? Merci! Permettez-moi d'ajouter que vous êtes un drôle de corps. L'idée ne me serait jamais venue de suggérer une pareille démarche à un rival heureux. Est-ce que cela fait partie de votre religion?

— Ma religion m'ordonne d'aimer les autres plus

que moi-même. Je désire que miss Elserly soit heureuse.

Le major saisit la main du jeune missionnaire.

— Brown, s'écria-t-il, vous êtes un grand cœur. Elle me l'a dit un jour et je reconnais qu'elle ne se trompait pas. Quant à suivre votre conseil, il ne faut pas y songer. Abuser de sa promesse pour l'obliger à épouser un homme déshonoré? D'ailleurs, je suis poursuivi. Mes créanciers m'accorderaient du temps; mais il y a ces satanés bons dont on exige la remise immédiate.

— Cette affaire-là serait facile à arranger.

— Comment cela? On voit bien que vous n'avez jamais fréquenté Wall-street.

— Je vous prêterai l'argent.

Malling lâcha la main qu'il tenait.

— Ma parole d'honneur, je vous admire, dit-il. Me prêter, à moi? J'ai de la peine à croire que vous parlez sérieusement.

— Je parle très sérieusement.

— Alors vous ignorez qu'il s'agit d'une vingtaine de mille de dollars.

— Je ne l'ignore pas et j'avancerais davantage sans me ruiner.

— Quoi, je pourrais relever la tête! s'écria le major. Je pourrais espérer que Florence... Non, reprit-il d'un ton découragé. C'est un rêve. Elle

me pardonnerait peut-être le reste — elle me mépriserait, si je profitais de la générosité d'un rival pour... Que penserait-elle de moi ?

— Elle n'en saura rien. Il suffira de lui annoncer que vous serez bientôt réhabilité. Les femmes ne comprennent pas les questions de Bourse.

— J'en connais qui comprendraient fort bien ce qu'il y a de beau dans le sacrifice que vous faites, répliqua le major. Mais vous n'avez pas quitté Bleiton avec vingt mille dollars dans votre sacoche ?

— On a tant puisé dans ma sacoche qu'elle est presque vide. Je n'ai même pas le dixième de cette somme disponible et je vais être obligé de télégraphier à mon agent, répondit le jeune missionnaire, qui ne jugea pas à propos de parler de la ferme. Il nous faudra patienter un peu.

— Brown, dit le major d'une voix plus résolue, j'accepte votre offre. Sans vous, je serais tombé plus bas et vous n'aurez pas à regretter de m'avoir relevé. Si le passé se rachète, vous pourrez désormais me serrer la main. Quand comptez-vous recevoir les fonds ?

— Pas avant huit ou dix jours, je le crains. Mon message partira ce soir et après-demain je partirai moi-même, de manière à voir vos créanciers dès que je me trouverai en mesure de les satisfaire. Lorsque les difficultés seront levées, je vous pré-

viendrai. Il n'est pas besoin, je crois, de vous engager à écrire à miss Elserly.

— Oui, mon cher Brown, je lui écrirai, à une condition : vous vous chargerez de remettre vous-même la lettre et vous attendrez pour cela que votre mission ait réussi. Je veux être pendu, si j'adresserais cette proposition à un autre homme... mais vous êtes plus qu'un homme : vous êtes un saint. Tous les sermons que j'ai entendus depuis que je suis au monde ne valent pas celui que vous venez de me prêcher d'exemple. Toutefois, l'argent n'est sûr que quand on le tient : vos bonnes intentions pourraient échouer et il serait affreux, après avoir écrit à Florence, de me trouver dans l'impossibilité de reparaître.

Brown reconnut la justesse de cette objection et il se contenta d'expédier son télégramme ; puis, désireux d'obtenir des renseignements précis, il emmena à son hôtel le major, qui, consultant un calepin, lui expliqua la situation et finit par lui remettre une liste de ses créanciers.

— Ceux-là n'ont pas trop mauvaise opinion de moi, dit-il. Ils consentiront presque tous à attendre en apprenant que j'ai restitué le dépôt qui m'avait été confié... Allons, grâce à vous, je vais pouvoir goûter un moment de repos !

Malgré cette assertion, lorsque Brown se leva le

lendemain, après avoir dormi de ce profond sommeil qui passe, souvent à tort, pour être l'apanage exclusif des consciences tranquilles, l'agent de change se promenait déjà depuis une heure au fond du petit jardin de l'hôtel, en proie à une agitation fiévreuse. Il était très pâle et déclara n'avoir pas fermé l'œil de la nuit.

Le jeune missionnaire s'efforça de le calmer en faisant l'éloge de Florence Elserly, dont il ne se lassait pas de vanter les bonnes qualités. Si quelqu'un méritait le bonheur ici-bas, c'était bien...

Son compagnon l'interrompit.

— Mais vous ? dit-il.

— Moi ? Je me consolerai en songeant que j'ai contribué à la rendre heureuse, car je suis persuadé que vous vous montrerez digne d'elle.

— Je tâcherai, répondit simplement le major.

Il aurait dû se réjouir de l'horizon inespéré qui s'offrait à lui ; néanmoins il demeura soucieux et agité. A déjeuner, il mangea peu et fut très distrait. Le matin où il remit à Brown la lettre destinée à miss Elserly, il était plus pâle que jamais.

— Brown, dit-il en serrant la main de son ancien rival, qui s'apprêtait à monter en voiture, l'argent que vous allez me prêter ne sera pas perdu pour vous. Les affaires de bourse sont trop aléatoires et j'y renonce afin d'être plus sûr d'acquitter tôt ou

tard ma dette. Quant au reste, cela ne se paye pas; mais j'ai essayé... je vais essayer de prouver que votre confiance n'a pas été déplacée. Je crois que c'est là le genre de payement qui plaira le mieux à un individu aussi désintéressé que vous.

III.

Hubert Brown, à peine arrivé à Bleiton, céda sa ferme au seul acquéreur qui se fût présenté, ou du moins au seul qui eût offert de l'acheter argent comptant, bien que l'ami qu'il avait chargé de la vente trouvât l'offre dérisoire. Le marché conclu, il se rendit à New-York avec une vingtaine de mille dollars dans sa poche. Son premier soin fut de rembourser le propriétaire des « satanés bons », qui s'empressa de retirer sa plainte. Ensuite il n'eut pas de peine à s'entendre avec les créanciers du major et il put télégraphier à ce dernier que rien ne l'empêchait de revenir.

Enfin il se présenta chez miss Elserly, à qui il fit remettre une carte sur laquelle il avait écrit au crayon : *avec nouvelles de lui.* La servante irlandaise, chargée de porter la missive, lut ces quatre mots avec le plus vif désir de s'instruire. Par malheur elle ne comprenait pas le français et sa curio-

sité ne fut pas satisfaite. Douée d'une excellente mémoire, elle répéta le soir même la phrase à un garçon boulanger allemand de ses amis ; mais, quoique les compatriotes de M. de Bismarck aient la réputation de connaître toutes les langues, l'aimable jeune homme dut avouer son ignorance. Quant à la demoiselle à qui la carte était destinée, elle n'hésita pas à recevoir le visiteur. L'entrevue fut de courte durée. M. Brown raconta qu'il avait rencontré par hasard le major dans une ville de l'Ouest et qu'il s'estimait heureux d'avoir réussi à le tirer de ses embarras financiers. Il était chargé de remettre une lettre qui contribuerait, il l'espérait, au bonheur de miss Elserly. Sans entrer dans des détails, il se croyait tenu d'ajouter que les agents de change de New-York, les meilleurs juges en pareille matière, ne refusaient pas leur estime au major Malling. Miss Elserly le remercia et il se leva pour prendre congé.

— Pardonnez-moi, dit-il alors, si je fais allusion au passé. Je vous ai aimée, vous le savez, puisque j'ai demandé votre main. Ma démarche d'aujourd'hui doit vous prouver que je ne vous en veux nullement de votre refus. Me voilà devenu l'ami sincère du major ; ne puis-je rester le vôtre ?

Miss Elserly, pour toute réponse, lui tendit la main avec un doux sourire et Hubert Brown s'éloi-

gna, sinon très heureux, du moins fort satisfait du courage avec lequel il avait rempli sa mission. Lorsqu'il renouvela sa visite trois jours après, il ne se trouva pourtant pas aussi à l'aise qu'il l'avait espéré dans la société de celle qui lui accordait son amitié. Florence, bien qu'elle lui fît un accueil cordial, semblait aussi un peu troublée. Il était convaincu qu'elle lui parlerait de l'impression favorable produite par la lettre du major. Loin de là, au lieu d'aborder ce sujet, elle l'interrompit plusieurs fois quand il crut devoir lui éviter toute confusion en commençant le panégyrique de M. Malling.

Il revint, et son hôtesse témoigna le même étrange embarras. A la longue, elle cessa de paraître gênée et retrouva sa gaieté d'autrefois. Cependant, bien qu'elle ne l'interrompît plus lorsqu'il parlait en faveur de l'absent, elle ne l'écoutait pas avec tout l'intérêt auquel il aurait eu le droit de s'attendre.

Un matin Hubert Brown apprit par hasard — et non sans une certaine surprise, car il n'avait pas été prévenu — que M. Malling était de retour à Bleiton. Craignant que miss Elserly n'eût pas non plus été avertie, il se crut obligé d'aller lui annoncer cette nouvelle. Florence rougit un peu et baissa les yeux, en avouant qu'elle avait vu le major. Ce soir-là Hubert Brown trouva son amie plus char-

mante que jamais. D'un autre côté, l'embarras qu'il avait remarqué lors de sa première entrevue se manifesta de nouveau d'une façon si visible, qu'il abrégea sa visite.

Lorsqu'il rentra pour dîner, on lui remit un billet ainsi conçu :

« Mon cher Brown,

« A dater du jour où je vous ai rencontré dans le Colorado, j'ai essayé de vous prendre pour modèle. Ai-je bien débuté ? Vous en jugerez à la lecture de la lettre ci-jointe — celle que j'ai envoyée par vous à miss Elserly. Je viens seulement d'obtenir la permission de vous en donner connaissance, bien que je la tourmente depuis une semaine à ce sujet.

« Dieu vous bénisse, mon ami, ne vous tracassez pas la tête à cause de moi, car je me sens vraiment heureux.

« André Malling. »

Hubert Brown ramassa un papier qui était tombé de l'enveloppe, et ce ne fut pas sans émotion qu'il lut les lignes suivantes :

« Miss Elserly,

« Il y a deux jours, tandis que je fuyais devant la justice, bien indigne de vous, mais vous aimant toujours, j'ai rencontré Hubert Brown. Il a deviné le désespoir, les remords que je cherchais à dissi-

muler, et il m'est venu en aide comme si j'eusse été son meilleur ami. Grâce à lui, je vais pouvoir me réhabiliter, grâce à lui qui aurait eu le droit de me haïr et de me mépriser ! Je doute qu'il y ait au monde beaucoup de gens capables de se sacrifier comme il le fait. Il agit ainsi, parce qu'il veut vous voir heureuse et qu'il est persuadé que vous conservez encore quelque affection pour moi. Je n'ose le croire, autrement je n'aurais pas le courage de suivre le noble exemple qu'il me donne. Non, je me rends justice, c'est lui qui mérite d'être aimé, et, quoi qu'il en dise, il vous aime toujours. Il a quitté Bleiton afin de vous oublier et, pendant les deux jours que nous avons passés ensemble, il n'a cessé de me parler de vous... Tenez, il en mourrait, et moi je me consolerai, pourvu que vous me rendiez votre estime.

« André Malling. »

Après avoir lu les deux lettres, Hubert Brown se dépêcha de retourner chez miss Elserly. En le voyant, elle donna de nouveaux signes de cet embarras dont il comprenait maintenant le motif.

— Je viens plaider la cause du major, dit-il d'une voix émue.

— Il a plaidé la vôtre et il l'a gagnée, répondit Florence.

NUMÉRO 32

Pour tout mineur qui avait appris à ne pas faire preuve d'une exigence ridicule, Blugsey était certes un endroit fort habitable. Le sol produisait assez d'or ; la rivière ne sortait qu'à de rares intervalles de son lit ; on installait sans peine un crible sur la rive, où les rochers n'abondaient pas ; l'unique fournisseur du camp n'écorchait pas trop ses pratiques et la buvette offrait un choix varié de liquides consolants que débitait Stump Flakes, ex-marin et le plus honnête garçon du monde.

En outre, les voleurs et ceux qui empiétaient sur le domaine d'autrui étaient pendus aussitôt que pris. Une douzaine d'exemples de ce genre avait suffi pour inspirer un respect salutaire de la propriété. Quant aux disputes, aucune loi locale ne les interdisait. Les mineurs travaillaient ou se querellaient avec cette délicieuse liberté d'allure qui n'existe que dans les communautés où chacun croit pouvoir agir à sa guise, parce que personne n'est autorisé à commander.

Mais, hélas! se trouve-t-il une société où l'on soit sûr de jouir d'une liberté absolue? Même à Blugsey, le droit du plus fort triomphait du principe de l'égalité et il fallait conformer ses goûts à ceux de la majorité, si l'on ne voulait pas se voir expulser honteusement du village.

Décidément, les hommes, dont on vante la raison, se montrent parfois moins sages que les fourmis. Ces intelligents hyménoptères s'empressent de chasser de leurs rangs celles de leurs compagnes qui se laissent enivrer. Sir John Lubbock, un savant naturaliste, a vu malmener par leurs semblables des fourmis qu'il avait grisées. A Blugsey, au contraire, on condamnait à la déportation les gens qui refusaient de boire. La chose paraît d'autant moins logique que, dans le camp, les ivrognes ne nuisaient qu'à eux-mêmes, puisqu'il n'existait aucune solidarité entre les ouvriers de la communauté. Quoi qu'il en soit, le cas s'était déjà présenté et il se présentait de nouveau.

Un jour, bien que l'heure du déjeuner fût passée depuis longtemps, pioches, pelles, cribles et sébiles demeuraient sans emploi. Les quelques instruments à l'usage des chercheurs d'or que l'on utilisait ce matin-là étaient maniés par un seul mineur, qui semblait prendre à tâche de remplacer tant de bras oisifs.

Petit de taille, maigre, les épaules courbées, avec ses yeux gris au regard un peu trouble, son nez bombé, ses lèvres minces qui avaient l'air de vouloir rejoindre ses larges oreilles, son menton rasé, ses longs cheveux gris et son costume de fermier, il ne ressemblait en rien au type ordinaire de l'aventurier californien. Malgré l'expression à la fois calme et résolue de son visage, son aspect n'était guère de nature à plaire à des mineurs dont il avait le tort de ne pas adopter les habitudes.

Peu de jours après son arrivée, un des anciens, qui parlait plusieurs langues, avait déclaré qu'il n'existait aucun mot assez expressif pour bien peindre la ladrerie du nouveau venu. Aussi l'avait-on baptisé Numéro 32, chiffre qui désignait le lot de terrain dont il était devenu le propriétaire. On aurait pu lui pardonner de ne pas aimer la dépense, pour peu qu'il eût franchement donné ses raisons, au lieu de hausser les épaules quand on l'invitait à boire ou à jouer. On ne le comprenait pas et c'est sans doute pour cela que l'on se mit à le soupçonner d'abord, puis à le détester.

Or, le matin en question, tandis que le Numéro 32 seul travaillait, les autres citoyens du camp tenaient une réunion plénière afin de formuler des griefs qui paraissaient de nature à justifier une sentence d'exil contre ce vieillard taciturne.

Vu la foule qui encombrait la buvette, la scène avait un caractère imposant. Pour trouver un exemple d'un meeting nombreux se conduisant d'une façon aussi exemplaire, il fallait se rappeler la tranquillité qui avait régné pendant au moins deux minutes dans la même salle le soir où Jerry donna un démenti au capitaine Grant et où le capitaine, dont le pistolet ne se trouvait pas chargé, se mit en mesure de répondre à l'insulte.

C'est que les mineurs, dans les circonstances solennelles, savent garder un sang-froid, une gravité que l'on admirerait chez un notaire, et lorsqu'ils se réunissent pòur délibérer, leur attitude exciterait l'envie d'un membre du congrès américain. Le jour dont je parle ils n'attendirent pas le mot d'ordre pour se ranger le long des murs et s'y appuyer dans des poses plus ou moins gracieuses. Boston Ben, le chef du camp, prit de plein droit le fauteuil de la présidence. J'entends par là, non pas qu'il s'installa sur un siège officiel, mais qu'il s'adossa au centre du comptoir derrière lequel se tenait Stump, secrétaire perpétuel et greffier de toutes les réunions publiques tenues à Blugsey.

Boston Ben, après avoir jeté un regard autour de la salle, opina que l'assemblée se trouvait en nombre et il annonça avec une simplicité vraiment républicaine que la séance était ouverte.

— Lâchez les écluses ! dit-il.

Aussitôt un des assistants se redressa, s'éloigna un peu du mur qui lui avait servi de point d'appui, retira sa pipe de sa bouche et s'exprima en ces termes :

— Monsieur le président, voilà trop longtemps que ça dure. Nous sommes à bout de patience ; Numéro 32 continue à envoyer promener tous ceux qui l'invitent à boire, et ses cheveux blancs nous empêchent de lui demander la satisfaction ordinaire ; il est temps d'en finir d'une façon ou d'une autre.

L'orateur reprit sa place à côté du mur, s'y appuya de nouveau et contempla ses voisins de l'air d'un homme qui vient de remplir un devoir social. Un second mécontent ne tarda pas à prendre la parole.

— Si l'on n'avait qu'à lui reprocher de refuser un verre de genièvre, s'écria-t-il d'une voix indignée, ce ne serait rien ! Il est cause du départ du petit Grêlé, que nous trouvions toujours prêt à faire une partie. Oui, le juge, ici présent, a entendu Numéro 32 dire à Grêlé : « Qu'est-ce que ta mère penserait de toi, si elle savait que tu passes ton temps à la buvette ? » Voilà pourquoi le meilleur joueur du camp nous a plantés là. Si vous ne me croyez pas, interrogez le juge.

Le juge releva vivement les lunettes auxquelles il devait son titre honorifique et s'empressa de corroborer ce témoignage.

— C'est aussi vrai que 2 et 2 font 22, dit-il, et quand j'ai demandé au vieux s'il ne rougissait pas de troubler ainsi nos innocents plaisirs, il a répondu : Non ! Bien plus, il s'est permis de m'adresser des conseils et d'ajouter que j'agirais plus décemment moi-même en renonçant aux cartes et au whisky.

— Et il vit encore ! s'écria le premier orateur d'un ton de reproche.

— Que voulez-vous? répliqua le juge, qui crut devoir s'excuser. J'avais prêté mon revolver à un ami qui partait pour San Francisco et je suis incapable de tomber sur un homme beaucoup moins grand que moi. A quoi est-il bon, en somme ? Qu'avons-nous besoin d'un individu qui ne veut ni jouer ni boire et qui est trop vieux pour se battre ? Chacun a ses qualités ; si l'on n'en a pas de bonnes, on en a au moins de mauvaises, et il faut se montrer franchement tel qu'on est.

— Il ne cache toujours pas son avarice, dit Stump. Quand il est obligé d'acheter quelque chose, il délie les cordons de sa bourse avec autant de précaution que si la poudre d'or allait s'envoler. Si tout le monde se mettait à suivre son exemple et à deve-

nir aussi pingre que lui, on ne s'amuserait guère à Blugsey.

— Et tu pourrais fermer boutique, ajouta une des meilleures pratiques de Stump. Bah ! sois tranquille, le danger n'est pas là ; mais, pour sûr, la mine renfrognée de ce citoyen ne fait pas honneur au camp, où la société est choisie, où l'on n'admet ni Mexicains ni Chinois. Il a l'air de se nourrir de pommes vertes et de se désaltérer avec du vinaigre ; de quoi décourager les étrangers qui auraient la bonne idée de dresser leur tente parmi nous ! Je vote donc pour...

— Je demande pardon à l'honorable assemblée, dit un jeune homme qui avait récemment quitté les rangs de l'armée des Etats-Unis sans prévenir ses chefs ; mais nous ne procédons pas d'une façon régulière : la justice ne doit écouter un témoin qu'en présence du prévenu.

Boston Ben expédia immédiatement un messager chargé de transmettre à l'accusé une sommation verbale. Ce devoir rempli, il déclara la séance suspendue pendant cinq minutes et invita l'assemblée à boire. On n'eut pas le temps de lui rendre sa politesse, car les verres étaient à peine vidés que le messager reparut en compagnie du Numéro 32. Le président avait assisté, en spectateur intéressé, à certaines causes jugées dans divers Etats de la ré-

publique américaine. Fort de ses connaissances juridiques, il débita avec volubilité le réquisitoire suivant :

« Prévenu, levez-vous... ou plutôt restez debout. Vous êtes accusé, Numéro 32, d'avoir envoyé promener d'honorables concitoyens qui vous invitaient à trinquer avec eux ; d'avoir privé Blugsey d'un joueur qui, incapable de tricher, perdait presque toujours ; d'avoir insulté le juge qui vous adressait des reproches à ce sujet ; de manquer de bonnes qualités ou de cacher les mauvaises qualités que vous pouvez avoir ; de vous nourrir de pommes vertes, de vous désaltérer avec du vinaigre, ce qui fait de vous une sorte d'épouvantail ; et, finalement, d'être un avare dont l'exemple menace de devenir contagieux. Qu'avez-vous à répondre ? »

Le vieillard, qui avait rougi de colère pendant que le chef du camp prononçait ce discours, répliqua d'un ton peu respectueux :

— J'ai à répondre que le lot de terrain que j'exploite m'appartient, que je suis libre d'agir à ma guise tant que je ne fais de tort à personne, et que ceux qui se mêlent de mes affaires sont d'impudentes canailles.

A ces mots, il se tourna vers la porte et se disposa à sortir. Ses auditeurs — jamais un jury californien ne s'était vu traité avec un pareil sans-gêne

— demeurèrent muets de surprise. Mais Tom Dosser, un beau jeune homme qui passait pour le plus habile tireur du camp, jugea à propos d'intervenir.

— Excusez-moi si je vous arrête, dit-il très poliment à l'irascible prévenu. J'aime à croire que vous n'avez pas voulu me désigner quand vous avez parlé d'impudentes canailles ?

— Si, j'ai voulu vous désigner, vous et tous ceux qui vous ressemblent, répliqua le vieillard. J'espère que vous vous contenterez de cette explication, car je n'en ai pas d'autre à vous offrir.

Il paraît que l'explication laissait à désirer, car Tom Dosser porta la main à la poche spéciale qui contenait son revolver.

— En général, dit-il, je ne tire pas sur un adversaire avant d'avoir vu son arme ; seulement, je vous engage à vous dépêcher de la montrer. Je tiens aussi compte de l'âge ; mais je vous conseille...

La recommandation fut indéfiniment ajournée, par suite d'une contraction subite de la trachée-artère de Tom, causée par la main droite du vieillard, dont la main gauche souleva en même temps le conseiller par la ceinture. Une seconde après, le premier tireur de Blugsey, le beau Dosser, alla tomber à l'autre bout de la salle, comme une gerbe de paille lancée par un bras robuste.

— A qui le tour? demanda alors le vieillard. Tas de fainéants et d'ivrognes, pas un de vous n'est de force à lutter contre un vieux puritain de l'Etat de Vermont. Les bons anges protègent qui craint le Seigneur !

— Les anges n'ont pas besoin de se presser, dit le beau Tom, qui se releva avec une pénible lenteur. Si vos amis du Vermont ont tous une poigne comme la vôtre, je ne tiens pas à me mesurer avec eux.

Boston Ben, renonçant à l'attitude digne qui convient à un président, fit sauter son chapeau en l'air et s'écria :

— La séance est levée !

Puis il s'avança vers l'ex-prévenu, lui serra la main, le frappa familièrement sur l'épaule et lui demanda d'une voix tant soit peu indignée :

— Ah çà, mon vieux puritain, pourquoi n'avez-vous pas montré tout de suite aux gens que vous êtes bon à quelque chose, au lieu de rester enfermé dans votre coquille comme une huître ? Maintenant que nous sommes renseignés, nous ferons venir de Sonora Sam l'Irlandais et nous organiserons une fière lutte. Je parie d'avance que vous le rosserez.

— Je m'en garderai bien, pourvu que Sam l'Irlandais me laisse tranquille, répondit le Vermon-

tois. J'ai déjà suffisamment de peine à combattre mes ennemis spirituels.

— Bah ! répliqua Boston Ben, on arrangera la chose de façon à ce que vous n'ayez rien à vous reprocher. Sam vous cherchera querelle sans que vous vous en mêliez, et alors...

— Tu perds ton temps, Boston, interrompit Tom Dosser ; ça ne prendra pas. Je suis moi-même du Vermont et je sais que les puritains de là-bas ne se battent pas pour le plaisir de se battre... A propos, ajouta-t-il en se tournant du côté du vieillard, de quelle partie du Vermont êtes-vous et quel hasard vous a mené ici ? Nous ne quittons pas volontiers notre pays.

— Je suis de Rutland, répliqua le vieillard. J'y possède une ferme d'un bon rapport. Mais les yeux de la petite sont malades. Aucun des médecins de là-bas n'a pu la guérir. Je l'ai menée à Boston sans être plus avancé. Ils m'ont dit que quelques grands médecins de l'Europe oseraient seuls tenter l'opération nécessaire. Il faut de l'argent pour aller en Europe et payer les docteurs. Chez moi, je n'aurais pas mis assez de côté en dix ans et je suis venu ici...

— Et vous n'avez pas d'autre enfant que celle-là ? demanda avec intérêt Tom Dosser, tandis que les mineurs, qui se pressaient autour des deux Ver-

montois, échangeaient des remarques sympathiques.

Le vieillard entendit ce que l'on disait autour de lui et, au milieu de son isolement, il en fut si touché, qu'il aurait confié ses peines au premier venu. Il répondit donc à Tom :

— La petite est l'enfant unique de ma fille.

— Père mort ? demanda Boston Ben.

— Il vaudrait peut-être mieux qu'il fût mort, répliqua le vieillard avec amertume. Il a abandonné sa femme peu de temps après son mariage.

— Le gredin ! s'écria Stump.

— J'ai beau me rappeler que l'Evangile nous ordonne de juger les autres comme nous voudrions être jugés, il me semble que je ne pourrais jamais lui pardonner, quoique je ne le connaisse pas. Ma fille l'a rencontré durant un voyage chez une de ses tantes et nous avons consenti au mariage, certains qu'elle ne pouvait faire un mauvais choix. D'ailleurs, elle devait revenir vivre chez nous, où la place ne manque pas. Mais la première chose que nous apprîmes, c'est que son mari était parti pour vendre une propriété, qu'il s'était grisé, qu'il avait perdu au jeu le produit de la vente et qu'il n'osait pas reparaître. Elle lui écrivit aussitôt pour le supplier de revenir, déclarant qu'elle lui pardonnait et l'aimait plus que jamais.

— C'est de l'or en barre que cette fille-là! s'écria Tom Dosser.

— Eh bien, il n'a pas même répondu, continua le vieillard. Elle était presque folle de douleur. Enfin, elle se mit en route pour le rejoindre et le ramener; mais personne ne savait ce qu'il était devenu. Le maître de poste de la localité affirma qu'il s'était présenté pendant quinze jours de suite pour réclamer une lettre et que s'il y en avait une pour lui il devait l'avoir reçue.

— Si toutes les femmes avaient autant de cœur, dit Tom, qui poussa un gros soupir, il y aurait un imbécile de moins à Blugsey.

— Oui, le cœur ne lui manque pas et elle se soumet avec résignation à cette dure épreuve, sans renoncer à l'espoir. Le Seigneur récompensera la foi qu'elle met en lui! Elle apprend à Nelly — c'est le nom de la petite — à parler de son père et, lorsqu'elles s'endorment, elle glisse le portrait de papa sous l'oreiller.

— Il faut être fièrement lâche pour planter là une pareille femme, dit un mineur. A votre place, je le poursuivrais jusqu'au bout du monde et, lorsque je lui aurais mis la main sur le collet, je lui répéterais ce que vous venez de raconter. Si cela ne suffisait pour le ramener, je regarderais comme un devoir de lui loger une balle dans la tête.

— Je ne pourrais pas agir ainsi, quand même je serais un homme de sang, répliqua le vieux fermier; car ma fille l'aime et il est le père de Nelly. D'ailleurs, à en juger par son portrait, on le prendrait pour un brave garçon — tout jeune et pas de barbe au menton. Ma fille trouve que Nelly lui ressemble et, pour rien au monde, je ne ferais de mal à quelqu'un qui ressemble à la petite. Vous non plus, j'en suis sûr, poursuivit-il en sortant de sa poche un portefeuille dont il tira une photographie qu'il tendit à Tom.

— Je comprends que vous aimiez cette petite mignonne, dit Tom; moi qui ne suis pas grand-père, j'ai envie de l'embrasser.

Le compliment parut flatter le vieillard, qui s'empressa d'exhiber un second portrait.

— Voilà la mère de Nelly, dit-il.

Tom prit le portrait, le regarda et s'écria :

— *Ma femme !*

Puis il s'appuya sur le comptoir et se mit à pleurer comme un homme seul peut pleurer.

Le vieux fermier sembla sur le point de lui sauter de nouveau à la gorge ; mais il se retint et demanda au juge d'une voix émue :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tom Dosser, répondit-on en chœur.

— C'est lui ! Béni soit le Seigneur ! s'écria le

vieux fermier, qui se laissa tomber sur un siège et se cacha le visage entre les mains.

Pendant quelques minutes personne ne prononça une parole, bien que beaucoup de mineurs semblassent presque aussi émus que les deux intéressés.

Enfin Tom se releva.

— Beau-père, garçons, dit-il, j'ai abandonné ma femme, mais j'ai pensé que c'était elle qui m'abandonnait. Sa dernière lettre ne m'est jamais parvenue. Après m'être présenté vingt fois en vain à la poste, j'ai cru qu'elle refusait de me pardonner, parce que je ne possédais plus rien. Alors j'ai renoncé à tout espoir et je suis venu ici.

— Si vous lui avez vraiment écrit, elle n'a pas non plus reçu votre lettre, dit le vieillard d'une voix douce. Cela ne l'a pas empêchée de vous pardonner.

— Vous avez raison de ne pas me soupçonner de mensonge, répliqua Tom, qui tira de sa poitrine une miniature. Voyons, croyez-vous que j'aurais gardé ce portrait sur moi si je n'avais pas songé à faire fortune, afin de rentrer en grâce? Je sais bien que je n'ai pas travaillé comme vous; mais je me sentais souvent découragé et je me disais : Bah! elle ne se soucie plus de me revoir... Et, tenez... j'ai aussi conservé ceci, ajouta-t-il en montrant un petit

paquet entouré de toile cirée. Elle m'a écrit deux fois à Albany avant cette maudite aventure, et ses lettres me semblaient si aimantes, que je n'ai pas osé les relire depuis trois ans : je serais devenu pire que je ne suis. Je ne crains plus de les lire maintenant.

A ces mots, il déchira la toile cirée et laissa voir deux enveloppes. Il en ouvrit une qu'il contempla d'un air ébahi.

— Oh ! s'écria-t-il en la présentant au vieillard. Voilà la lettre où je la suppliais de me pardonner ! Je me suis trompé d'enveloppe !

— Tom Dosser, dit Numéro 32, il n'y a qu'une chose à faire : lui apporter vous-même cette lettre et ne laissez pas pousser l'herbe sous vos pieds.

— Soyez tranquille, beau-père ; je partirai sur le premier cheval qui me tombera sous la main.

— Et annoncez là-bas que je vous rejoindrai dès que j'aurai amassé assez de poudre d'or.

— Pendant que tu y seras, ajouta Boston Ben, tu pourras aussi les prévenir que Numéro 32 te suit de très près. Dis à ta femme que, lorsque les gens de Blugsey ont su à quoi s'en tenir, ils ont été si honteux de leur conduite, qu'ils ont rempli, à l'intention de la petite, le chapeau du chef.

Ici Boston Ben fit le tour de l'assemblée; puis il

posa son vénérable chapeau aux pieds de l'ex-accusé.

— Nous vous présentons nos excuses, reprit-il alors, et elles sont assez lourdes pour vous mener tous en Europe une demi-douzaine de fois. J'en réponds; car les circonstances m'ont obligé à voyager moi-même de temps à autre.

Le vieillard le regarda et ses yeux se remplirent de larmes, tandis qu'il s'écriait :

— Je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance...

— Cela n'en vaut pas la peine, répondit Boston Ben ; à moins que... vous ne pourriez pas vous décider à tomber Sam l'Irlandais? Non?... N'en parlons plus. Inutile de vous inviter à trinquer avec nous, vieux puritain que vous êtes. Ce serait pourtant une manière de nous remercier; mais vous nous demanderiez sans doute de vous verser de l'eau. Tenez, si vous voulez nous faire plaisir, vous nous laisserez le portrait de la petite, que l'on accrochera dans la buvette, et vous nous donnerez de ses nouvelles.

— Nous ferons mieux que cela, s'écria Tom Dosser. Nous l'amènerons vous voir.

— Hourra ! Vive Tom ! Vive Numéro 32 !

Telles furent les acclamations qui saluèrent cette réponse inattendue. Elles retentirent de nouveau

avec encore plus de force deux heures après, lorsque Tom et son beau-père se mirent en route sur deux chevaux que l'on avait réquisitionnés à leur profit.

— Oui, oui, murmura Boston Ben au moment où les cavaliers disparaissaient : cabre-toi tant que tu voudras, le vieux qui te monte a les genoux aussi solides que le poignet et tu ne le désarçonneras pas. Et dire qu'il ne boit que de l'eau ! Ça me donne presque envie de suivre pendant quelque temps son régime et de provoquer Sam l'Irlandais pour mon propre compte.

LA FEMME DE BLIZZER

Le nom de Wabash ne figure pas dans nos encyclopédies géographiques. Ce village californien, aux plus beaux jours de sa prospérité, n'ayant compté qu'une population de six cents âmes, une pareille lacune est assez pardonnable ; il me semble néanmoins que l'on aurait tort de le condamner à un oubli complet. Je tiens de bonne source que le doyen du camp affirmait qu'à Wabash un mineur ne trouvait jamais le temps de s'ennuyer. Cette singularité, qui confirme les paroles de Fénelon : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, » méritait certes une mention. Peut-être, du reste, le doyen concluait-il du particulier au général et n'exprimait-il là que son impression personnelle. Comme il a rejoint ses ancêtres depuis près d'un quart de siècle, il serait difficile de se renseigner sur ce point. Toujours est-il que, le 1er novembre 1851, personne ne s'ennuyait à Wabash ; il y régnait même une animation extraordinaire : évidemment une grande nouvelle venait de se répan-

dre, ou bien l'on espérait bientôt jouir d'un spectacle inusité.

Il ne s'agissait pas d'une heureuse trouvaille, car les plus beaux lingots d'or que les *placers* californiens eussent produits avaient été déterrés à Wabash. Il ne s'agissait pas d'un mariage ; car, si Wabash possédait plusieurs buvettes, nul n'avait encore songé à y construire une église. D'ailleurs, les pères de famille n'emmenaient ni leur femme ni leurs filles aux mines et, lorsqu'on se marie, la présence d'une demoiselle ou d'une veuve devient indispensable. Il ne s'agissait pas d'une bataille, car on se lasse de tout, et quand par hasard une semaine s'écoulait sans que l'on eût échangé une balle ou des coups de couteau, quelque patriote cherchait une querelle d'Allemand au voisin, afin que l'honneur du camp ne fût pas compromis.

Non ; aucun de ces motifs n'aurait suffi pour expliquer l'agitation qui avait commencé à se manifester deux mois auparavant et qui, toujours croissante, avait fini par gagner jusqu'au dernier habitant de Wabash pour éclater dans toute sa force à la date indiquée.

La femme de Blizzer avait résolu de rejoindre son mari et devait arriver par le steamer que l'on attendait ce jour-là !

A partir du moment où Blizzer avait annoncé la

fin prochaine de son veuvage volontaire, chacun s'était livré à des préparatifs secrets pour recevoir dignement celle qui donnait un si bel exemple. Maintenant on ne se cachait plus. Les chemises blanches, les faux cols empesés, les pantalons neufs, les chapeaux ronds, les bottes cirées, les peignes, les brosses, le savon, la pommade transformaient à un tel point les mineurs endimanchés, que le *detective* le plus clairvoyant eût pu se trouver fort embarrassé, s'il avait été chargé d'arrêter un citoyen de Wabash. Le vieux Lame-de-couteau lui-même, ce squelette ambulant dont le sobriquet paraissait si bien trouvé, avait remis une once d'or au premier coiffeur de la localité en échange d'une heure de travail consacrée à sa chevelure rouge et inculte.

L'aspect probable, l'âge, le caractère de Mme Blizzer donnèrent lieu aux hypothèses les plus risquées. Beaucoup de gens, à force d'imagination, avaient réussi à se persuader que le portrait idéal qu'ils évoquaient devait être ressemblant. Tous les Irlandais, par patriotisme sans doute — car on savait que Mme Blizzer était née à Dublin — affirmaient qu'elle devait être belle. Un phrénologue, qui avait étudié avec soin les protubérances craniologiques de Blizzer et qui citait les lois de l'affinité à l'appui de son dire, déclara au contraire qu'elle ne pouvait

être ni jeune ni jolie. Il était si sûr de son fait, qu'il proposa à ses contradicteurs de parier sa dernière once d'or, sa cabane, son revolver, sa poêle à frire et même un jeu de cartes presque neuf. Son insistance souleva une vive indignation chez les curieux qui se tenaient en face de la buvette de Sim Ripton et se fatiguaient les yeux sans hâter la marche du steamer, lequel s'obstinait à ne pas paraître.

Le cabaretier venait de verser à boire à toute la société — car un mineur avait perdu un pari, grâce à la non-arrivée du vapeur à l'heure fixée — lorsqu'un des buveurs, placé près de la fenêtre, s'écria :

— Elle vient !

Bien des verres furent posés sur le comptoir sans avoir été vidés, tandis que la foule se hâtait de gagner la porte. Bien des regards dérobés furent jetés sur des manchettes de chemise d'une blancheur irréprochable, sur des ongles plus ou moins soignés, sur des bottes plus ou moins immaculées. Flandrin, jeune matelot aux allures prétentieuses, resta un peu en arrière et tira de sa poche un petit miroir où il examina avec complaisance ses favoris. Sa vanité fut punie : il trébucha en franchissant le seuil, s'allongea sur le sol et se releva avec un nez gonflé.

Le steamer gagna la rive, ronfla, siffla aigrement, enfonça sa proue dans la vase, puis l'on fit glis-

ser à terre une planche destinée à servir de pont.

Les curieux virent d'abord débarquer trois ou quatre étrangers, vêtus de ces chemises rouges que Garibaldi n'a jamais réussi à mettre à la mode. Ils daignèrent à peine accorder une minute d'attention aux nouvelles recrues, qui à un autre moment auraient été accueillies avec enthousiasme.

Plusieurs tonneaux furent roulés à terre ; personne ne se dérangea pour aller inspecter la marque, bien que l'énorme quantité de rhum, de whisky et de genièvre que l'on consommait à Wabash n'empêchât pas les buveurs d'apprécier la qualité des liquides qu'ils absorbaient. Des sacs de pommes de terre apparurent ensuite ; personne n'eut l'air de se réjouir, bien que le camp déplorât depuis longtemps le manque de légumes. Tous les yeux étaient fixés sur le pont et tous les cœurs se mirent à battre plus fort quand Blizzer s'y montra enfin, escortant une dame. Cette dernière marchait emmitouflée dans un châle de voyage et, peu habituée sans doute à s'aventurer sur un pont volant, elle baissait la tête, de façon que la vaste capote de son chapeau empêchait de voir son visage. Dès que le couple eut mis pied à terre, la dame redressa la tête et se débarrassa de son châle.

— Tonnerre ! s'écria Flandrin, qui leva les bras

au ciel et montra le nez endommagé qu'une de ses mains avait caché jusqu'alors.

Après avoir poussé cette exclamation énergique, il se réfugia dans une des trop nombreuses tavernes du voisinage, où il se grisa avec une rapidité déplorable.

Les autres spectateurs se dispersèrent d'un air penaud, sans prononcer une parole ; mais l'insouciance avec laquelle ils pataugeaient dans des flaques d'eau boueuse et grimpaient par-dessus les tonneaux de rhum ou les sacs de pommes de terre indiquait clairement combien leur déception était amère.

Lorsque divers paris, payables en liquides, eurent été réglés et que des manches que l'on protégeait naguère avec un soin méticuleux eurent servi à essuyer des moustaches humides, un vieux mineur émit cette opinion :

— C'est sans doute à cause d'elle qu'il est venu aux mines.

— Parbleu ! répliqua-t-on.

L'unanimité de cette réponse prouvait que l'impression générale produite par la femme de Blizzer n'avait rien de flatteur pour cette dame.

La franchise m'oblige à reconnaître qu'elle ne pouvait guère passer pour une beauté, même aux yeux des juges les plus indulgents. En effet, son

port manquait de noblesse. C'était ce que l'on nomme en langage vulgaire « une grosse boulotte ». Elle avait le teint couperosé, la bouche large, le nez camus, et la nuance de ses cheveux d'un blond terne ne rappelait que vaguement celle des épis dorés dont les peintres aiment à couronner Cérès. On connaissait son origine irlandaise, sans quoi l'ampleur de ses pieds et de ses mains l'aurait fait prendre pour une Allemande ; c'est tout dire. En outre, elle paraissait au moins aussi âgée que son mari, qui avait dépassé la trentaine. Toutefois, vu de près, cet extérieur formait un ensemble dont la laideur n'avait rien de repoussant, il s'en faut de beaucoup. Les grands yeux bleus de Mme Blizzer respiraient une franchise et une bonté qui attiraient la sympathie.

Pendant plusieurs jours on ne vit pas une paire de bottes cirées dans le camp et les rasoirs demeurèrent sans emploi. Les mineurs cherchaient dans la boisson ou dans le travail l'oubli de leur mécompte. Mais un soir, chez Sim Ripton, comme la conversation languissait malgré le nombre de verres que l'on avait vidés, l'oncle Ben, ex-marguillier d'une église de New-Hampshire, réveilla le triste souvenir que l'on s'efforçait d'écarter.

— Il me semble, dit-il à brûle-pourpoint, que Blizzer commence à se donner des airs ; avant

l'arrivée de sa femme, c'était l'individu le plus négligé de Wabash.

Au même instant, à travers la porte ouverte, les buveurs aperçurent Blizzer qui passait chargé de deux seaux d'eau. La tâche qu'il remplissait ne lui permettait pas de prendre une attitude pittoresque; mais sa tenue était certainement plus soignée que d'habitude.

Un artiste, qui avait renoncé à la peinture après avoir gâché beaucoup de toiles et de couleurs, étudia Blizzer en détail. Il déclara que ses cheveux étaient peignés, que le col de sa chemise était boutonné, que son costume ne portait aucune trace de la boue californienne qui orne presque toujours les genoux et le siège d'un pantalon de mineur.

— C'est elle qui l'arrange de cette façon-là, s'écria Pat Fadden. Elle a sans cesse une brosse ou une aiguille à la main. Elle est toujours tirée à quatre épingles, ce qui ne l'empêche pas de s'occuper des autres. Devinez un peu ce qu'elle a fait, pas plus tard que ce matin? Je venais de retirer de ma poêle une bonne tranche de lard et je m'apprêtais à déjeuner. Qui est-ce que je vois arriver? Elle. « Eh bien, eh bien! où est la sauce? » qu'elle me dit. « La sauce? Personne ne connaît ça ici, » que je lui réponds. « Alors, il est temps, » qu'elle me dit. Et la voilà qui enlève une partie de la graisse,

émiette un *cracker* et répand de l'eau par dessus. Vous auriez juré que ma vieille poêle allait sauter, tant il y avait de vapeur... Pas du tout... Ah ! quelle sauce ! Je m'en lèche encore les lèvres. Je ne mangerai jamais mon porc autrement et je vous engage à suivre mon exemple.

Les mineurs ne désiraient pas mieux que de varier, à l'aide d'une sauce quelconque, leur menu quotidien. Or, comme le hasard qui avait conduit Mme Blizzer chez Pat Fadden, à la recherche de je ne sais plus quel objet de ménage, menaçait de ne pas se renouveler, beaucoup de gastronomes se rendirent chez elle aux heures où elle préparait ses repas. Il est à supposer qu'ils profitèrent des instructions pratiques que leur hôtesse leur prodigua ; car les clients de Sim Ripton, qui vendait autre chose que des liqueurs alcooliques, ne tardèrent pas à lui demander des denrées dont on s'était passé jusqu'alors, si bien qu'il fut contraint d'entreprendre plus souvent que de coutume le voyage de San Francisco.

Une après-midi que plusieurs élèves s'éloignaient, après avoir reçu une des leçons culinaires dont je viens de parler, Arkansas Bill prit à part un de ses condisciples et lui demanda d'un ton mystérieux :

— Flandrin, as-tu remarqué ? Je n'y comprends rien. La femme de Blizzer a regardé ma main

gauche tout le temps, comme si quelque chose la tracassait. A-t-elle cru que je glissais ses biscuits dans ma manche, ainsi que cela se pratique assez souvent avec des cartes? Je ne vois pas ce que cette patte-là a d'extraordinaire, et toi?

Le dandy de Wabash jeta un coup d'œil critique sur « la patte » que l'on soumettait à son inspection et répondit en riant :

— Rassure-toi; elle aura seulement pensé que tu ne sais pas à quoi servent les boutons et les boutonnières.

— Tu as deviné! s'écria le mineur avec une expression de physionomie semblable à celle qui dut éclairer le visage d'Archimède à l'heure où ce grand physicien annonça sa fameuse découverte.

A dater de ce jour, le natif d'Arkansas ne sortit jamais de sa cabane sans avoir examiné ses boutonnières et utilisé une brosse à habits achetée tout récemment.

— Ah çà, que devient donc Blizzer? demanda l'oncle Ben un soir que cinq ou six joueurs se trouvaient réunis à la buvette. Il ne tente pas la fortune aussi souvent qu'autrefois.

— Aussi souvent? répéta d'une voix attristée maître Flipp, qui, selon sa coutume, raflait toutes les mises. Il ne joue plus, lui qui perdait ses onces

d'or comme un homme! c'est fini. Avant-hier, je suis allé chez lui pour l'inviter à venir faire une partie; il n'a pas ouvert la bouche : madame ne lui en a pas laissé le temps; elle a déclaré que son mari renonçait aux cartes. Alors, j'ai jugé de mon devoir de raisonner un peu avec elle et de lui expliquer combien il est dur de priver un individu de son divertissement favori; mais elle a riposté que ce divertissement-là coûte trop cher à ceux qui ne s'arrangent pas pour avoir des atouts plein la main. Le pire de l'histoire, c'est qu'il n'y a pas moyen de se fâcher contre elle, même quand elle vous égratigne sans avoir l'air d'y toucher. Je m'imagine qu'elle entortille les gens avec sa voix, une vraie musique, qu'on s'étonne d'entendre sortir d'une pareille bouche.

— Tu as mis le doigt dessus, dit le partenaire habituel de Flipp. Voilà Arkansas Bill et Jerry Miller qui aimaient aussi à tourner les cartes. Eh bien! au lieu de nous rejoindre ici, ils montent chaque jour chez Blizzer, où ils perdent leur temps à bavarder et à fumer, les bras croisés. Ma parole d'honneur, il y a de quoi faire jurer une statue de marbre, de voir gâter de la sorte deux bons joueurs. Ils prétendent que la femme de Blizzer leur chante des chansons de son pays et que ça les remue. Moi, j'ai payé cher pour entendre les plus belles chan-

teuses de San Francisco et ça ne m'a pas remué du tout.

— Il est certain aussi, reprit l'ex-marguillier, qu'elle a une diable de manière de regarder le monde qui produit plus d'effet qu'un sermon ou des reproches. Tenez, ce matin, Rougeaud descendait à la crique avec son crible : le pied lui glisse et patatras ! il enfonce jusqu'aux genoux dans la vase. Sachant qu'en pareille occasion Rougeaud emploie un langage qui choque une oreille religieuse, j'allais m'éloigner à la hâte, quand la femme de Blizzer vient à passer et... vous me croirez si vous voulez... Rougeaud s'est arrêté au milieu de son premier juron, comme si une corde lui serrait le cou.

— Ma foi, dit un autre, il a raison de ne pas la contrarier, car elle l'a débarrassé du jour au lendemain d'un vilain panaris, rien qu'en frottant le doigt avec un onguent. Elle arrive toujours à point nommé dès qu'il y a un service à rendre et, pour peu que cela continue, personne n'osera plus bouger sans demander la permission de Mme Blizzer.

Malgré cette prédiction, on ne cessa ni de travailler ni de se réunir le soir dans les buvettes. Les mœurs de Wabash ressemblaient à celles des autres camps et je les ai déjà décrites. Durant la semaine, les mineurs se montraient d'autant plus laborieux qu'aucun maître ne les obligeait à travailler ; mais

aucun d'eux n'était assez oublieux de ses devoirs pour remuer la terre le dimanche. Selon la bonne vieille coutume puritaine, à Wabash aussi bien qu'à Black-Hat, le dimanche commençait le samedi à l'heure du crépuscule et durait jusqu'à l'aurore du lundi. Le parallèle, en ce qui touche la coutume puritaine, ne s'appliquait qu'à la durée du dimanche, car on ne profitait guère de l'intervalle pour se livrer au repos. Au contraire, on buvait, on jouait, on se disputait plus que les autres jours.

Le soir du second samedi que Mme Blizzer avait passé à Wabash, le soleil, jugeant sa tâche terminée, se cacha sous les couvertures neigeuses que les sierras lui fournissaient. Les mineurs, fatigués, s'empressèrent de mettre à l'abri cribles, pioches, pelles et sébiles; mais ils ne songeaient nullement à imiter le soleil, c'est-à-dire à se coucher. L'*express* passait le dimanche à Wabash vers cinq heures du matin, et personne n'aurait pu dormir en paix avant que la poudre d'or récoltée durant la semaine eût été déposée entre les mains de l'agent de la banque locale. D'ailleurs Buffle — ainsi surnommé à cause de son caractère irascible — déclarait depuis longtemps qu'il voulait rattraper en une seule séance l'argent que Flipp lui avait gagné. Or, Buffle était tombé sur une bonne veine, ses poches se trouvaient bien garnies et l'on savait que les deux antagonistes,

une fois en présence, ne s'arrêtaient guère avant que l'un d'eux eût perdu jusqu'à sa dernière once d'or. La lutte promettait donc d'être intéressante et de fournir à la galerie de nombreuses occasions de paris.

Sim Ripton prit ses mesures en conséquence. Dès le coucher du soleil, il avait rempli toutes ses bouteilles, disposé ses caisses vides autour de la salle commune en guise de sièges et doublé le nombre des chandelles qui éclairaient la buvette les soirs où les consommateurs ne lui semblaient pas devoir abonder. Avec sa prudence habituelle, il avait aussi aligné sous son comptoir des rangées de bûches destinées à servir de barricade contre les balles égarées.

Le cabaretier n'eut pas à regretter la peine qu'il s'était donnée. Bientôt les mineurs se mirent à arriver par bandes de trois ou de quatre et vidèrent gaiement leurs verres. Ils furent rejoints par divers citoyens qui ne buvaient pas et qui ne venaient qu'afin de se distraire. Il n'existait à Wabash ni aristocrates, ni prolétaires, ni coteries exclusives. Riches et pauvres s'abordaient sur un pied d'égalité parfaite, ce qui n'empêchait pas un mineur d'imposer sa volonté à un voisin lorsqu'il se croyait le plus fort ou le plus courageux.

En général, le samedi soir, les hôtes de Sim

Ripton commençaient à parler plus haut et à se quereller au bout d'une heure ou deux. Les uns attribuaient ce fait à la mauvaise qualité des boissons que l'on consommait chez Sim; Flambart expliquait la chose en déclarant que les marins seuls savent boire; selon le colonel Leborgne — l'inévitable colonel qui cachait son vrai nom et ses états de service — les têtes se seraient échauffées beaucoup moins vite si l'élément militaire eût été mieux représenté à Wabash; aux yeux du phrénologue, l'animation inusitée qui régnait à un certain moment révélait un défaut d'équilibre cérébral. Quant à l'ex-marguillier, il déclarait que le diable s'en mêlait.

Peut-être avaient-ils tous raison; car il semblait difficile d'admettre qu'une seule cause fût capable de jeter tant de trouble dans les réunions hebdomadaires qui se tenaient chez Sim Ripton. On buvait, on chantait, on jurait, on jouait, on s'injuriait, on se battait. A la longue, le vacarme devenait tel, que l'ex-marguillier passait une moitié de la séance à prier pour ses frères égarés et l'autre moitié à essayer de se résoudre à rentrer chez lui.

Mais la nuit en question la buvette de maître Sim jouissait d'une tranquillité relative. La plupart des assistants se tenaient autour de la table devant laquelle étaient assis Buffle et Flipp. Les adversaires étaient d'égale force; ils jouaient de leur mieux et

aussi honnêtement que l'exigeait la vigilance de leur antagoniste. A plusieurs reprises ils s'étaient accusés de tricher. Chacun d'eux avait son revolver à portée de sa main droite, de sorte que la galerie prenait un double intérêt au résultat de la lutte. Il ne s'agissait pas seulement pour les parieurs de savoir qui remporterait la victoire finale, mais de savoir qui tirerait le premier.

Tout à coup Buffle se leva au moment où Flipp jetait un as sur la dernière carte et empochait la poudre d'or qui représentait l'enjeu.

— Rends-moi ton gain ! s'écria-t-il. Tu as tiré cet as de ta manche. Je t'ai vu !

— Tu mens ! riposta Flipp, qui se leva à son tour et saisit le bras droit de son accusateur.

Un pistolet tomba par terre et les deux joueurs se saisirent à bras-le-corps. Sim Ripton sauta pardessus le comptoir et sépara les combattants.

— Pas de bagarre ici ! dit-il. Lorsque deux gentlemen se fâchent au point d'échanger des balles à l'improviste, je suis bien forcé de les laisser faire. Une bataille à coups de poing, c'est canaille. Si vous voulez vous colleter comme des crocheteurs, allez dehors.

— Nous réglerons l'affaire à coups de pistolet, alors, dit Buffle, qui ramassa son arme.

— Convenu ! répliqua Flipp, dont le revolver se

trouvait toujours sur la table. Nous descendrons dans la crique dès qu'il fera jour. C'est le meilleur endroit.

— Il fait déjà jour, s'empressa d'ajouter Sim Ripton en poussant un des volets de la buvette.

C'était un brave cabaretier que Sim et il savait mélanger ses liqueurs ; mais il n'aimait pas à voir des taches de sang sur son parquet.

Les deux joueurs sortirent, le pistolet au poing, et la foule les suivit. On criait à tue-tête ; les uns pariaient pour Buffle, les autres pour Flipp. Soudain, au-dessus du tapage, on entendit une voix qui chantait avec une douceur incomparable ce verset d'un cantique :

De la mort la suite est affreuse
Pour l'homme qui ne l'attend pas ;
Mais elle est douce et bienheureuse
Pour qui s'y prépare ici-bas.
Seigneur, exauce ma prière,
A toi je remets mon destin :
C'est toi qui connais la manière,
Le temps et le lieu de ma fin.

Buffle s'arrêta court et pencha la tête d'un côté, comme pour mieux entendre ; Flipp demeura immobile ; tout le monde s'était tu, sauf Arkansas Bill, qui demanda à son voisin :

— Est-ce que je n'avais pas raison, hein ? Veux-tu

parier que les anges ne chantent pas mieux que la femme de Blizzer?

Le voisin n'eut pas le temps d'accepter ou de refuser, car la voix qui s'éloignait s'éleva de nouveau:

Peut-être que cette journée
Sera la dernière pour moi ;
La plus riante matinée
Peut avoir un soir plein d'effroi.
C'est en vain que l'homme refuse
De songer au jour du trépas ;
Insensé qui s'abuse
Tandis que la mort suit ses pas.

Buffle tourna brusquement sur ses talons, après avoir crié à son adversaire :

— Garde les onces, Flipp. Il y a là-bas, du côté de New-York, une vieille qui fait grand cas de moi; après tout, ce n'est pas la peine de s'entre-tuer pour si peu.

Ce soir-là, Sim Ripton se plaignit de n'avoir jamais passé à Wabash un dimanche moins lucratif; les mineurs buvaient, mais avec une absence d'entrain que le propriétaire de la buvette déplora amèrement. Fort peu de paris furent réglés devant son comptoir. La journée s'était annoncée sous d'heureux auspices, un duel manqué avait tout gâté.

Dès que Sim eut appris la véritable cause du déficit qu'il remarquait dans sa caisse, il déclara que la chanteuse de cantiques n'avait pas le sens com-

mun et qu'il se chargeait de la ramener à des idées plus saines. Comme ses raisonnements, ou plutôt ce qu'il appelait ses raisonnements, avaient d'abord excité la colère de l'ex-marguillier et fini par le réduire au silence, ses amis jugèrent que la foi de Mme Blizzer aurait à subir un rude assaut.

Le lendemain, tandis qu'une douzaine de mineurs, avant de se rendre au travail, avalaient à la hâte un verre de *bitter* dans le vain espoir de guérir leur mal de tête — le lundi presque tous les Wabashiens souffraient plus ou moins de la migraine — la femme de Blizzer se présenta pour acheter une brique de savon.

— Les garçons vous ont entendue hier matin, madame Blizzer, dit Sim lorsqu'il eut servi sa pratique.

— Vraiment ?

— Oui, et ils trouvent que vous chantez à ravir... C'est égal, je parie qu'au fond vous ne croyez pas à ces choses-là.

— A quelles choses? demanda Mme Blizzer. Je ne comprends pas.

— A l'enfer, au ciel, à la Bible et au reste. J'ai lu des livres qui montrent que l'enfer n'existe pas et que la Bible se contredit souvent. Je vous prouverai...

— Vous ne me prouverez rien, répliqua Mme Blizzer d'une voix très douce. Je ne me vante pas d'avoir

beaucoup lu ; mais je sens là, dans mon cœur, des vérités que personne ne m'a apprises et que tous les livres du monde n'effaceront pas. Si j'avais des doutes, je m'adresserais à des gens plus instruits que vous.

— Ma raison seule me sert de guide, et...

— Eh bien, je vous engage à chercher un autre guide, puisque celui-là ne vous empêche pas de vous griser deux fois par semaine. En attendant, vous perdriez votre temps avec moi, comme je perdrais sans doute le mien en essayant de vous convaincre qu'il vaudrait mieux travailler bravement que de pousser les gens à boire.

Sur ce, la femme de Blizzer s'éloigna, laissant le théologien fort décontenancé.

— C'est vrai, dit-il d'un air penaud ; elle a une voix qui m'a désarmé. Comment diable parle-t-elle au monde quand elle n'est pas fâchée ?

Il paraît cependant que les dernières paroles de Mme Blizzer n'avaient pas produit l'effet désirable, car il ajouta presque aussitôt :

— Allons, avancez vos verres. J'ai perdu mon pari.

Deux ou trois jours plus tard, l'ex-marguillier fit savoir que sa cabane et son outillage étaient à vendre. Depuis longtemps déjà, il songeait à rentrer dans la vie civilisée et la découverte d'un joli lingot avait mis fin à ses indécisions.

— Je pars avec vous, oncle Ben, dit le beau Flambart.

La foule — il y avait nombreuse réunion chez Sim lorsque la nouvelle de ce double départ vint l'attrister — demeura abasourdie. Qu'un ex-marguiller ne jugeât pas à propos de rester au camp, rien de plus naturel. Mais les gens de la trempe de Flambart avaient rarement le courage de se rendre aux mines, et, une fois installés, il était plus rare encore qu'ils eussent assez de résolution pour chercher fortune ailleurs.

— Oui, je vois que cela vous étonne, dit le jeune homme. Vous pensez que je ne vaux pas grand'-chose et que je ferais aussi bien de mourir ici, n'est-ce pas? Eh bien, il y a une dame qui trouve que je suis encore trop bon pour mener l'existence que l'on mène ici. Travailler comme des nègres pour enrichir un cabaretier, c'est un métier d'âne. Moi, du moins, j'avais une excuse : je me suis querellé avec ma fiancée et je ne tenais qu'à m'étourdir. Les torts étaient de mon côté, je le reconnais maintenant, et, d'après les conseils de Mme Blizzer, je vais tâcher d'obtenir mon pardon.

Toujours Mme Blizzer ! Décidément, il était écrit que sa présence devait révolutionner le camp. Déjà, un certain nombre de mineurs semblaient rougir de ce « métier d'âne » que Sim Ripton se serait

bien gardé de leur reprocher. La buvette ne restait pas déserte, tant s'en faut ; on y entrait par habitude ; mais on buvait beaucoup moins et l'on y faisait des stations beaucoup moins longues, même après le coucher du soleil.

Un matin pourtant, Sim remarqua que cinq ou six de ses plus fidèles habitués, bien qu'ils eussent vidé leurs verres, ne s'empressaient pas de se rendre au travail. En outre, ils se tenaient à distance de Jerry Miller, aux frais duquel l'honorable société s'était désaltérée. Sim allait interroger un des buveurs, lorsque celui-ci, reprenant une conversation interrompue, dit :

— C'est un Mexicain et la fièvre typhoïde ne plaisante pas, je le veux bien ; n'importe, il serait dur de laisser le pauvre diable mourir comme un chien ; d'un autre côté, il ne serait guère juste de demander à un volontaire de se mettre en quarantaine pour un étranger. Si nous tirions au sort pour savoir qui le soignera ?

— Je crois que Jerry devrait offrir ses services, suggéra Flipp ; il s'est déjà exposé en entrant chez son voisin, et, lorsqu'on ne prend pas le typhus du premier coup, on ne court plus grand risque.

— Qui donc a la fièvre typhoïde ? s'écria Sim, dont la voix trembla, car, s'il ne redoutait pas l'en-

fer, la seule mention d'une maladie contagieuse lui causait une peur atroce.

— Sois tranquille, dit un autre mineur; il ne s'agit pas d'une de tes pratiques.

— Cela ne m'empêcherait pas de me dévouer, répliqua le cabaretier, qui avait une réputation de bravoure à soutenir. Seulement, il faudrait fermer la buvette et vous savez bien que les garçons s'y opposeraient.

— Inutile de vous casser la tête pour décider qui n'ira pas, interrompit Arkansas Bill, qui n'avait assisté qu'à la fin de cet entretien. *Elle* y est.

— C'est honteux ! s'écria Flipp, dont les sourcils se froncèrent.

— Oui, pour nous, continua Bill. Lorsque Jerry Miller et moi l'avons rencontrée, il y a un instant, elle ne connaissait la nouvelle que depuis cinq minutes et elle avait trouvé tout simple de se mettre aussitôt en route. Je lui ai dit que les hommes de bonne volonté ne manquent pas ; mais elle m'a répondu que les hommes ne savent pas soigner un malade. Jerry vous expliquera ce que vous pouvez faire pour elle. Moi, je vais à San Francisco chercher différentes choses dont elle a besoin.

Arkansas Bill s'éloigna, et ses compagnons partirent à la recherche de Jerry ; ils osaient à peine se regarder, tant ils se reprochaient leur défaut de

courage, et chacun tenait à se réhabiliter en remplissant les instructions de Mme Blizzer.

Durant quelques jours, les Wabashiens se livrèrent à de longues flâneries matinales dans l'unique rue du village ; ils ne voulaient pas commencer leur tâche quotidienne avant que la garde-malade se fût montrée. Les garçons s'étaient tous mis à la disposition de Mme Blizzer pour entretenir le feu qui brûlait devant la cabane, pour apporter de l'eau ou d'autres provisions. On se remplaçait à tour de rôle, et l'on eût payé assez cher le droit de se substituer à un absent.

Un matin, Mme Blizzer ne se montra pas à l'heure habituelle. Les mineurs se promenaient d'un air anxieux ; ils avaient fumé plus d'une pipe, ils avaient fait plus d'une station chez Sim, et pourtant elle ne paraissait pas. Les regards dirigés du côté de Blizzer, qui semblait lui-même inquiet, auraient dû lui indiquer ce que l'on attendait de lui ; mais Blizzer, doué d'un caractère apathique, trouvait moins facile d'agir que de s'abandonner à l'inquiétude.

Soudain Arkansas Bill s'écria :

— Je n'y tiens plus !

Il se dirigea d'un pas rapide vers la cabane du Mexicain, frappa sans obtenir de réponse, poussa la porte et regarda à l'intérieur. Le malade gisait

sur son grabat, les yeux à demi ouverts, et sur le sol était étendue Mme Blizzer, apparemment endormie et le visage très rouge.

— Faites quelque chose pour elle, murmura le Mexicain ; donnez-lui une chance, au nom du ciel ! Je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici ; mais hier, il m'a semblé que je sortais d'un long sommeil. Elle se tenait près de moi, me regardant dans les yeux et sa main sur ma joue. « Dieu merci, je crois que la fièvre a tourné, » a-t-elle dit ; puis tout à coup elle est tombée à la renverse. Je n'ai pas pu crier, et je suis trop faible pour bouger.

— Eh bien, ne bougez pas, répliqua Bill. Je crois que vous êtes hors de danger, et l'on songera à vous tout à l'heure. En attendant, allons au plus pressé.

Arkansas Bill avait certes grand'peur de la fièvre typhoïde, de la fièvre jaune et de toutes les autres fièvres ; mais il enveloppa la garde-malade dans une couverture, la porta dehors, appela Blizzer et lui cria :

— Prends les devants et ouvre ta porte... Non, laisse-la-moi ; elle a joliment maigri et ne pèse pas lourd.

La foule s'écarta pour leur livrer passage et elle n'aurait sans doute trouvé aucun moyen convenable d'exprimer sa sympathie, si Mossou, un Français

récemment débarqué, n'eût donné un bon exemple en soulevant son chapeau.

Dix minutes plus tard, Arkansas Bill, monté sur le cheval de Sim Ripton, partait au galop à la recherche d'un médecin. Sim, qui menaçait sans cesse de mort violente quiconque toucherait sa chère bête, ne formula pas la moindre protestation ; il s'abstint même de jurer. Le docteur arriva, et les garçons se groupèrent autour de la porte pour entendre la sentence.

— Hum ! dit le docteur, dont les manières un peu rudes ressemblaient à celles des mineurs. Ce n'était guère la peine de me déranger. Nouvellement arrivée ? Elle est devenue aussi maigre que ça en moins de huit jours ? La saison des pluies lui donnera le coup de grâce ; pas grande chance qu'elle en revienne. La Californie ne vaut rien pour les femmes ; elle aurait mieux fait de rester chez elle.

— Vous n'y êtes pas, docteur ! s'écria Arkansas Bill d'une voix indignée. Elle aurait supporté le climat mieux que vous. Elle a gagné cette fièvre à soigner un individu, un étranger par-dessus le marché, dont aucun homme du camp n'osait approcher. Elle l'a sauvé : tâchez d'en faire autant pour elle.

— Vrai ? demanda le docteur d'un ton radouci.

Je ne réponds de rien ; mais elle guérira, si mon temps et mes soins suffisent pour la tirer d'affaire.

La malade fut en proie à une fièvre brûlante pendant bien des jours et les garçons burent sans relâche à sa santé. Ils offraient de parier vingt contre un qu'elle se rétablirait ; mais ils auraient écharpé tout pessimiste capable d'accepter le pari. Il fut interdit de chanter dans le camp. Lorsqu'une querelle éclatait entre deux mineurs et que les revolvers sortaient des poches, on s'empressait d'intervenir. Un comité fut chargé de conduire les adversaires à une distance d'au moins deux milles, avant de leur permettre de tirer.

Un soir, tandis que l'on buvait avec modération et que l'on causait, Arkansas Bill ouvrit soudain la porte de la taverne et cria :

— Il y a du mieux ; la fièvre est vaincue !

— C'est moi qui régale, garçons, dit Sim, qui aligna des verres sur le comptoir.

Les invités allaient trinquer avec Blizzer, qui durant l'absence et la maladie de sa femme avait retrouvé le chemin de la buvette, quand Arkansas Bill ouvrit une seconde fois la porte :

— La voilà qui s'affaiblit tout à coup, dit-il d'une voix étranglée. Blizzer, on te demande.

Les deux hommes s'éloignèrent à la hâte, et la foule s'écoula peu à peu sans avoir touché aux

verres que l'on s'apprêtait à vider. A la clarté d'un feu allumé en face de la maison où gisait la malade, les mineurs virent entrer Blizzer ; Arkansas Bill demeura debout, près du seuil.

Les spectateurs se tinrent un instant immobiles, mirent leurs mains dans leurs poches, les retirèrent, firent claquer leurs doigts, se regardèrent comme des gens qui ont quelque chose à se dire et n'osent point parler. Soudain le docteur sortit de la hutte et échangea deux ou trois mots avec Arkansas Bill, qui se cacha le visage dans les mains. Alors les mineurs comprirent que leur sympathie ne pouvait plus aider la femme de Blizzer.

La foule rentra avec lenteur dans la buvette et chacun reprit machinalement son verre encore plein. Sim Ripton s'empara du sien, le contempla longuement, regarda l'un après l'autre ses habitués, baissa les yeux, les releva, regarda de nouveau l'assistance d'un air embarrassé et finit par prononcer cette courte oraison funèbre :

— Garçons, la femme de Blizzer avait raison. Peut-être n'y a-t-il pas d'enfer ; mais il y a un ciel, sans quoi elle n'obtiendrait pas la récompense qu'elle mérite.

RETIRÉ DES AFFAIRES

De quel genre d'affaires s'occupait le colonel? Lui seul eût été à même de fournir un renseignement précis sur ce point et les citoyens de Challenge-Hill ne se souciaient pas de l'interroger. Son grade, purement honorifique, ne signifiait rien, vu que les Etats-Unis possèdent beaucoup de colonels dont aucun n'a porté l'épaulette. En somme, il ne faisait pas de dettes et ne trouvait jamais trop élevé le prix d'un objet qu'il convoitait. Ses fournisseurs étaient trop raisonnables pour en exiger davantage.

Cependant les curieux se demandaient parfois comment le colonel parvenait à satisfaire toutes ses fantaisies et à payer les sommes qu'il perdait aux courses et au jeu. Les mauvaises langues rappelaient que, deux années auparavant, il avait dû, avec bien d'autres, abandonner Duck-Creek à des Chinois envahisseurs et partir les poches vides. Le propriétaire d'une des buvettes de Challenge-Hill — celle que le colonel ne fréquentait pas — se permit même de déclarer un jour, sans avoir l'air d'a-

dresser la remarque à un buveur privilégié, que le colonel devait posséder quelque part une fabrique de dollars sur laquelle l'Etat n'exerçait aucun contrôle.

Or, lorsqu'un personnage aussi important que le propriétaire d'une buvette émettait un avis en public, les habitants de Challenge-Hill se croyaient tenus, ainsi que le font du reste tous les bons Californiens, de prendre cet avis en sérieuse considération. Donc, pendant plus d'une semaine, divers joueurs, qui avaient gagné de l'argent au colonel, pesèrent avec soin les pièces neuves qu'ils venaient de recevoir de lui et les soumirent à toutes sortes d'épreuves.

Ces examens scrupuleux eurent pour résultat de démontrer l'innocence de l'accusé et d'enlever à son accusateur un grand nombre de pratiques.

On ne connaissait pas, à Challenge-Hill, un être plus sociable que le colonel; mais il n'en était pas moins sujet à des accès de mauvaise humeur. Un de ces accès se manifesta à la suite d'une course où il avait perdu jusqu'à son dernier dollar en pariant pour sa jument Tipsy. Il eut beau contempler d'un air de doux reproche son cheval bien-aimé; il eut beau vider un nombre incalculable de verres, jurer avec une éloquence peu commune et lancer des re-

gards de défi à l'humanité entière, cela ne comblait pas le vide de sa bourse.

Les habitués des deux buvettes ne manquaient jamais aux égards que l'on doit au malheur. Touchés de la triste position du colonel, ils l'invitaient sans cesse à boire et faisaient preuve d'une charité vraiment chrétienne en ne se fâchant pas lorsqu'il se montrait grincheux au point de nier, par simple esprit de contradiction, les vérités les plus indiscutables. Mais on finit par se lasser de témoigner de la sympathie à un ingrat qui ne l'apprécie pas. Ce fut donc avec un sentiment de soulagement que l'on vit le colonel sortir un beau matin de la salle commune de *la Sébile d'or*, sauter sur Tipsy et s'éloigner au galop.

En Californie et ailleurs, l'équitation passe pour un exercice aussi agréable que salutaire. Toutefois, quand un cavalier semble trop absorbé pour prêter la moindre attention à un pouce bien intentionné qui lui indique la porte d'une taverne, ses amis ont certes le droit de s'étonner un peu.

Le colonel était fort connu à Napoléonville, à Blazers, à Grogtown, à Camp-Rouge et dans maint autre village qu'il traversa ce matin-là sans ralentir l'allure de son cheval, sans répondre à des invitations que d'ordinaire il acceptait volontiers. Comme aucun voyageur pressé ne l'avait précédé,

certains financiers entreprenants offrirent de parier trois contre un que le colonel se croyait poursuivi.

A strictement parler, ils se trompaient. Ils empochèrent néanmoins les sommes qu'ils avaient risquées; car, une demi-heure après, on vit galoper sur la même route un cavalier anxieux, qui s'arrêtait en face des principales buvettes de chaque village et demandait si le colonel avait passé par là.

Pour peu que le brave colonel se fût douté que l'on courait après lui et que la personne qui cherchait à le rejoindre n'était autre que le constable récemment nommé par les citoyens de Challenge-Hill, je suis persuadé qu'une nouvelle élection serait bientôt devenue nécessaire, car il exécrait les hommes de loi. Ne se sachant pas suivi, il continua à galoper le long d'un bois qui bordait la grande route; puis il tourna brusquement à droite et disparut derrière les buissons, tandis que le constable se dirigeait, bride abattue, vers le village voisin.

Il n'existait aucun sentier à travers le fourré où le maître de Tipsy venait de s'engager; mais la jument se glissa entre les arbres d'un pas aussi sûr que s'il se fût agi de regagner son écurie.

Soudain une voix qui semblait sortir des buissons cria :

— C'est vous, colonel?

— Qui diable voulez-vous que ce soit?

— Ma foi, les affaires vont si mal, qu'il faut s'attendre à tout, répliqua un gaillard de six pieds, qui émergea du fourré. Nous sommes à sec — pas une goutte à boire. Heureusement, vous voilà... Eh bien, ma vieille, ajouta-t-il en caressant le museau de Tipsy avec la familiarité d'une ancienne connaissance, il paraît que nous n'avons pas eu de chance?

— Ce n'est pas sa faute, dit le colonel. Satanées courses! Les autres sont là, Ned?

— Parbleu! puisque vous deviez venir samedi ou aujourd'hui. La soif les rend si impatients, que Perkins parlait de travailler sans vous.

— Je l'engage à se contenter d'en parler, à moins qu'il ne tienne à recevoir une balle dans la tête, répondit le colonel d'une voix très douce. Je me suis arrêté en route samedi, parce que le nouveau constable a eu la mauvaise idée de partir en même temps que moi. Quel poltron ils ont choisi là! Il ne se fâche de rien. Je suis allé jusqu'à traiter son cheval de rosse, espérant qu'il me fournirait l'occasion de me débarrasser honnêtement de lui, et, au lieu de me demander si j'avais mon revolver sur moi, il m'a invité à boire.

Ned avait pris les devants et il écartait les branches qui auraient pu gêner la marche du cavalier. Ce fut ainsi que l'on arriva près d'une cabane cachée au milieu du bois et en face de laquelle

étaient assis trois individus dont la mine découragée annonçait bien des buveurs condamnés au supplice de Tantale. Ils poussèrent un hurrah en voyant paraître le cavalier.

— C'est bon ! c'est bon ! dit ce dernier. Pendant que j'attache Tipsy, Ned vous apprendra pourquoi la partie a été remise. Il vous expliquera aussi mes opinions sur la discipline, et je vous conseille de vous rappeler que je ne manque jamais à ma parole.

Il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour attacher son cheval derrière la hutte ; lorsqu'il revint, ceux dont il avait si mal accueilli l'acclamation étaient debout, un pistolet à la ceinture, et Ned leur distribuait des masques taillés dans un vieux sac à farine.

— Nous voilà prêts, colonel, dit l'un d'eux, archiprêts ! Moi, j'ai le gosier plus sec qu'un clou rouillé. Si les voyageurs ont vidé leurs gourdes, ils s'en repentiront, aussi vrai que je m'appelle Perkins.

— Ne compte pas tes poules avant que les œufs soient couvés, répliqua un autre ; nous ne sommes que cinq et...

— Et ils se défendront peut-être. Que veux-tu ? Qui ne risque rien n'a rien ; quand on a peur de se casser le cou, on ne monte pas à cheval.

— Bah ! reprit le plus petit de la bande, ce sont

de vrais moutons. L'année dernière, un jour que Jonas conduisait la malle et qu'il était en retard.....

— Je suis fâché d'interrompre l'histoire de Legroller, dit le colonel, quoique nous la connaissions par cœur. Aujourd'hui nous avons affaire au vieux Black, qui se pique de ne jamais être en retard. Partons, si nous voulons le rencontrer au bas de la colline.

Ned avait déjà fermé la porte de la cabane et remis un masque à celui qui dirigeait évidemment l'expédition. La bande, obligée de se frayer une voie à travers les buissons, n'avança que lentement jusqu'à ce qu'elle se fût rapprochée du grand chemin; alors, le fourré devenant moins épais, on put accélérer le pas et longer la route sans se montrer. Au bout d'une demi-heure le colonel, qui marchait en tête, s'arrêta et ses compagnons se groupèrent autour de lui.

— Nous sommes assez loin de la hutte, dit-il en ajustant le masque sous son chapeau, exemple que les autres s'empressèrent d'imiter. Legroller surveillera les chevaux; Ned et Perkins se tiendront aux portières, je ferai descendre les voyageurs et Cranks retournera les poches... Encore un mot... Les fonds sont bas, et s'il y a des dames nous les prierons de souscrire. Une fois n'est pas coutume.

— Approuvé! s'écria Legroller. Les femmes se

plaignent toujours d'être privées de leurs droits. Quand on empruntera leur bourse, elles verront la question sous un autre jour.

— A vos postes ! dit le colonel. J'entends résonner le fouet du vieux Black. Choisissez vos buissons et attendez le signal.

Le colonel et ses amis se cachèrent de chaque côté de la route. La diligence descendit la colline avec le balancement régulier d'un véhicule bien équilibré. Les passagers étaient en train de rire à gorge déployée de quelque bonne histoire, le cheval de volée venait de se cabrer sous un coup de fouet délicatement appliqué, lorsque le colonel siffla, et les cinq hommes sortirent à la fois de leur embuscade.

L'attelage s'arrêta brusquement, comme s'il eût été assez habitué à des rencontres de ce genre pour comprendre la situation. Le vieux Black serra les rênes, se croisa les jambes et regarda le ciel. Tous les voyageurs mirent la tête aux portières, et chacun d'eux se dépêcha de la retirer, dès qu'il aperçut les masques et les pistolets de ceux que les Américains nomment, par euphémisme, « agents de grande route ».

— Je crois qu'il y a quelque chose de détraqué, messieurs, dit le colonel d'un ton plein d'urbanité en ouvrant une portière. Vous plairait-il de des-

cendre ? Ne prenez pas la peine de chercher vos armes ; mes amis que voilà sont très nerveux et leurs pistolets pourraient partir tout seuls... Monsieur, soyez assez bon pour donner l'exemple ; vos voisins vous suivront à tour de rôle... Vous avez un mouchoir, n'est-ce pas ? Merci. Passez les mains derrière votre dos... Là, ça y est.

Le voyageur, qui venait de mettre pied à terre, fut solidement garrotté. Les autres contribuables furent traités avec la même courtoisie, puis Cranks retourna les poches des captifs. Il ne s'avisa pas de molester le vieux Black, car tout le monde sait qu'un cocher de diligence laisse son argent chez lui.

— Le butin est assez maigre, dit le colonel après avoir jeté un coup d'œil sur les recettes ; mais il n'y a qu'une seule femme dans la voiture et elle est assez vieille pour être notre grand'mère. Laissons-la tranquille.

— Ses poches sont peut-être mieux garnies que celles de tout le reste de l'équipage, riposta Cranks, qui examinait une montre en or dont la boîte n'avait pas l'épaisseur désirable. Respect au beau sexe, très bien ! ce n'est pas une raison pour se laisser voler. Il y a des gueux capables de nous mettre dedans en confiant une grosse somme à une femme. J'y regarderais de moins près, si j'avais un cheval qui gagne des courses ; par malheur...

Le colonel mit brusquement fin à la discussion et s'approcha de la diligence. Il ne lui restait guère que cette alternative, puisque c'était lui qui avait proposé de déroger à ses habitudes chevaleresques. Quoique l'allusion railleuse que Cranks venait de se permettre l'eût irrité, les circonstances lui défendaient d'y répondre en ce moment comme il l'aurait voulu.

— Pardon si je vous dérange, madame, dit-il en soulevant son chapeau d'une main, tandis que de l'autre il rouvrait la portière. Nous avons organisé une souscription pour une œuvre très méritoire et ces messieurs n'ont pu nous fournir qu'une légère partie de la somme qu'il nous faut. Me voilà donc forcé de m'adresser à vous.

La vieille dame se mit à trembler et recula jusqu'à l'autre bout de la banquette.

— Ne me faites pas de mal ; je vous donnerai ce que j'ai, dit-elle. C'est un vilain métier que de voler les gens et, quoique je ne sois plus jeune, j'aimerais mieux me remettre à travailler que de l'exercer. N'importe, je ne souhaiterai même pas que mon argent vous portât malheur.

Tout en parlant, elle leva son voile, sans doute afin de chercher un petit sac de voyage qui était tombé de ses genoux. A peine le colonel eut-il entrevu le visage de la vieille dame, qu'il referma la

portière avec une violence qui ébranla les vitres, s'assit sur le moyeu d'une roue et se tint immobile, les yeux fixés sur le sol.

— Rien? demanda Perkins d'un ton de condoléance qui annonçait une sympathie sincère.

— Non... oui, répliqua le colonel, qui se redressa brusquement. Allons, détachez les menottes et que la diligence reparte. Vous me retrouverez à la hutte.

Il se dirigea aussitôt vers le bois et disparut derrière les buissons, laissant ses compagnons tellement surpris de cette brusque retraite, que le vieux Black affirma plus tard que, s'il avait eu quelqu'un pour tenir les chevaux, il aurait balayé toute la bande avec son fouet.

Les passagers, débarrassés de leurs armes, furent détachés ; puis on les aida poliment à reprendre leurs places, on referma les portières, et le cocher ramassa ses rênes aussi tranquillement que s'il s'était arrêté pour donner à boire à ses bêtes. Son fouet résonna de nouveau et la voiture s'éloigna, pendant que les amis du colonel regagnaient la cabane, non sans s'attarder parfois en route afin de déguster le contenu de diverses bouteilles empruntées à leurs victimes.

Lorsqu'ils arrivèrent au lieu du rendez-vous, une seconde surprise les attendait. Leur chef s'était dé-

pouillé du costume qu'il portait le matin et achevait de revêtir une toilette beaucoup moins élégante, choisie parmi la défroque des locataires de la cabane. Dès que ces derniers l'eurent rejoint, il s'écria :

— Perkins, amène Tipsy ! Je suis pressé.

— Minute, colonel, dit Cranks en posant sur la table une petite collection de montres, de pistolets, de portefeuilles et de bourses. Les bons comptes font les bons amis. Vous oubliez que c'est vous qui êtes chargé du partage.

— Amène Tipsy ! répéta le colonel en frappant du pied. Arrangez-vous comme vous l'entendrez, je ne veux rien.

— Colonel, êtes-vous malade ? demanda Legroller. Tenez, quelques gorgées de cette eau-de-vie vous remettront.

— Garde ta médecine pour toi ! Je ne suis pas malade ; seulement le métier ne me convient plus et j'y renonce.

— Vous n'allez pas nous trahir ! s'écria Cranks, qui s'approcha de la table.

— Je vais te mettre du plomb dans la tête, si tu touches à un de ces pistolets, répliqua le colonel avec un geste qui décida Cranks à reculer de plusieurs pas. Je n'ai jamais trahi personne ; je me retire des affaires, voilà tout ; ou plutôt, je veux

m'occuper d'un autre genre d'affaires. Qui veut me prêter cinquante dollars jusqu'à demain ?

— Tenez, colonel, dit Perkins après avoir vidé une des bourses.

Deux minutes après, l'emprunteur galopait sur la route suivie par la diligence. Il eut bientôt rattrapé et dépassé le vieux Black.

Les citoyens de Napoléonville craignaient trop le colonel pour critiquer ouvertement ses façons d'agir, si étranges qu'elles parussent. Mais la discrétion a ses bornes, et ce jour-là ils n'hésitèrent pas à l'accuser de folie en apprenant qu'au lieu d'attendre une offre il annonçait qu'il désirait vendre Tipsy. Lorsque l'on sut qu'un joueur que le sort venait de favoriser avait acheté Tipsy moyennant une somme de mille dollars, Napoléonville jura que le colonel perdait la tête. N'avait-il pas souvent déclaré qu'il ne céderait pas sa jument pour tout l'or du monde ? S'il se fût montré moins pressé, n'aurait-il pas conclu un marché autrement avantageux ?

Trois ou quatre curieux reconnurent bien vite que l'ex-propriétaire de Tipsy n'était pas d'humeur à subir un interrogatoire, de sorte que l'on se contenta de former des hypothèses et d'engager des paris plus ou moins hasardés.

Ce n'est pas tout. Le colonel, au bout d'une demi-

heure passée dans la boutique d'un barbier, ressortit avec un visage complètement rasé, les cheveux aussi bien arrangés que ceux d'un jeune premier. Puis il visita un magasin où s'opéra une métamorphose non moins rapide ; car il reparut coiffé d'un chapeau neuf, chaussé de bottes neuves, le cou entouré d'une cravate noire, vêtu d'un costume qui lui donnait un air d'autant plus respectable qu'il avait eu soin d'écarter les nuances criardes si chères à la généralité des mineurs. Alors on se livra à des conjectures tellement insensées, qu'un spéculateur hardi aurait fait fortune en pariant contre toutes les théories émises.

Chose étrange, quoique le colonel se fût installé à quelques pas de la buvette devant laquelle s'arrêtait la diligence, ses amis l'engagèrent en vain à se rafraîchir. Comme il se promenait tout seul à peu de distance de la porte dont il refusait avec fermeté de franchir le seuil, le constable de Challenge-Hill s'avança vers lui et lui donna sur l'épaule une petite tape amicale. Un imprudent, qui avait parié que le colonel faisait peau neuve parce qu'il allait se marier, crut son enjeu fort compromis ; mais les premières paroles du constable suffirent pour le rassurer.

— Colonel, dit ce fonctionnaire, je reconnais mes torts. Ce matin, lorsque je vous ai vu partir au ga-

lop, je me suis rappelé que les agents de grande route aiment les bons chevaux et je vous ai suivi. Le devoir avant tout, vous savez ! Mais je viens d'apprendre que vous avez vendu Tipsy ; cela suffit pour me prouver que je me fourvoyais. Maintenant, je ne vous soupçonnerais pas quand on arrêterait la diligence deux fois par semaine et je m'empresse de vous offrir la réparation à laquelle vous avez droit.

— Merci, vos torts sont réparés, répondit le colonel en souriant. Soyez assez bon pour remettre ces cinquante dollars à Jim Perkins la prochaine fois que vous le rencontrerez. Je quitte le pays et il est probable que vous ne me reverrez plus.

Le constable a souvent déclaré depuis que, lorsque le colonel portait sa barbe, personne ne l'aurait jamais cru capable de sourire d'une façon si séduisante.

Soudain, un roulement de voiture se fit entendre et la diligence arriva en face de la buvette. Les voyageurs descendirent, les poches vides et la bouche pleine d'imprécations. Ils entrèrent dans la salle commune, où l'hôte les consola un peu en offrant de leur faire crédit. Pendant que le récit de leur triste aventure donnait à l'auditoire une haute opinion de leur courage et une idée fort exagérée du nombre des assaillants, le colonel s'é-

clipsa et ouvrit une des portières de la voiture. La vieille dame tressaillit et s'écria :

— Georges!

Le colonel, sautant dans la diligence et jetant les bras autour du cou de la voyageuse, répondit :

— Oui, mère, c'est moi!

LE PETIT GUZZY

Bowerton était une petite ville fort tranquille, aux mœurs patriarcales et dont la population ne s'accroissait que lentement. Aucune ligne de chemin de fer ne traversait la localité, aucune grande route ne la rattachait à des centres plus importants. On n'y voyait ni manufactures, ni usines, ni fabriques, ni mines — rien de ce qui attire les gens en quête d'un nouveau domicile. Bowerton recevait même très peu de voyageurs nomades. Parfois un colporteur entreprenant ou un voleur aventureux trouvait le chemin de la ville et repartait après avoir exercé sa profession d'une façon plus ou moins lucrative. Mais la présence d'un colporteur ne soulevait qu'un intérêt passager, et les voleurs, lorsque leur séjour se prolongeait assez longtemps pour que l'on pût les interroger, se montraient si peu communicatifs, que l'attention publique était bientôt distraite.

Donc, quand la malle-poste déposa un matin, à Bowerton, deux dames — une veuve et sa fille — leur arrivée produisit une vive sensation.

Pendant quelques jours, le propriétaire de *l'Aigle d'or*, qui cumulait les fonctions de maître de poste, de commis, de palefrenier et de garçon, fut l'homme le plus populaire de la ville. Les pasteurs des trois églises de Bowerton eux-mêmes ne regardèrent pas comme au-dessous de leur dignité de se mêler aux groupes qui gravitaient sans cesse autour de l'hôtelier, afin d'écouter les maigres renseignements que ce personnage se trouvait à même de fournir.

La vieille dame paraissait souffrante ; la jeune était très affectueuse, très belle et fort triste. Sa tristesse s'expliquait sans doute par l'état de santé de sa mère. Elles venaient de Boston. Leur nom ? Wyett. La plus jeune s'appelait Hélène. Elles comptaient s'établir à Bowerton, si elles trouvaient une maison à leur convenance. Leur hôte provisoire espérait qu'elles prendraient leur temps, car les voyageurs n'abondaient pas et il avait de la peine à mettre les deux bouts ensemble. Pourquoi se presseraient-elles de quitter *l'Aigle d'or*, où l'on était bien nourri et bien logé à des prix raisonnables ?

Le souhait de l'aubergiste ne fut pas exaucé. Au bout de deux jours, les Wyett louèrent un joli cottage situé presque à l'entrée de la ville. Dès que le bail eut été signé, les fournisseurs se frottèrent les mains. Amère déception ! Le maître de la station de chemin de fer la plus voisine se mit à expédier à

Mme veuve Wyett une foule de colis. Les nouvellistes attitrés de Bowerton auraient donné beaucoup pour ouvrir les caisses et les ballots qui entrèrent dans le cottage. Il fallut, à leur grand regret, s'en tenir aux hypothèses. Les uns déclaraient que les caisses étant neuves, elles devaient renfermer des meubles neufs. Les autres soutenaient avec raison qu'une vieille malle peut contenir des effets qui n'ont jamais servi, et *vice versâ*. Toutefois, la mise des deux dames et le loyer de la maison qu'elles occupaient, loyer dont on connaissait le chiffre, laissaient supposer que l'argent ne leur manquait pas. Cela ne suffisait point pour satisfaire la curiosité insatiable d'une petite ville où chacun se piquait de savoir ce qui se passait chez le voisin. Ignorait-on, le jour même de son arrivée, que Mme Butler (une veuve bien conservée, qui avouait modestement qu'elle frisait la trentaine) possédait deux fils dont le plus jeune venait de se marier? Mais, dans ce dernier cas comme dans bien d'autres, on avait eu un point de repère, une piste qu'aujourd'hui l'on cherchait en vain. Il n'existait pas, à Bowerton, une seule personne qui eût émigré de Boston — hélas! il n'existait pas même un Bowertonien qui eût un ami dans la ville où les Wyett avaient vécu. Un des pasteurs, il est vrai, entretenait une correspondance avec un de ses col-

lègues de Boston; mais on s'adressa en vain à lui : les supplications les plus touchantes ne purent le décider à écrire pour demander des renseignements sur ces dames.

Cependant les curieux ne se laissèrent pas décourager et poursuivirent leurs recherches. On sut par M. Brown, le propriétaire du cottage loué par Mme Wyett, que sa locataire lui avait remis un chèque sur une des premières maisons de Boston. La femme de ménage qui avait lavé les parquets du cottage annonça que tout le premier étage serait couvert de beaux tapis neufs. Le commis du bureau de poste fit savoir que Mme Wyett était abonnée à deux journaux religieux, tandis qu'aucun des pasteurs de la localité n'en recevait plus d'un. L'épicier déclara — en priant le diable de l'emporter s'il ne disait vrai — que Mme Wyett était le genre de pratique qui lui convenait : elle demandait ce qu'il y a de mieux, sans regarder à la dépense. Un homme qui avait aidé à opérer le déballage offrit d'affirmer sous serment que, parmi les livres, se trouvait une collection complète des Commentaires de Barnes sur la Bible, une douzaine de recueils de sermons et une quantité d'ouvrages théologiques. Mme Battle, qui demeurait à côté du cottage et qui, entendant un bruit de vaisselle cassée, était accourue pour offrir un bon pâté chaud à ses nouvelles voisines, jura

que, dans cette maison-là, il n'y avait pas une assiette qui ne fût en porcelaine.

On n'en demanda pas davantage. De riches tapis, des tendances religieuses, un crédit ouvert chez un banquier, une fortune qui permettait de dédaigner le bon marché, c'était plus qu'il n'en fallait pour assurer à une famille un brevet de *respectabilité*. L'aristocratie de Bowerton ouvrit ses portes à Mme Wyett et à sa fille.

Néanmoins, je regrette d'avoir à le constater, la présence de ces deux estimables dames causa une certaine perturbation. A Bowerton les mariages et projets de mariage étaient aussi communs que dans les autres villes civilisées. Or, il se trouva que la plupart des célibataires à la noce desquels on s'attendait à être bientôt invité ne furent pas assez aveuglés par les charmes de leur future pour demeurer insensibles à la beauté de miss Wyett. Aussi modeste, aussi réservée que jolie, elle avait une expression de physionomie que les messieurs admiraient beaucoup, peut-être parce que la douceur un peu attristée de cette physionomie semblait cacher une peine secrète que chacun eût voulu dissiper.

En vain les laiderons allaient répétant qu'elles ne voyaient rien, absolument rien de remarquable dans miss Wyett. En vain celles que la nature

avait favorisées conseillaient aux soupirants de ne pas combler d'attentions une étrangère qui, par fierté sans doute, se montrait disposée à vivre à l'écart. Toutes eurent beau écouter avec une froideur glaciale des éloges qu'elles trouvaient fort exagérés ; leur manque d'enthousiasme et leurs analyses critiques de la toilette de miss Wyett ne la rendirent pas moins attrayante aux yeux des jeunes gens de Bowerton.

L'attrait devint même si puissant, que ces messieurs ne se contentèrent plus de manifester une admiration passive.

Jack Biffer, un des plus riches partis de la ville, se présenta le premier pour solliciter la main de la jolie Bostonienne et... il subit un refus, à la grande joie de plusieurs mères de famille, qui voulurent bien admettre que miss Wyett, après tout, ne manquait pas de bon sens. Stimulé par ce mauvais exemple, le jeune Baggs, fils d'un défunt membre du Congrès, proposa ensuite à miss Wyett de l'installer dans le manoir paternel. Son offre fut également repoussée. Alors les demoiselles de Bowerton déclarèrent, d'une voix unanime, qu'Hélène était un noble cœur, trop soucieux de sa propre dignité pour enlever Baggs à cette pauvre Juliette, dont il était depuis si longtemps le prétendu.

D'autres jeunes gens, dont je me dispense d'énu-

mérer les noms, se présentèrent au cottage dans une tenue qui annonçait des intentions séductrices et ressortirent avec un air si découragé, que l'on devina sans peine le résultat de leur démarche. Enfin le seul pasteur de Bowerton qui ne fût pas marié et dont les dames surtout admiraient l'éloquence, avoua avec une louable franchise qu'il s'était mis sur les rangs et avait échoué, attendu que miss Wyett se trouvait liée par un engagement antérieur. Aussitôt les rivales d'Hélène affirmèrent qu'elle leur avait toujours inspiré une grande sympathie et que l'on devrait rougir de la tourmenter comme on le faisait.

Après avoir ainsi prouvé la bonté de leur cœur, elles se demandèrent quel pouvait être l'heureux mortel pour qui Hélène refusait tant de partis avantageux.

Évidemment ce n'était pas un citoyen de Bowerton, car miss Wyett ne se promenait avec aucun gentleman de la ville. Son prétendu habitait sans doute Boston ; sans doute aussi c'était un lettré : tous les Bostoniens ont des goûts littéraires. Quelle que fût sa profession, il devait être fort beau, pour peu qu'il fût digne d'elle.

Ces demoiselles se mirent soudain à témoigner à miss Wyett une amitié expansive ; elles lui ouvraient leur cœur et lui montraient leur fiancé

ou le portrait de leur fiancé. Hélène écoutait ces confidences, souriait et admirait sans restriction la photographie soumise à son examen. Celles qui attendaient en échange une confidence analogue furent déçues, et quand elles essayèrent de la provoquer, leur interlocutrice changea si brusquement le sujet de la conversation, qu'elles n'eurent pas le courage de renouveler la tentative.

Cependant, si la plupart des Bowertoniens désespéraient d'obtenir de plus amples renseignements sur les Wyett et surtout sur le prétendu d'Hélène, il en était un qui avait résolu non seulement de connaître le préféré, mais de tirer de lui une vengeance affreuse.

Celui-là, c'était Guzzy, le petit teneur de livres de MM. Blanchard et Robins, qui aimait Hélène et se contentait de l'adorer de loin.

Durant plus d'une nuit, à l'heure où l'âme et le corps de Guzzy auraient dû se livrer au repos, ils erraient de compagnie dans la rue déserte où se trouvait située la demeure des Wyett. Les yeux de Guzzy, au lieu d'admirer un de ces paysages que l'on voit en rêve, restaient presque constamment fixés sur la grille du cottage. Pourquoi veillait-il ainsi ? De quel droit se constituait-il le gardien de ce logis ? L'unique motif qu'il eût pu alléguer, c'est qu'Hélène, à qui il n'avait jamais adressé la parole,

aurait dû deviner que lui seul l'aimait comme elle méritait d'être aimée. Ne nous moquons pas trop de lui ; au fond, c'était un brave garçon et il n'avait guère plus de vingt ans.

Du reste, il ne se promettait pas d'exercer la moindre violence personnelle contre l'être abhorré qui lui avait enlevé Hélène ; non, les souffrances physiques n'étaient rien, comparées à l'angoisse morale sous laquelle la victime se tordrait en écoutant les reproches de son rival indigné.

Enfin il vint une saison où les hommes les plus robustes se seraient découragés et auraient hésité à affronter les pluies battantes ou les froides bises des tempêtes équinoxiales. Ce fut alors surtout que la ferveur d'âme de Guzzy se manifesta. Enveloppé dans son *mac-farlane,* il monta sa garde habituelle avec la régularité d'un policeman consciencieux.

Sa patience fut récompensée.

Un soir qu'il veillait, invisible sur le fond noir d'un mur qui s'élevait en face du cottage des Wyett, il entendit la grille — la grille du jardin où Hélène se promenait parfois — grincer sur ses gonds.

Ce ne pouvait être un visiteur ordinaire, car il était plus de neuf heures du soir ; ce ne pouvait être que *lui*...

Ah ! toutes les lumières sont éteintes. Il ne sera

pas admis, le misérable ! Ne faut-il pas profiter du moment, alors que son cœur saignera, pour l'accabler d'invectives ? Telle fut la question que s'adressa le petit Guzzy. Il est vrai que la taille du « misérable », que les rayons de la lune éclairaient, dépassait de beaucoup celle de Guzzy ; mais Guzzy savait qu'au besoin il pouvait compter sur ses jambes.

L'inconnu frappa doucement à la porte d'entrée, puis aux croisées; soudain il souleva une des fenêtres à guillotine et pénétra dans la maison. Guzzy, qui jusqu'alors n'avait pas soupçonné qu'il surveillait un voleur, s'éloigna au pas de course afin de donner l'alarme à l'unique policeman de Bowerton.

Ce fonctionnaire pria Guzzy d'aller prévenir le juge de paix de ce qui se passait et se hâta de se rendre sur les lieux.

Le messager ne remplit pas sa mission avec toute la rapidité désirable ; car le squire Jones était très vieux, très prudent et un peu sourd. On finit pourtant par le mettre au courant de la situation et le jeune teneur de livres eut le loisir de songer à la gloire qui rejaillirait sur lui quand le bruit de son action méritoire se répandrait.

Et Hélène ! Quelle serait sa honte, sa contrition, lorsqu'elle apprendrait que celui dont elle n'avait pas su deviner le dévouement silencieux avait veillé sur elle et empêché sa maison d'être dévalisée ? Il

n'abuserait pas de son triomphe pour l'obliger à se montrer reconnaissante, parce que ce ne serait pas chevaleresque ; mais ne se reprocherait-elle pas avec amertume son indifférence passée ? Peut-être fondrait-elle en larmes dans la salle d'audience, peut-être lui adresserait-elle des remerciements en public. A cette pensée, l'âme de Guzzy se gonfla d'orgueil et il se mit à préparer une réponse convenable. Pendant qu'il attendait dans le bureau du juge et arrondissait ses périodes, il entendit un bruit de pas. Il oublia aussitôt son improvisation et ne songea qu'à prendre une attitude digne d'un témoin important.

Quelques minutes après il vit entrer le constable de Bowerton, suivi de deux étrangers à la mine très éveillée qui escortaient un prisonnier dont les mains étaient solidement garrottées. Ce dernier, beau garçon de vingt-sept à vingt-huit ans, paraissait aussi intelligent qu'énergique et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. A première vue, on ne l'aurait certes pas pris pour un voleur.

— Nous nous sommes disputés en route pour savoir à qui appartient le prisonnier, dit le constable en s'adressant au juge de paix, et il a été convenu que l'on s'en rapporterait à vous. Lorsque je suis arrivé au cottage, ces messieurs tenaient déjà leur homme, et ils veulent l'emmener, attendu que c'est

un forçat évadé qu'ils poursuivent depuis ce matin.

Le prisonnier lança aux deux agents un regard plein de colère, et le petit Guzzy se sentit grandir de dix pouces.

— Vous avez un mandat? demanda le juge de paix.

Les policemen lui remirent divers papiers, qu'il examina avec un soin scrupuleux avant de les rendre.

— Parfaitement en règle, dit-il; mais il faut que vous établissiez l'identité du prisonnier.

— Voici un avis imprimé qui donne son signalement, répliqua l'un des agents : « Evadé du pénitentiaire de Neville le 30 novembre 1866, William Jessop. Age, vingt-huit ans; taille, cinq pieds dix pouces; teint brun; yeux gris; cheveux noirs; grain de beauté sur la joue gauche; condamné en 1863 à cinq ans de détention pour vol avec effraction. S'est déjà évadé deux fois. » Vous le voyez, il n'y a pas à s'y tromper; d'ailleurs, regardez son costume.

A ces mots, il fit tomber le manteau que portait le prisonnier et montra l'uniforme rayé des pénitentiaires américains.

— Le doute ne paraît pas permis, dit le juge de paix, et le prisonnier devra retourner à Neville, où l'on exerce une surveillance si efficace. Néanmoins,

je crois à propos de le retenir jusqu'à ce que nous sachions s'il a volé quelque chose chez Mme Wyett. Dans ce cas, il y aura lieu de le poursuivre à l'expiration de sa peine.

— Quant à cela, nous pouvons certifier qu'il n'a rien pris là-bas, répondit un des policemen. Le temps lui aura manqué.

Ce témoignage à décharge, qui était de nature à inspirer de la reconnaissance au détenu, sembla au contraire lui causer une vive colère.

— Non, je n'ai pas volé et je n'y ai pas songé ! s'écria-t-il. Dussé-je mourir de faim, je ne volerai plus !

— Tant mieux, répliqua le policeman qu'il menaçait du regard. Je veux bien vous croire ; car l'aumônier, qui a trop de flair pour se laisser tromper par les repentirs hypocrites, a cherché à obtenir votre grâce.

— Moi aussi, je veux bien vous croire, ajouta le juge de paix ; mais, quand un voyageur revêtu du costume que vous portez pénètre la nuit dans une demeure où personne ne l'attend, on a bien le droit de se montrer soupçonneux. Vous ne connaissez pas les dames qui habitent le cottage, je suppose ?

— Non, je ne les connais pas, répondit le prisonnier, qui leva les mains, comme pour se cacher le visage. Qu'on me ramène à Neville !

— C'est à moi qu'il appartient de donner des ordres. Nous avons une geôle à Bowerton et vous y coucherez ce soir. Demain matin, nous procéderons à une enquête.

— Eh bien, je préfère cela, dit un des agents. Je n'ai pas trop envie pour ma part de me remettre en route tout de suite, après les marches et les contremarches que nous avons faites aujourd'hui... Ah! Billy, vous êtes un malin, il n'y a pas à le nier. Pourquoi diable, avec vos talents et votre instruction, n'essayez-vous pas de vous enrichir par des moyens moins dangereux? A la longue on gagne plus d'argent dans un commerce honnête qu'en ouvrant une maison de banque sans autre mise de fonds qu'un rossignol et une pince.

— Sans compter l'avantage moral, ajouta le squire, qui, outre les fonctions de magistrat, exerçait celles de marguillier de sa paroisse, et qui, ses devoirs officiels remplis, ne voulut pas manquer l'occasion de parler en homme d'Eglise.

— Evidemment! s'écria le policeman. Et puis il devrait songer à sa famille. Croiriez-vous, juge, qu'il a reçu une bonne éducation? On assure même que sa femme est une des plus jolies personnes du comté, riche, pieuse et bien élevée. Il va sans dire qu'elle ne connaissait pas sa profession, lorsqu'elle l'a épousé.

Le prisonnier s'abandonna de nouveau à un accès de rage dont les agents ne comprirent pas le motif. Mais ils étaient harassés de fatigue et trop habitués à voir leurs conseils mal accueillis pour se formaliser. Après avoir demandé au juge à quelle heure ils devaient revenir le lendemain, ils s'apprêtèrent donc à emmener leur homme, que le constable avait ordre d'enfermer dans la geôle de Bowerton. Guzzy leur lança un regard furibond ; le petit teneur de livres, malgré son respect pour les représentants de l'autorité, eût volontiers anéanti ceux dont l'intervention ajournait son triomphe.

Tout à coup la porte du bureau s'ouvrit brusquement et l'on vit apparaître Hélène Wyett, la tête découverte, les cheveux dénoués, pâle, haletante , les vêtements mouillés par la pluie, qui commençait à tomber.

Chacun fit un geste de surprise. Les policemen se reculèrent afin de livrer passage à cette femme à qui son peignoir blanc prêtait l'aspect d'un fantôme ; le juge parut moins endormi et s'empressa de boutonner sa robe de chambre. Les yeux du convict s'arrêtèrent sur le beau visage d'Hélène et leur éclat devint moins fiévreux. Guzzy prit une pose dont la dignité jurait avec l'expression hébétée de son visage.

— Nous pourrons terminer cette affaire séance

tenante, dit enfin le juge, si miss Wyett est prête à donner son témoignage. Avez-vous perdu quelque chose, mademoiselle ?

— Non ! s'écria Hélène, je n'ai rien perdu. J'ai retrouvé mon plus cher trésor : mon mari !

Et, jetant les bras autour du cou du prisonnier, la tête appuyée sur l'épaule de son mari, elle se mit à sangloter.

Cette fois, le juge se réveilla complètement.

— Je devine maintenant pourquoi le détenu se montrait si pressé de repartir et pourquoi il a déclaré ne pas vous connaître, dit-il à miss Wyett, ou plutôt à Mme Jessop. Il s'est laissé soupçonner d'avoir voulu commettre un nouveau vol afin de vous éviter cette scène pénible. Cela lui fait honneur ; mais, je le déclare à mon grand regret, la justice doit suivre son cours. Tout ce que je puis promettre, c'est que l'on n'emmènera pas le prisonnier ce soir et qu'il vous sera permis de le voir avant son départ.

— Non, non, jamais ! Je ne veux pas qu'il parte ! s'écria Hélène.

Le juge ne songea plus à donner à sa robe de chambre l'apparence d'une toge romaine ; il était visiblement ému. Bien qu'une de ses filles à lui se laissât sans cesse tromper par les promesses d'un mari adonné à la boisson, il ne put s'em-

pêcher de croire à la sincérité du repentir de ce malfaiteur qui relevait la tête comme s'il se sentait réhabilité par l'amour de sa femme. Quant aux deux policemen, ils avaient l'air de coupables accablés sous le poids d'un profond remords, tandis que le petit Guzzy semblait rentrer en lui-même.

Bref, le convict seul se montra à la hauteur de la situation. Il réussit à calmer sa femme et la décida à retourner chez elle. Alors les policemen emmenèrent le prisonnier ; Guzzy regagna son domicile, se reprochant de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas, et le digne magistrat se replongea dans le sommeil, très convaincu que, si Salomon eût rempli ce soir-là l'office de juge de paix, il aurait hésité à déclarer qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

La geôle de Bowerton, ville un peu arriérée, ne présentait pas toutes les garanties désirables. Elle se composait simplement d'une salle située au rez-de-chaussée d'une maison dont les murs semblaient avoir la solidité voulue. Comme l'unique croisée qui l'éclairait s'ouvrait sur la rue, on avait eu soin de la garnir de barreaux. Ces précautions avaient paru suffisantes jusqu'alors. La salle était assez vaste pour contenir les rares ivrognes qui s'avisaient de faire du tapage et que l'on relâchait au bout d'une heure, dès que l'amende encourue avait été payée.

Mais William Jessop s'était déjà évadé deux fois. Aussi les agents, qui déclaraient vouloir dormir en paix, jugèrent-ils à propos de lui mettre des fers aux mains et aux pieds.

Je ne sais s'ils eurent beaucoup de peine à s'endormir. En tout cas, de longues heures s'écoulèrent sans que Jessop fermât les yeux. Si les chaînes qu'il portait n'étaient pas très lourdes, elles rendaient impossible une nouvelle tentative d'évasion. Le malheureux s'était jeté sur un lit de camp dépourvu de matelas — le seul meuble qui ornât la geôle — et il espérait en vain que la lassitude physique l'emporterait enfin sur son agitation morale.

Soudain, la rêverie où il restait plongé fut troublée par un léger bruit qui venait de la fenêtre grillée. Il lui sembla que l'on sifflait dans la rue pour attirer son attention. Il se redressa et aperçut une ombre qui se dessinait derrière les barreaux.

— Qui donc est là? demanda-t-il en s'approchant de la croisée.

— Etes-vous seul? répliqua l'ombre.

— Oui.

— Tant mieux, répondit la voix. Il est des secrets que nulle oreille indiscrète ne doit entendre. Je m'appelle Guzzy. J'adorais votre femme. Je n'avais pas la moindre idée qu'elle fût mariée. C'est égal, je vous apporte mes excuses.

— Je vous pardonne, dit le prisonnier, mais...

— Faites comme moi, parlez bas, répliqua Guzzy. Mes excuses vous seront plus utiles que vous ne pensez, elles sont en acier. J'ai là un outil, un de ces instruments avec lesquels un armurier raccourcit une carabine en cinq minutes. Puisqu'il ne faut pas plus de temps pour scier en deux un canon de fusil, vous pourrez sortir de là en moins d'une heure.

— Vous vous trompez, j'ai les mains et les pieds enchaînés.

— Alors, me voilà obligé de faire la besogne moi-même, murmura Guzzy, qui attaqua aussitôt un des barreaux avec une lime; dans deux heures, il fera jour.

Cette besogne, à laquelle Guzzy n'était pas habitué, lui fatigua énormément les bras ; mais il continua à travailler sans relâche. Il se demanda ce que ses patrons penseraient de lui s'ils venaient par hasard à passer ; mais il allait toujours. Il vit, en imagination, les aînés de son Église lever les mains au ciel et le regarder d'un air consterné ; il songea au funeste exemple qu'il donnait à ceux de ses camarades qui assistaient aux conférences du dimanche; ces visions ne l'intimidèrent pas.

Les barreaux disparurent l'un après l'autre et, lorsque Guzzy s'arrêta enfin pour s'essuyer le front,

Jessop aperçut un espace du ciel étoilé dont rien ne lui cachait la vue.

— Maintenant, dit Guzzy, je vais vous passer une petite caisse qui m'a été très utile et sur laquelle vous pourrez vous tenir debout à votre tour ; de cette façon, vous n'avez qu'à allonger les bras et je vous enlèverai vos menottes. J'ai apporté deux ou trois limes, parce que ces instruments s'usent vite.

Cinq ou six minutes après, le prisonnier, les mains libres, se glissa hors de la fenêtre et, aidé par Guzzy, gagna la rue.

Saisissant la lime, il se mit aussitôt à l'œuvre afin de dégager ses pieds. Tout à coup, il interrompit son travail et dit :

— Il est inutile que vous vous exposiez davantage. Si ces maudits agents se mettaient à faire une ronde, ils s'en prendraient à vous, qui n'êtes pas de force à leur résister. Sauvez-vous, et que Dieu vous bénisse !

Le petit Guzzy se redressa fièrement et se croisa les bras.

Le convict reprit sa tâche ; bientôt il jeta sa lime à terre en voyant tomber les fragments du dernier anneau. Alors il saisit la main de Guzzy.

— Mon ami, dit-il, malgré le costume que je porte, je sais apprécier votre conduite. Me voilà libre et je me crois assez habile pour conserver ma liberté. Si jamais je puis vous rendre service, pré-

venez Hélène, elle saura toujours où je suis, et, quoi qu'il m'en coûte, quelque risque qu'il faille courir, comptez sur moi.

— Merci, répliqua Guzzy. J'ai déjà une faveur à vous demander, et autant vaut vous la demander tout de suite... Songez à votre femme et devenez un honnête homme.

Jessop baissa la tête devant le petit teneur de livres.

— Il y a des gens qui mourraient volontiers afin de la rendre heureuse, continua Guzzy. Je ne suis rien, je ne puis rien être pour elle ; néanmoins, pour elle, j'ai dévalisé un armurier, délivré un forçat, et (il se baissa et ramassa un paquet)... j'ai pris ces vêtements dans le magasin de mes patrons, parce que les miens ne vous iraient pas et que l'uniforme des prisons est trop connu. Puisque j'ai commis ces crimes par affection pour elle, son mari ne peut-il pas devenir un honnête homme par la même raison?

Jessop serra la main de son libérateur. Il parut vouloir répondre, mais les paroles s'arrêtèrent dans son gosier.

Une vive clarté se répandit soudain sur les deux interlocuteurs ; au même instant, une voix, qui semblait à la fois s'efforcer de prendre un ton féroce et de ne pas réveiller les échos d'alentour, s'écria :

— Promettez de suivre son conseil, gredin, ou je vous logerai une balle dans la tête !

Guzzy et son compagnon, dirigeant leur regard vers la croisée de la geôle, aperçurent une lanterne sourde, le canon d'un revolver et le visage du constable de Bowerton.

L'œil droit du constable, le point de mire de son arme et la poitrine de Jessop se trouvaient sur la même ligne. Sans changer sa position ou celle de son pistolet, le gardien de la paix publique continua sur le même ton :

— Depuis cinq minutes je vous tiens en joue et j'aurais déjà tiré si je n'avais pas voulu connaître votre complice. Par malheur, ce que j'ai entendu m'a empêché de remplir mon devoir en lâchant la détente. Voyons, répondez catégoriquement à Guzzy : que décidez-vous ?

— Il y a longtemps que ma résolution est prise, répliqua Jessop. Je tiendrai la promesse que j'ai faite à ma femme.

— Alors, dépêchez-vous de filer, reprit le constable. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Je vais vous indiquer un endroit où vous serez à l'abri, dit le petit teneur de livres en s'adressant au mari d'Hélène.

Le constable, qui venait de fermer sa lanterne, l'interrompit vivement.

— Attendez au moins que je sois assez loin pour ne pas vous entendre, murmura-t-il.

. . . .

Je renonce à décrire l'agitation qui se manifesta le lendemain dans la ville, lorsque les évènements de la veille arrivèrent peu à peu à la connaissance du public.

Tout d'abord les Bowertoniens se demandèrent s'il serait convenable d'adresser désormais la parole à Mme Wyett et à sa fille. Avant que l'on eût pris une décision à cet égard, le bruit se répandit que le prisonnier s'était échappé. Puis on apprit qu'un malfaiteur avait pénétré chez l'armurier. Le coupable n'en était pas à son coup d'essai et il devait posséder des instruments perfectionnés. Heureusement, la caisse qu'il avait forcée ne contenait qu'une somme peu considérable. Guzzy, à qui il avait suffi d'un coup d'épaule pour s'introduire dans l'atelier de son voisin, aurait eu le droit de protester contre de pareilles calomnies ; il ne jugea cependant pas à propos de témoigner la moindre indignation. Enfin, on sut que le garçon de magasin de MM. Blanchard et Robins, les patrons de Guzzy, avait trouvé la porte de la boutique entre-bâillée et que M. Blanchard avait déjà constaté la disparition d'un costume complet valant au moins trente dollars. Deux vols en une nuit! Il y avait certes de quoi

s'effrayer. Les gens de police seuls ne montrèrent aucune surprise. Ils comprenaient fort bien que le prisonnier s'était débarrassé de son uniforme rayé afin d'endosser des vêtements qui attireraient moins l'attention. Ils se figuraient aussi, bien que l'armurier déclarât que rien n'avait été dérobé chez lui, que Jessop était maintenant à même de se défendre.

Il paraissait certain qu'un complice avait aidé le convict à s'évader, et quelques mauvaises langues accusèrent sa femme ; mais les policemen connaissaient trop bien leur métier pour ne pas avoir prévu une tentative de la part de la seule personne qui eût intérêt à contrecarrer la justice. Ils avaient surveillé à tour de rôle le cottage jusqu'au lever du soleil. Il fallut donc renoncer à cette théorie. Cependant, comme Guzzy se vantait d'avoir donné l'éveil, nul ne s'avisa de soupçonner le vrai coupable.

Guidé par le constable, qui fit preuve d'un zèle infatigable, les agents visitèrent toutes les maisons de Bowerton qui auraient pu offrir une cachette au forçat. Leurs recherches furent vaines et, après avoir tenu conseil, ils repartirent par une route opposée à celle qui conduisait au pénitentiaire de Neville.

Pendant plusieurs jours Hélène ne fournit aux Bowertoniens aucune occasion de modifier leur conduite à son égard, car elle évita de reparaître

en public. Lorsqu'elle se montra de nouveau, une réaction s'était opérée en sa faveur ; elle ne rencontra que des regards pleins de bienveillance et des salutations cordiales. Durant l'intervalle le vénérable squire Jones ne s'était pas lassé de parler en termes élogieux du courage et du dévouement de la jeune femme, si bien que ses concitoyens avaient fini par partager son admiration. Ils savaient par expérience que lorsque leur juge de paix devenait tendre et miséricordieux, le commun des mortels n'avait pas le droit d'être sévère.

Il s'écoula deux ou trois semaines avant que la conversation de Bowerton retombât au niveau de la banalité ordinaire ; car peu de temps après l'évasion de Jessop, le petit Guzzy, qui, malgré sa probité, ne jouissait pas d'un crédit illimité et dont la famille n'était pas riche, avait renoncé à son emploi de teneur de livres pour ouvrir un établissement destiné à faire concurrence à celui de ses anciens patrons.

Après les commérages et les cancans, c'étaient les questions de finance qui avaient le privilège d'intéresser Bowerton. Aussi la prospérité subite de Guzzy souleva-t-elle des hypothèses si contradictoires, que les habitants et surtout les habitantes de la petite ville furent bientôt à couteaux tirés.

Puis le bruit courut que Mme Baggs, qui connais-

sait tout le monde, avait donné à Guzzy une lettre d'introduction pour le gouverneur de l'Etat.

Bowerton fut tout simplement abasourdi. Qu'est-ce que le petit Guzzy pouvait avoir à demander au gouverneur ? Les places dont ce haut fonctionnaire disposait étaient fort peu nombreuses et aucune d'elles n'aurait convenu à Guzzy, sauf celles dont il était incapable de remplir les charges.

L'agitation gagna jusqu'aux politiciens de la localité, et les membres influents des deux partis qui divisaient la ville cherchèrent à accaparer Guzzy.

Enfin, lorsque Guzzy se mit en route pour la capitale de l'Etat et qu'Hélène Wyett — on continuait à lui donner ce nom — accompagna le jeune négociant, Bowerton ne sut que penser. Les suppositions ne manquèrent pas, suppositions trop absurdes pour mériter d'être enregistrées. Du reste, personne n'émettait son avis sans l'atténuer par un *peut-être,* et chacun était prêt à accepter toute explication qui s'appuierait sur l'ombre d'une preuve.

L'incertitude pleine d'angoisse des Bowertoniens fut de courte durée ; au bout de quarante-huit heures ils virent revenir Guzzy et sa compagne de voyage.

Cette dernière paraissait plus heureuse qu'il ne convient à la femme d'un forçat, voire d'un forçat

évadé. Quant à Guzzy, on l'aurait pris pour un ambassadeur qui vient d'obtenir la cession d'une province. Son premier soin fut de se rendre chez le juge de paix, puis chez le constable.

Une demi-heure plus tard, tout Bowerton savait que William Jessop avait obtenu sa grâce.

Le lendemain un étranger de bonne mine, qui marchait les yeux baissés, traversa rapidement la grande rue de Bowerton et disparut derrière la grille du cottage de Mme Wyett.

Le surlendemain Bowerton fut électrisé — je ne trouve pas d'autre mot — en apprenant que M. Jessop était installé en qualité de caissier dans l'établissement de Guzzy.

Tout le monde commença par déclarer que c'était une honte, que rien ne prouvait que Jessop ne retomberait pas bientôt dans ses anciens errements. Cela n'empêcha pas une foule d'acheteurs de visiter le magasin de Guzzy, afin de voir le mari d'Hélène, et les habiles opinèrent que le petit Guzzy se servait de son caissier comme d'une sorte d'enseigne pour attirer les chalands.

Ceux-là ne tardèrent pas à changer d'avis, car le constable, un matin qu'il avait trop bu, raconta tout ce qui s'était passé lors de la première visite de Jessop à Bowerton.

Les Bowertoniens ont un profond respect pour la

loi ; beaucoup d'entre eux aideraient le shérif à pendre les coupables, plutôt que de leur fournir les moyens de s'échapper. Néanmoins, à dater du jour où le constable se montra si indiscret, les pratiques de Guzzy devinrent de plus en plus nombreuses et elles ne diminuèrent même pas, quand on lut les mots « GUZZY ET JESSOP » sur l'enseigne qui figurait au-dessus de la porte de l'établissement fondé avec l'argent de Mme Wyett.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typographie A. HENNUYER, rue d'Arcet, 7.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

NOUVELLES ET RÉCITS

PAR

LUCIEN BIART

VINGT-HUIT DESSINS HORS TEXTE PAR F. LIX

GRAVURES DE GÉRARD, HOTELIN, LANGEVAL, LERAY MÉAULLE ET RAVENEL

Un beau volume grand in-8° jésus imprimé avec luxe.

Prix : broché.. 14 fr.

Richement cartonné, avec fers spéciaux, tranche dorée..... 18 fr.

Relié demi-chagrin, tranche dorée........................ 19 fr.

HISTOIRE DE LA MODE EN FRANCE

LA TOILETTE DES FEMMES

DEPUIS L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE JUSQU'A NOS JOURS

Par AUGUSTIN CHALLAMEL

Auteur des *Mémoires du peuple français*

OUVRAGE HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

GRAND IN-8° IMPRIMÉ AVEC LUXE ET ORNÉ DE 17 PLANCHES GRAVÉES SUR ACIER ET COLORIÉES AU PINCEAU D'APRÈS LES AQUARELLES DE F. LIX

Prix : broché, 12 fr.; relié toile, plaque or, tranche dorée, 15 fr.

ENTRE DEUX PARAVENTS

SCÈNES ET COMÉDIES EN VERS

CHACUN POUR SOI — LE VOISIN GÉRONTE — L'ÉLIXIR D'ARLEQUIN
LE PREMIER BRIN D'HERBE — LE NID — UNE LARME
LES JOUJOUX DU PETIT NOEL — LES ÉTRENNES D'UN OUBLIÉ
LES POUPÉES DE MADELEINE
APRÈS LA TEMPÊTE — LE PAPILLON — UN RAYON DE SOLEIL

PAR

PAUL CÉLIÈRES

EAUX-FORTES DE E. BOILVIN

FRONTISPICE PAR G. BICHARD

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Un volume in-18 jésus imprimé en caractères elzéviriens sur papier de Hollande. Prix : 8 fr.

EXEMPLAIRES SUR GRAND PAPIER

25 sur papier de Chine avec signature à la pointe et double épreuve sur papier de Hollande avant la lettre (numérotés 1 à 25)......... 25 fr.

25 sur papier du Japon avec signature à la pointe et double épreuve sur papier de Hollande avant la lettre (numérotés 26 à 50)............ 25 fr.

DU MÊME AUTEUR :

TRENTE-CINQ ANS DE BAIL

COMÉDIE EN UN ACTE.

In-8°, avec gravures. Prix, 2 fr.

LILAS BLANCS ET ROSES THÉ

COMÉDIE EN UN ACTE.

In-8°. Prix, 1 fr. 50.

L'OISEAU SUR LA BRANCHE

COMÉDIE EN UN ACTE.

In-8°. Prix, 1 fr. 50.

PLANTES ET BÊTES

CAUSERIES FAMILIÈRES

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE

Par J. PIZZETTA

Un beau volume grand in-8° jésus

Illustré de 150 gravures sur bois et de 6 planches coloriées.

QUELQUES APPRÉCIATIONS DES JOURNAUX

L'histoire naturelle offre une source inépuisable d'intérêt aux écrivains qui se donnent pour tâche d'instruire la jeunesse en s'adressant à sa curiosité. Enfants, les fabulistes nous ont déjà introduits dans l'intimité du règne animal ; il s'agit maintenant de mieux connaître tous ces personnages de la fable, de les dépouiller de leurs déguisements légendaires, et d'observer leurs mœurs, leurs instincts, leurs ruses et leurs aimables qualités. Parmi les ouvrages nouveaux qui répondent le mieux à ce but d'instruction sans fatigue, nous citerons *Plantes et Bêtes*, par M. J. Pizzetta. Ce sont des entretiens familiers que l'auteur attribue à un vieux savant, le docteur Magnus, ami et compagnon d'infortune de l'abbé Latreille pendant la tourmente révolutionnaire. Il y est question de tout, et une science de bon aloi se révèle dans ces causeries sans prétention qui promènent le lecteur à travers bois, à travers champs et aux bords de la mer.

(*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1879.)

Sous le titre de *Plantes et Bêtes*, M. J. Pizzetta a réuni des causeries familières du plus vif attrait sur l'histoire naturelle. Ce livre sort tout à fait de l'ordinaire et comme texte et comme gravures; il mérite même d'être particulièrement signalé, car rarement nous avons vu des planches de ce genre aussi fidèles, aussi finement achevées, aussi exquisement coloriées.

(*Nouvelle Revue*, 15 décembre 1879.)

Rien n'y est négligé d'autre part, en ce qui regarde la mode. Les toilettes, broderies, patrons à découper, modèles de tapisseries et de petits ouvrages, y sont variés et toujours bien choisis, et les dessins de tout genre assez nombreux pour former chaque année un véritable album.

Ce recueil est publié dans le format grand in-8° jésus, et se compose de deux éditions :

L'édition du 10 paraît par livraison de 32 pages, divisée en deux cahiers : l'un de 24 pages, consacré à des nouvelles et à des articles de littérature, d'histoire, de voyages, de beaux-arts, etc.; l'autre, de 8 pages, contenant les articles d'actualité, de modes, d'éducation, d'hygiène et d'économie domestique.

Chaque numéro est accompagné d'une gravure de modes coloriée,—d'un morceau de musique (piano ou chant), — d'un album de petits ouvrages, — et d'une feuille de patrons à découper.

Des planches de tapisserie coloriées, de confections, de crochet et filet pour les grands dessins, sont réparties dans divers numéros de l'année.— Une comédie, une opérette avec partition, des gravures hors texte, deux aquarelles (fac-simile) et un agenda-calendrier complètent cette édition.

L'édition du 25 paraît par livraison de 28 pages, divisée également en deux cahiers, dont l'un, de 16 pages, est consacré à la nouvelle et aux variétés, et l'autre, de 12 pages, aux articles d'actualité, de modes, d'hygiène et d'économie domestique.

Chaque numéro contient une gravure de modes coloriée, des petits ouvrages avec dessins, et une feuille de patrons à découper.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :	Edition bimensuelle.	Edition mensuelle du 10.	Edition mensuelle du 25.
Paris........................	15f	10f	7f
Départements................	18	12	8
Étranger (Union postale)....	20	14	8 50

Nota. — L'édition bimensuelle comprend les éditions du 10 et du 25, auxquelles on peut s'abonner séparément. — *Les abonnements partent de janvier.*

MODES D'ABONNEMENT. — Envoyer un mandat de poste, un chèque ou un bon à vue sur Paris (sur papier timbré) à l'ordre de Mme la Directrice du *Magasin des Demoiselles*, rue Laffitte, 51.

Les Bureaux de poste d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, d'Italie, de Suisse, de Hollande, de Belgique, de Suède et de Norwége délivrent des mandats payables à Paris.

Les libraires et les Messageries nationales se chargent également de faire des abonnements au *Magasin des Demoiselles*, rue Laffitte, 51.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.



